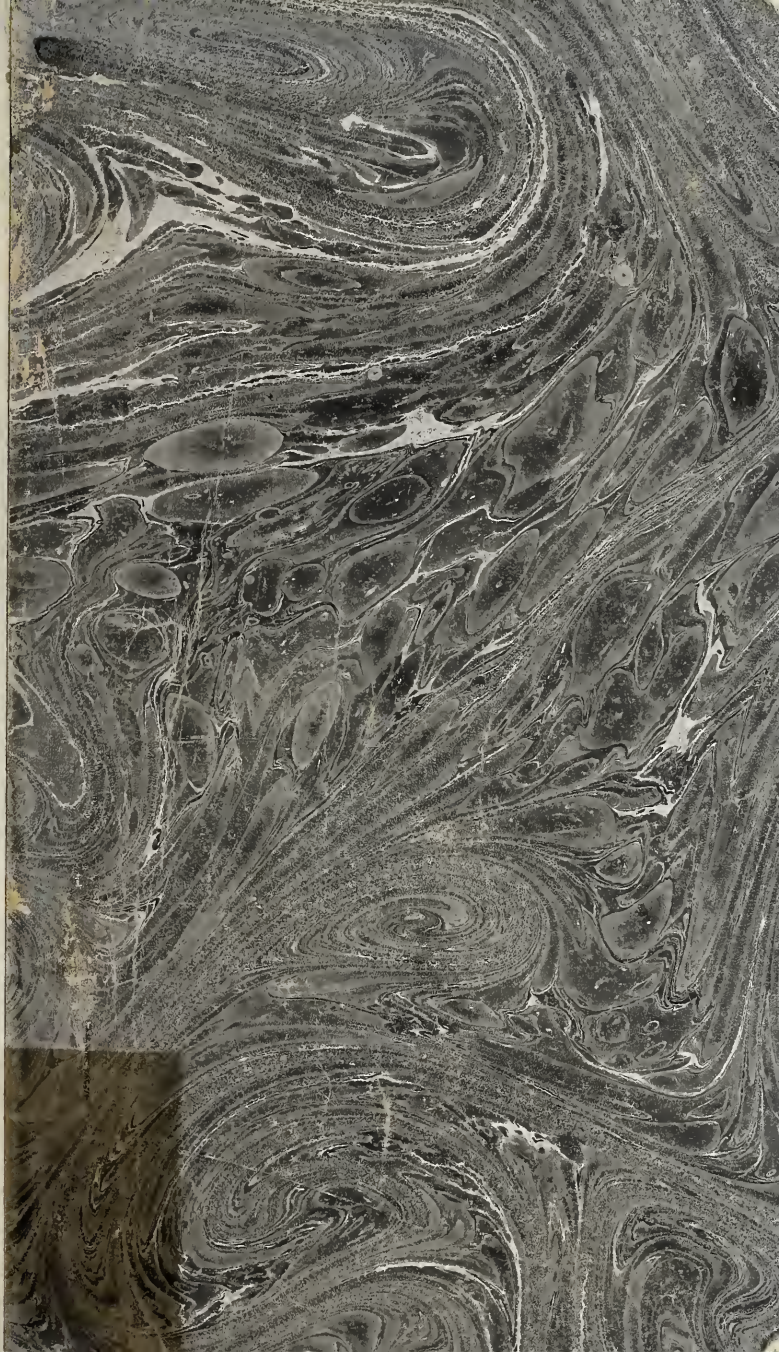
ration écrite d'après laquelle les taxes d'entrée sont soldées. La douane a confiance, car elle sait qu'elle ne perdra rien.

J'ai logé deux journées à Matadi, jouissant de l'hospitalité à Underhill, propriété de la B. M. S. Tout à côté, se trouve Londe, domaine de la S. M. S. (la Société suédoise). Les jardins se joignent par des terrasses garnies de fleurs, d'arbres fruitiers et de palmiers. Je passai une délicieuse journée chez les voisins scandinaves : M. et Mme Westling, M. Severin. Londe sert de base à la mission suédoise ; on n'y fait guère d'évangélisation, mais là se trouve l'imprimerie qui produit en quantité les Nouveaux Testaments, les recueils de cantiques, les livres d'école en Bas-Congo. Une visite à la Mission américaine, de l'autre côté de la ville, me permit de faire la connaissance d'un vétéran de la mission au Congo : M. le Dr Sims, depuis 29 ans dans la colonie. Comme médecin et comme missionnaire, il y a rendu des services inappréciables. Ce n'est pas un homme de beaucoup de paroles, ni de beaucoup de décorum, mais c'est un caractère et un grand cœur.

2. Sur la ligne du chemin de fer du Bas-Congo

Le mercredi matin, 24 juin, je vais prendre mon coupon pour Thysville. Le train part en retard, mais un coup de pouce à la pendule de la gare met tout en règle ! L'heure d'arrivée n'est du reste pas garantie.

Le chemin de fer du Bas-Congo part de Matadi,



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
University of Pretoria, Library Services

https://archive.org/details/eneclaireurvoyag00anet_0

2 OCT. 1941
MERENSKY-BIBLIOTEEK
UNIVERSITEIT VAN PRETORIA.
Klasnommer ZPA 53072
Registernommer 68208

EN ECLAIREUR

A ma chère femme

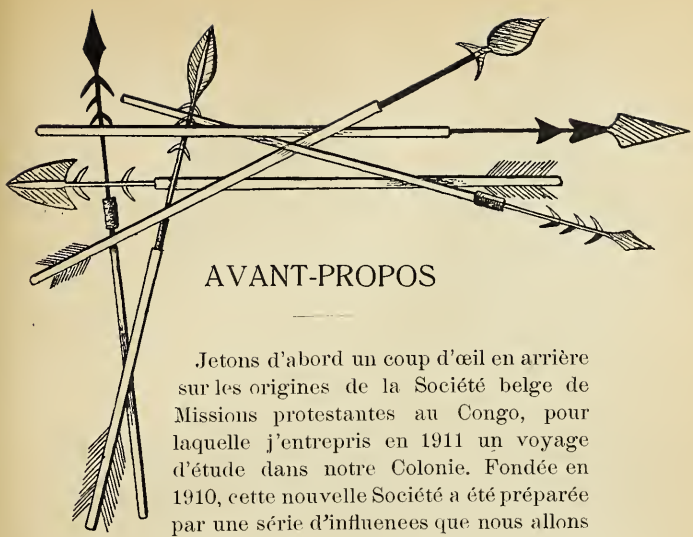
Henri ANET
Docteur en Sciences sociales

EN ECLAIREUR

Voyage d'Etude au Congo belge

Société belge de Missions protestantes au Congo
BRUXELLES
1913

AFRICANA.
MERENSKY-BIBLIOTEEK
UNIVERSITEIT VAN PRETORIA.
Klasnommer ZPA 53·072 ANET.
Registrasienommer 68208



AVANT-PROPOS

Jetons d'abord un coup d'œil en arrière sur les origines de la Société belge de Missions protestantes au Congo, pour laquelle j'entrepris en 1911 un voyage d'étude dans notre Colonie. Fondée en 1910, cette nouvelle Société a été préparée par une série d'influences que nous allons retracer rapidement.

Depuis de nombreuses années, des pasteurs de Bruxelles ont été en rapport avec des missionnaires protestants du Congo. M. et Madame Holman Bentley, entre autres, ont fait plusieurs séjours dans notre capitale et ont entretenu les chrétiens de leur œuvre. C'est par eux que quelques-unes des congrégations de l'Eglise missionnaire et de l'Union des Eglises s'intéressèrent activement à des écoliers de la Station de Wathen. Dès 1903, le journal *Paix et Liberté* se mit à parler fréquemment des missions congolaises et à prendre la défense de nos frères, dont l'attitude était vivement critiquée par la presse belge.

Au moment où l'on discutait l'annexion de la colonie, une modeste brochure attira l'attention sur les résultats obtenus par les missionnaires protestants : « *A propos du Congo : que faut-il penser des missionnaires protestants ?* » Cet opuscule fut envoyé aux membres de la Chambre et du Sénat.

Le 24 mars 1907 était fondé à Liége le premier Groupe des Amis des missions ; son but était : « a) d'étudier les missions ; b) de travailler pour les missions en les faisant connaître et en développant l'intérêt effectif pour elles. Une bibliothèque missionnaire était formée, se spécialisant surtout dans la littérature relative au Congo. En automne 1908, ce groupe faisait paraître sa première publication: « *Matula le Congolais* ».

En février 1909, la Conférence théologique des pasteurs de l'Union des Eglises entendait un Mémoire sur les Missions protestantes au Congo, qui était devenu colonie belge depuis le 18 octobre 1908. Ce mémoire était dû à la plume de M. le pasteurP. Rochedieu.

En avril 1909, le Congrès de l'Association chrétienne belge d'Etudiants se faisait faire une causerie sur « *Notre responsabilité envers les indigènes du Congo belge* ». Cette causerie fut publiée en brochure ; on y préconisait la fondation d'une société des missions dirigées par les deux Eglises sur le modèle de la société d'histoire du protestantisme belge.

Sentant la responsabilité spéciale que l'annexion du Congo faisait peser sur le protestantisme belge, des personnalités des deux principales Eglises protestantes de Belgique s'abouchèrent et décidèrent de proposer simultanément aux deux Synodes de 1909 la nomination de 6 délégués de chaque Eglise, dont deux pasteurs au moins et trois laïques au plus, et de charger le comité des missions ainsi formé d'élaborer les Statuts d'une société de missions au Congo belge, et de faire rapport aux Synodes de 1910.

Le Groupe de Liége fit paraître en automne 1909 une seconde publication qui devait contribuer gran-

dement à faire connaître et aimer les missions congolaises : « *Au Congo pour Christ* », par M. le pasteur J. Rambaud. A la même époque, le Comité de la Fédération des Associations des Moniteurs et des Monitrices de l'Eglise missionnaire préparait une brochure de Noël : « *Lomboto-Bakouba* ». Cette brochure a eu également une édition flamande.

Enfin, les travaux préliminaires du Comité des Missions étaient approuvés par le Synode de l'Union des Eglises évangéliques protestantes de Belgique, les 28-30 juin 1910, et par le Synode de l'Eglise chrétienne missionnaire belge, les 4-6 juillet 1910. (1)

Ayant pour origine première des initiatives individuelles, notre œuvre est donc synodale quant à sa fondation et elle est intimement unie aux deux Eglises, sans leur être exclusivement inféodée et en devenant autonome dans son administration.

L'article 3 des Statuts de la Société, reproduit comme article 1er de sa constitution, est libellé comme suit :

« L'Association a pour objet essentiel la propaga-
» gation de l'Evangile au Congo belge, par la créa-
» tion de missions, par la traduction et la diffusion
» des Saintes Ecritures.

(1) Le premier Conseil d'Administration de la Société, composé des fondateurs, est formé comme suit : M. le pasteur Paul Rochedieu, président du Synode de l'Union des Eglises évangéliques protestantes de Belgique, Mr le pasteur Kennedy Anet, Secrétaire générale de l'Eglise chrétienne missionnaire belge, M. le pasteur Henri Anet, M. le pasteur F. Busé, M. le pasteur J. Chrispeels, M. Th. Durand, directeur du Jardin botanique, M. Adolphe Greiner, directeur général de la Société Cockerill, M. le pasteur R. Meyhoffer, M. Albert Oboussier, M. Pierre M. Olivier, docteur en droit, M. le baron Ph. Prisse ingénieur en chef des ponts et chaussées, M. le pasteur J. Rambaud.

M. le pasteur Rambaud qui a quitté le pays, a été remplacé par M. J. Richelle, industriel ; M. A. Oboussier, démissionnaire, a été remplacé par M. Alex. Osterrieth. Nous avons eu la douleur de perdre M. Th. Durand ; la délégation de l'Eglise missionnaire a été complétée par la nomination de M. Diendonné Romain, ancien sous-directeur de houillère.

» Elle entend participer ainsi à l'œuvre nationale » de civilisation entreprise dans cette Colonie. Dans » le même but, elle peut créer ou contribuer à créer » des établissements d'instruction, des écoles profes- » sionnelles et ménagères, des hôpitaux, des dispen- » pensaires, et, d'une manière générale, toutes œu- » vres ayant pour objet l'amélioration morale et ma- » térielle des indigènes. Elle peut s'intéresser direc- » tement ou indirectement à toute œuvre en connexité » avec son objet social, tant au Congo qu'en Belgique » et à l'étranger. »

Entreprise nationale belge, notre société compte évangéliser dans un esprit de fraternité chrétienne avec les puissantes sociétés protestantes qui depuis un tiers de siècle, poursuivent au Congo leurs œuvres si manifestement bénies de Dieu et si bienfaisantes pour la Colonie.

« La Société, dit l'art. 6 de la Constitution, veut travailler en complète harmonie et dans une vraie unité d'esprit avec les sociétés évangéliques déjà à l'œuvre dans la colonie. Elle participera aux conférences générales des missions évangéliques du Congo. »

Son attitude vis-à-vis des missions catholiques est caractérisée par la fin du même article :

« Elle désire vivre en paix avec les missions chrétiennes non protestantes et fera tout ce qui dépend d'elle pour conserver vis-à-vis de ces missions les règles de l'équité et de la tolérance, mais en réservant toute sa liberté dans les moyens de propagande spirituels. » (1)

---

(1) On trouvera dans ce livre, certaines remarques au sujet des méthodes généralement employées par les missions catholiques au Congo. Ces critiques sont faites sans esprit de dénigrement ; elles ont pour but de faire mieux comprendre par contraste les méthodes adoptées par les missions évangéliques et de dégager celles-ci de certains reproches qui ont été faits récemment dans notre pays aux entreprises missionnaires.

Le premier acte de la Société fut de décider l'envoi au Congo d'une délégation chargée d'étudier sur place la question missionnaire. En procédant de cette façon, la société belge suivait une tradition des missions protestantes. C'est ainsi notamment qu'ont débuté l'œuvre de la mission romande par l'envoi de MM. Creux et Berthoud, celle de Madagascar par l'envoi de M. Bœgner, celle du Congo français par l'envoi de M. Germond. Plusieurs délégations semblables viennent de visiter le Congo belge. L'une d'elles a été envoyée en 1909 par la Congo Balolo Mission et une autre, en 1910, par la Société baptiste américaine pour déterminer un mouvement en avant de l'œuvre de ces deux sociétés. Deux autres avaient pour but l'établissement d'une société nouvelle pour le Congo belge : M. et Mme Haig étaient délégués en 1911 par une Société mennonite américaine dans le sud du Kasaï ; d'autre part, M. le Dr Lambuth, évêque méthodiste et M. le professeur J. W. Gilbert exploraient pendant l'hiver 1911-12 la région du Sankuru au nom du « Board of Missions of the Methodist Episcopal Church » des Etats-Unis d'Amérique.

Les deux délégués désignés pour représenter la Société belge furent M. le pasteur J. Chrispeels, de Maria-Hoorebeke, pour l'Union des Eglises, et l'auteur de ce livre pour l'Egilse missionnaire. Malheureusement, des raisons indépendantes de sa volonté empêchèrent M. le pasteur Chrispeels de partir pour le Congo.

La délégation avait reçu de l'Assemblée générale de la société les instructions suivantes :

« 1° La délégation présentera notre nouvelle société missionnaire belge aux autorités de la colonie.

Elle déposera à Boma une demande en reconnaissance légale. (1)

« 2° elle entrera en relations personnelles avec les autres sociétés à l'œuvre au Congo et étudiera leurs méthodes ;

« 3° elle se mettra en rapport avec les indigènes dans les principales stations missionnaires évangéliques et en leur apportant le message fraternel des Eglises de Belgique, leur montrera que, contrairement à ce qui a été dit au Congo, on peut être belge et protestant ;

4° elle réunira les éléments d'une enquête destinée à fixer le district où nous pourrions éventuellement commencer une œuvre missionnaire ;

5° elle reviendra enrichir nos Eglises belges de ses expériences et de ses observations pour développer parmi elles le zèle missionnaire ».

C'est pour chercher à répondre à ce dernier point du programme de la délégation, que le présent livre est publié. S'adressant en premier lieu aux membres des Eglises protestantes, il doit leur montrer la beauté et la grandeur de la tâche à laquelle Dieu les appelle au Congo, les encourager par les succès obtenus par nos devanciers, et les préparer aux devoirs et aux responsabilités futures.

A ceux qui ne partagent pas nos convictions, il fera peut-être voir l'activité des missionnaires évangéliques sous un jour nouveau, il la sortira de l'ombre ou de la pénombre. Nous souhaitons qu'une étude impartiale de l'œuvre missionnaire les amène à partager la conviction d'un journaliste-voyageur, M.

(1) La personnalité civile a été accordée à la Société par arrêté royal en date du 3 avril 1912. Elle a reçu en outre une concession de 127 hectares à Muyéyé près de Tshofa, district du Lomami, Bas-Katanga.

Edgar Wallace, qui ne professe pas le christianisme et qui écrivait, il n'y a pas longtemps :

« Les missions arrivent-elles à produire dans la vie des indigènes des changements durables ? Le christianisme est-il bon pour les peuples souvages ? Ne vaut-il pas mieux laisser les indigènes dans leur milieu ? Ne sont-ils pas heureux dans leur état primitif ? Au lieu de leur donner une éducation à base religieuse, ne serait-il pas préférable de leur enseigner tout simplement un bon métier et de leur donner une instruction tout-à-fait laique ? »

« Voilà les questions que je m'étais souvent posées à moi-même. Et je suis arrivé à cette conclusion (après avoir traversé l'Afrique) : ne pas fonder la civilisation sur l'enseignement évangélique, c'est bâtir sur le sable... Les missionnaires du Congo ont prouvé d'une manière irréfutable qu'ils sont capables de faire des indigènes des chrétiens et en même temps de leur donner une bonne éducation technique... La première chose qui frappe le sceptique en présence des missionnaires protestants du Congo, c'est leur extraordinaire largeur d'idées, leur clarté d'intelligence et leur caractère optimiste. Par dessus tout, les missionnaires protestants sont l'incarnation de la justice. Ce n'est pas le désir du gain qui les attire en Afrique. *Ce qui les soutient uniquement, c'est leur foi chrétienne.* »

TABLES DES MATIÈRES

Avant-Propos V
Table des Matières. XIII
Table des illustrations. XV
Abréviations employées dans ce livre. XVI

CHAPITRE I. — D'Anvers à Kinshasa

1. A bord du « Léopoldville ». 1
2. Sur la ligne du chemin de fer du Bas-Congo 9

CHAPITRE II. — Du Stanleypool aux Stanleyfalls sur l'« Endeavour »

1. Tshumbiri, Bolobo, Lukoléla. 22
2. Ikoko et Lulanga 35
3. Monsembé et Bopoto. 40
4. Yalemba et Yakusu. 49

CHAPITRE III. — De Yakusu au Kasai

1. Vers Stanleyville. 59
2. Le chemin de fer des Grands Lacs 61
3. En caravane : de Buli à Tshofa. 66
4. Par monts et par vaux : de Tshofa à Pania-Mutombo. 79

CHAPITRE IV. — Du Kasai a l'Equateur

1. Sur le Sankuru. 85
2. Vers Luebo. 93
3. De Luebo à Kinshasa. 103
4. La Conférence générale des Missionnaires protestants à Bolengi. 109

CHAPITRE V. — Voyage de retour

1. A bord du « Livingstone ». 121
2. De Léopoldville à La Pallice. 127

CHAPITRE VI. — L'éducation des Indigènes : base de la Colonisation 132
1. Les Congolais sont-ils éducables ? 137
2. Quelles méthodes d'éducation convient-il d'appliquer au Congo ? 148
CHAPITRE VII. — Les méthodes d'évangélisation des Missions protestantes au Congo 161
1. L'école est le point de départ de l'œuvre missionnaire. 162
2. L'œuvre médicale ouvre les portes et les cœurs. 164
3. La base de toute l'œuvre missionnaire est religieuse. 167
4. Une sévère discipline est exercée dans l'Eglise. 174
5. On fait appel à l'initiative personnelle des chrétiens. 176
6. La propagande est faite essentiellement par les instituteurs indigènes. 180
7. Quels sont les résultats obtenus par les missions protestantes ? 188
CHAPITRE VIII. — Alcoolisme et antialcoolisme au Congo belge
1. La législation antialcoolique dans la Colonie. 198
2. Les habitudes d'intempérance chez les Blancs. 202
3. L'alcoolisme chez les Noirs. 204
4. L'action des missions catholiques. 206
5. La lutte contre l'intempérance dans les missions protestantes. 207
CHAPITRE IX. — Questions sociales et politiques au Congo 212
1. Affaires indigènes 213
2. Les réformes de l'administration et les missionnaires protestants. 220

3. Les rapports entre missions catholiques et missions protestantes. 229
Conclusion 239
Appendices :
1. Lettres au Roi et au Ministre des Colonies. 245
2. Liste des Sociétés protestantes évangélisant le Congo. Stations principales Statistiques. 249
3. Bibliographie des publications des Missions protestantes en langues congolaises. 253
4. Ce qu'on a dit des Missions protestantes à la Chambre belge. 258
5. Les affaires Morrison. 262
6. L'affaire Saidi, à Yakusu. 271

TABLE DES ILLUSTRATIONS

N. B. Le chiffre de pagination inscrit à gauche indique l'endroit du livre où la gravure est encartée. Le chiffre de droite indique les principaux passages du texte illustrés par la gravure.

Couverture. Une femme de Yalemba. 49
1. L'« Endeavour » à Bopoto 44
16. Le temple de Bolobo* 27
33. Une allée de palmiers à Lulanga. 38
48. Un village près de Bopoto.* 45
65. Cortège nuptial à Yalemba. — Habitation flottante (Basoko) 49
80. Maisons des missionnaires et temple-école à Yalemba. 49
97. M. Henri Lambotte et son boy.* 60
112. En pirogue entre Yakusu et Stanleyville. 61
129. MM. Anet et Lambotte sur le chemin de fer des Grands Lacs. 64
144. Indigènes de Waïka et soldats de l'Etat.* 63

161. Le chef Molimbi avec son médecin-sorcier et son tambourineur. 74
176. Une vendeuse d'œufs dans le Bas-Katanga 85
193. M. le Dr Morrison, de Luebo, tranchant une palabre. 94
208. Un baptême à Bolengi. 118
225. L'école de Yanjali. 51, 139
240. Imprimeurs congolais à Yakusu. 142
257. M. W. Forfeitt préparant une potion pour un chef.
272. Baluti : un des premiers convertis et un ancien de Yakusu. 57, 152

Les clichés marqués d'une astérisque ont été mis gracieusement à notre disposition par la B. M. S., à laquelle nous exprimons notre vive gratitude. Les autres sont de l'auteur.

Abréviations employées dans ce livre

A. B. M. U. = American Baptist missionnary Union (Société baptiste américaine)

A. P. C. M. = American Presbytarian Congo Mission (Mission presbytérienne du Kasaï).

B. M. S. = Baptist Missionnary Society (Société baptiste de Londres).

C. B. M. = Congo Balolo Mission (Mission les Balolo).

C. & M. = Christian and Missionary Alliance (Société américaine du Mayumbe)

F. C. M. S. = Foreign Christian Missionary Society (Société américaine Equateur)

S. M. S. = Swedish Missionary Society (Svenska-Mission förbundet, Société des Missions suédoises)

Abir = Anglo-Belgian India Rubber (Company) : Société anglo-belge caoutchoutière.

C. K. = Compagnie du Kasaï.

L' « Endeavour » à Bopoto

Chapitre I

D'ANVERS A KINSHASA

1. A bord du « Léopoldville »

C'est le samedi 29 avril 1911, que je m'embarquai à Anvers sur le steamer « Léopoldville ».

A peine parti, je m'aperçus avec un joyeux étonnement que je me trouvais en compagnie de nombreux missionnaires protestants. De la B. M. S. : M. et Mme Cameron, qui ont visité plusieurs de nos Eglises belges ; M. et Mme Whitehead, Miss Whitemore ; de l'A. B. M. U. : M. et Mme Harvey ; de l'A. P. C. M. : Miss Boyd, qui allait se marier à Boma. Plusieurs d'entre eux sont des vétérans de la mission au Congo : M. Harvey a passé une trentaine d'années dans la colonie ; M. Cameron y est allé pour la première fois il y a plus de 20 ans ; M. Whitehead commençait sa 21me année sous les tropiques.

Leurs conseils me furent des plus précieux pour la fixation définitive de mon itinéraire. Les réunions de prière, les études bibliques, que nous eûmes en commun chaque jour, établirent bien vite entre nous tous des rapports d'intime fraternité. Aux repas nous étions ensemble à une table présidée par l'ingénieur en chef, la seule où l'on

ne bût que de l'eau, mais non pas la plus mélancolique. Sous un capitaine moins bienveillant que le nôtre, nos éclats de rire nous auraient sans doute attiré des réprimandes !

Avec les autres passagers, fonctionnaires de l'Etat ou agents de sociétés commerciales, nous eûmes les rapports non seulement les plus courtois, mais les plus agréables. Parmi eux, se trouvaient M. le Major et Madame Marchand, M. et Madame Urbain, M. Vanderlinden, l'ancien compagnon de voyage de M. Vandervelde. M. Marchand allait remplir les fonctions de Commandant en chef de l'armée congolaise ; M. Urbain était chargé d'aller faire des travaux hydrographiques sur le Congo ; M. Vanderlinden partait comme secrétaire du Gouverneur-Général.

Les Belges, qui ont été au Congo, ont généralement un profond respect pour les missionnaires protestants. Plus d'un passager me raconta comment il avait été accueilli, hébergé dans telle ou telle station protestante ; parfois même, soigné pendant des semaines avec un admirable dévouement. Nombreux sont les coloniaux que les missionnaires ont tirés d'un pas difficile, sans distinction de nationalité ou de confession religieuse, et sans récompense pécuniaire. Les missionnaires sont satisfaits, quand on ne les paie pas d'ingratitude ; celà est heureusement exceptionnel.

Ma cabine était partagée par un célèbre chasseur anglais, qui a abattu plus de 400 éléphants et 12 lions, sans compter d'autres gibiers de moin-

dre importance. Il n'avait du reste rien de terrible et fit un charmant compagnon de voyage.

Le ton général de la société du bord était des plus convenables. Une des dames missionnaires me disait combien la conduite des passagers, notamment en ce qui concernait la boisson, était meilleure que lors de ses voyages précédents sur la même ligne. Avec raison, elle y voyait un indice d'une grande amélioration dans le personnel de la Colonie, depuis l'annexion à la Belgique.

Chacun des trois dimanches que nous passâmes sur le « Léopoldville », les deux Pères de Scheut, qui étaient à bord, disaient la messe. Ensuite, dans le même salon, les protestants célébraient leur culte. Une partie du service se faisait en anglais pour les missionnaires et voyageurs anglo-saxons, ainsi que pour quelques mécaniciens de même nationalité. On profita de la présence d'un pasteur de Belgique, pour donner une large place au français. Le dernier dimanche, nous avions fait imprimer à l'imprimerie du bord, un feuillet contenant les paroles de quelques beaux cantiques. Ce jour-là, environs 35 auditeurs, la plupart non-protestants, écoutèrent la prédication avec une attention respectueuse. Ils parurent frappés par la simplicité et le sérieux de ce culte nouveau pour eux.

Mêlant le plaisant au sévère, les missionnaires prirent part aux réjouissances du bord, notamment le jour du passage de l'Equateur. On ne pratique plus les brimades en l'honneur de Neptune, ce qui fait que je suis revenu en Europe sans avoir été baptisé ! Mais j'eus l'honneur de faire partie

du jury des courses pour blancs et pour noirs. Le matin pour les blancs : des courses en sacs, courses à la cuiller et à la pomme de terre, et autres jeux innocents. L'après-midi, des courses à obstacles, des luttes et des jeux d'adresse pour l'équipage noir. Le soir, un joli concert dont le programme avait été expurgé avec un soin scrupuleux par M. Vanderlinden, organisateur des fêtes. Comme il l'avait assuré, rien ne pouvait offusquer les dames missionnaires, qui furent invitées à prendre des places d'honneur.

Ce fut le 18 mai, le vingtième jour de navigation, que notre vapeur entra dans l'estuaire du Congo et qu'il jeta l'ancre devant Banane à 8 heures du matin. Depuis plus de 24 heures, nous voguions déjà dans les eaux bourbeuses du grand fleuve qui crée au loin un courant dans l'Océan atlantique.

Enfin, nous touchions à cette colonie africaine, où des ambitions si diverses attiraient les passagers de notre ville flottante. Les uns y revenaient avec joie pour y reprendre l'existence si attachante de la brousse ; les autres désiraient voir se lever le voile qui enveloppait pour eux le Continent mystérieux. Beaucoup allaient, dans ces climats dangereux, chercher de l'or, de la gloire, des aventures ou des plaisirs. Notre petit groupe de missionnaires contemplait cette pauvre terre païenne avec une émotion plus profonde encore, car nous allions au Congo pour Christ.

Banane consiste en une étroite langue de sable, s'avançant dans le fleuve et séparant de l'Océan

une partie de ses eaux. De nombreux cocotiers y prospèrent dans le sol imprégné de sel. M. Cameron me raconta qu'il avait encore connu le commerçant qui avait apporté la noix de coco dont sont issus tous ces palmiers. Banane est un parc aux allées bien tracées, qui s'embellit et s'assainit sans cesse. C'est un lieu de villégiature et de convalescence pour les fonctionnaires de Boma. A la station de télégraphie sans fil, que l'on venait d'installer, travaillait un jeune Belge protestant, M. Henri Daumery, de Nessonvaux.

Le « Léopoldville » fit escale pendant plus de 24 heures pour décharger sur des allèges une partie de sa cargaison. Sans cette précaution, le grand vapeur, chargé au maximum, n'aurait pas pu franchir les seuils sablonneux ou rocheux qui coupent le Congo à certains endroits et qui, aux basses eaux et à marée basse, réduisent sa profondeur sur la passe navigable jusqu'à 2,60 mètres.

Il est midi, quand nous levons l'ancre. Le ciel, brumeux depuis le matin, se découvre. Nous entrons en plein fleuve sous une belle lumière un peu tamisée, qui fait ressortir la multiplicité des teintes de la forêt. Au bord de l'eau, la lisière du bois est occupée par les longues palmes des raphias aux reflets bronzés. Plus loin la forêt fait place aux hautes herbes d'où émergent les baobabs géants et les palmiers borassus (palmiers-évantails). Nous longeons les immenses pâtures de l'île de Matéba, qui a plus de trente kilomètres de longueur. A cet endroit, le fleuve a une largeur qui dépasse 15 kilomètres, y compris les îles. A 6 heu-

res, à la tombée de la nuit, le pilote fait jeter l'ancre devant Fetish Rock. Nous sommes en vue de Boma, mais il est trop tard et l'eau est trop basse pour qu'on puisse atteindre encore la capitale.

C'est le lendemain matin de bonne heure, que nous accostons au quai de Boma. Dans la matinée, je suis mandé par le commissaire de police ! Il m'annonce que je suis attendu au Palais du Gouverneur. J'endosse vite une redingote noire, vêtement torturant sous ce climat tropical. Je suis reçu avec une extrême amabilité par M. le Lieutenant-Colonel Ghislain, ff. de Gouverneur Général de la Colonie.

A la mission américaine de Boma (C. et M. A.), fut célébré le même jour le mariage de M. Scott, capitaine du vapeur missionnaire le « Lapsley », avec Mademoiselle Boyd, débarquée avec nous : cérémonie simple et émouvante, dont le seul luxe fut une splendide garniture de grandes fleurs congolaises du plus beau rouge.

C'est à Boma que je pris mon premier contact avec les missions congolaises. Au culte du dimanche après-midi, j'adressai la parole à 150 boys (domestiques) qui sont en service à Boma, venus de diverses régions du Congo. Ils ont l'air intelligent et sont habillés parfois avec une extrême recherche d'élégance. Ils avaient peine à croire qu'un Bula-Matadi (un Belge) pût être protestant, tellement les prêtres ont affirmé le contraire. Notre ami M. Henri Daumery me disait qu'en le

voyant sortir du culte, les noirs lui avaient demandé, s'il était Anglais ou bien Suédois !

Sur le quai, une foule se presse. On débarque 300 indigènes sauvages du District des Bangala, qui viennent témoigner dans le procès intenté au lieutenant belge Arnold, accusé d'atrocités envers ses administrés. Ils sont accompagnés par M. le Missionnaire et Madame William Forfeitt. M. Forfeitt est aussi appelé comme témoin (1). On sait que ce procès, qui révéla à nouveau les cruautés scandaleuses d'Arnold, aboutit à sa condamnation à dix ans de servitude pénale avec perte de tous ses droits, titres et décorations. Le monde civilisé fut satisfait d'apprendre qu'il y avait des juges à Boma.

Après un séjour de 48 heures, le « Léopoldville » quitta la capitale pour gagner Matadi qu'il atteignit en quatre heures.

Les rives du fleuve se resserrent et deviennent de plus en plus escarpées. Les hautes collines rocheuses aux sommets arrondis sont peu garnies de végétation et rappellent certaines parties du cours du Rhin. Les habitations sont très rares. Nous passons devant Noki, poste portugais où aboutit une ligne télégraphique ; puis nous nous engageons dans le Chaudron d'Enfer. De plus en plus violent, le courant tourbillonne et écume sur les rochers de la rive et sur quelques récifs qui émergent au

(1) Des journaux belges ont prétendu que M. Forfeitt avait chargé avec passion le prévenu. Un haut fonctionnaire de Boma m'a dit qu'il avait admiré le calme et la modération dont le missionnaire protestant avait fait preuve. Ce même fonctionnaire était indigné des manifestations déplacées faites par des Blancs en faveur du prisonnier.

milieu du fleuve. En pleine pression, le grand vapeur lutte péniblement et risque d'être jeté hors de sa route à chaque coup de barre. Si le gouvernail ou les machines cassaient ici, on serait précipité sur les rocs et on n'y trouverait que des crocodiles comme sauveteurs. La rivière fait un brusque tournant, bordée par les énormes falaises de Kaba. Ici toute la masse liquide se précipite entre deux parois rocheuses distantes de 600 mètres seulement. Des sondages révèlent à cet endroit une profondeur minimum de 72 mètres, et de 108 mètres au centre du Chaudron lui-même. Enfin nous naviguons dans l'immense crique de Matadi et nous accostons au quai près de la gare du chemin de fer du Bas-Congo.

Matadi entouré de toutes parts de montagnes rocheuses et dénudées est une vraie rôtissoire. La mission anglaise et la mission suédoise sont situées côte à côte un peu en aval dans une situation mieux aérée, avec une vue magnifique sur la rade, ainsi que sur les maisons de Matadi étagées sur la colline.

La barque de la B. M. S. avec ses nautoniers noirs coquettement habillés, vient nous prendre à l'escalier de coupe. Mes bagages sont transportés immédiatement, sans que j'aie à attendre en plein soleil les interminables formalités de la douane. Cette faveur spéciale est accordée aux missionnaires. Contrairement à ce que s'imaginent certains voyageurs, les missions protestantes ne sont nullement dispensées des droits de douane, mais les agents des missionnaires envoient une décla-

ration écrite d'après laquelle les taxes d'entrée sont soldées. La douane a confiance, car elle sait qu'elle ne perdra rien.

J'ai logé deux journées à Matadi, jouissant de l'hospitalité à Underhill, propriété de la B. M. S. Tout à côté, se trouve Londe, domaine de la S. M. S. (la Société suédoise). Les jardins se joignent par des terrasses garnies de fleurs, d'arbres fruitiers et de palmiers. Je passai une délicieuse journée chez les voisins scandinaves : M. et Mme Westling, M. Severin. Londe sert de base à la mission suédoise ; on n'y fait guère d'évangélisation, mais là se trouve l'imprimerie qui produit en quantité les Nouveaux Testaments, les recueils de cantiques, les livres d'école en Bas-Congo. Une visite à la Mission américaine, de l'autre côté de la ville, me permit de faire la connaissance d'un vétéran de la mission au Congo : M. le Dr Sims, depuis 29 ans dans la colonie. Comme médecin et comme missionnaire, il y a rendu des services inappréciables. Ce n'est pas un homme de beaucoup de paroles, ni de beaucoup de décorum, mais c'est un caractère et un grand cœur.

2. Sur la ligne du chemin de fer du Bas-Congo

Le mercredi matin, 24 juin, je vais prendre mon coupon pour Thysville. Le train part en retard, mais un coup de pouce à la pendule de la gare met tout en règle ! L'heure d'arrivée n'est du reste pas garantie.

Le chemin de fer du Bas-Congo part de Matadi,

point final de la naviguation du bas fleuve, à l'entrée de gorges où les cataractes de Livingstone rendent la rivière absolument impraticable sur un parcours d'environ 300 kilomètres. Autrefois, les voyageurs devaient entreprendre un trajet de 14 journées de montées et de descentes continues, pour atteindre le Stanley Pool. Aujourd'hui, on met deux jours de Matadi à Léopoldville avec un arrêt pour la nuit à Thysville. La ligne est admirablement construite, elle fait honneur aux Belges qui l'ont exécutée, non au moyen du travail forcé, comme le chemin de fer des Grands Lacs, mais avec de libres travailleurs. La Compagnie traite très bien ses employés et en obtient, par conséquent, un excellent rendement. En Afrique, comme ailleurs, on a du bon ouvrage, quand on paie bien les ouvriers et quand on les dirige avec justice. Un certain nombre des mécaniciens, aiguilleurs et employés sont des noirs protestants ; les directeurs apprécient très spécialement leur sobriété et leur honnêteté.

Les voitures de première classe sont fermées ; on s'y trouve plus ou moins à l'abri de la poussière, mais par contre on y étouffe. Les nègres et les missionnaires voyagent en seconde classe : des voitures toutes ouvertes, avec d'étroites banquettes en bois qui paraissent bien dures à la fin des douze heures de trajet. On jouit de l'air frais, mais on est exposé à une pluie incessante de charbons, parfois enflammés. Le prix des premières classes est presque sept fois supérieur à celui des secondes !

A Thysville, la Société baptiste anglaise a une

jolie chapelle ; un évangéliste indigène y tient une école et y préside le service. (1) — Chaque mois, les chrétiens des villages environnants s'y rassemblent pour la Sainte-Cène. Ils font six, sept heures de marche, et même davantage. A côté de la chapelle, une maison sert de logement aux missionnaires de toutes les sociétés protestantes, et leur épargne d'être écorchés dans le très bel hôtel qui fait face à la gare. A mon premier passage à Thysville, nous étions dix missionnaires, sans compter un bébé, les uns rentrant au pays, les autres arrivant au Congo.

De Thysville j'avais résolu de visiter la station missionnaire de Wathen (aussi appelée N'Gombé-Lutété), à environ 50 kilomètres ; le trajet se fait à pied en une journée et demie, le long d'un étroit sentier ; on escalade des collines, pour redescendre dans les vallées boisées, en traversant de nombreux cours d'eau soit à gué, soit sur un tronc d'arbre. Tout le long, sauf dans les bois assez vite traversés, le chemin est bordé, parfois complètement envahi, par les grandes herbes « porte-glaive », hautes de 2 à 4 mètres. Ces herbages condensent la chaleur solaire sans donner d'ombre ; le matin, saturés de rosée, ils arrosent les voyageurs d'une pluie pénétrante.

Le premier soir, je couche dans un petit village païen, dans une hutte de roseau, toute grouillante d'insectes divers. Ceux-ci se contentent de

(1) Depuis quelques mois, M. et Mme Cameron y tiennent une école avec du matériel scolaire, dont ils se sont pourvus en Belgique pour l'enseignement du français, du système métrique, de la géographie belge, etc.

parcourir les parois et la toiture en un bruissement ininterrompu. Heureusement, je suis sous la protection d'une horrible idole en bois sculpté ! Les 40 porteurs et garçons de la mission, venus pour accompagner des missionnaires en partance, dorment en plein air, autour de feux. Avant de s'endormir, ils chantent un cantique et l'un deux prie d'une voix qui résonne étrangement dans la nuit.

A Wathen, une grandiose réception nous attend ; la belle allée de manguiers est noire de monde ; un cortège s'avance au son de la musique et des cris stridents des enfants qui dansent autour de nous. Les six missionnaires s'avancent vers nous tout de blanc habillés ; derrière eux, les fifres et les tambours jouent une marche scandée par les puissants coups de grosse caisse de Nlemwo, ancien aide du missionnaire Bentley, actuellement aveugle. Je reconnais M. le Dr Jones, que nous avons eu le plaisir de voir en Belgique l'été précédent.

La Station de Wathen est admirablement organisée. Ses nombreux bâtiments sont parsemés dans un véritable parc aux larges allées, plantées de cocotiers, de bananiers, d'orangers, de citronniers, de caféiers, etc... Le centre de l'œuvre est formé par le pensionnat où sont instruits et éduqués environ 250 garçons et filles. Ces enfants sont envoyés librement par leurs parents et non capturés avec plus ou moins de violence comme les « orphelins » des écoles catholiques. Rien ne les retient à la mission que le désir d'apprendre, la ferveur religieuse, l'affection et les bons soins des professeurs et institutrices.

L'école est subdivisée en 14 classes que dirigent les moniteurs noirs. Les élèves passent de l'une à l'autre selon leurs progrès ; aussi les âges sont-ils très divers dans chaque classe. J'ai été étonné des résultats obtenus en peu de temps. Une fille qui fait les travaux du ménage et n'assiste aux leçons que l'après-midi, a appris à lire couramment en cinq mois. L'écriture des élèves est généralement excellente ; l'auteur de ce livre regrette de n'avoir pas eu le temps de faire un stage à Wathen pour se perfectionner dans cette branche ! En travaillant au jardin une heure par jour, les élèves peuvent se procurer des livres : 20 jours pour un recueil de cantiques, 50 jours pour un Nouveau Testament.

Des deux protégés des écoles du dimanche de Belgique, l'un a dû être renvoyé chez lui, atteint d'une sorte de folie ; l'autre s'appelle Fula, un garçonnet à l'air intelligent et très appliqué au travail. (1)

Une œuvre médicale importante est dirigée par le docteur Jones. Il y a un hôpital avec une maison pour les hommes et une maison pour les femmes ; en plus un dispensaire où les indigènes viennent en grand nombre pour se faire soigner ou acheter de la médecine, qu'on leur vend à prix réduit : quelques baguettes de laiton ; la vente est de 30 à 40 francs par semaine.

Le dimanche 28 Mai, un auditoire de 400 personnes se réunissait au son de la cloche dans le

(1) Depuis mon passage, un second élève a été désigné comme protégé des écoles belges ; il s'appelle Vizika.

grand temple-école, qui peut contenir un millier de nègres... comprimés. Les chants sont enlevés avec entrain ; le recueillement profond n'est troublé que par les cris de quelques bébés et l'arrivée tardive de villageois éloignés qui sont venus pour voir l' « homme de Dieu de Boula-Matadi ».

Après que j'eus adressé à l'assemblée quelques mots traduits par M. Jennings, le missionnaire-doyen, Nlemvo me répond avec émotion : « Votre présence ici est un exaucement à nos prières ; c'est pour moi un vrai miracle. Jamais, nous n'avons entendu un Belge parler de Dieu ; beaucoup croyaient que c'était impossible. » Après avoir exprimé ses vœux pour notre nouvelle société de Missions, il ajoute : « Je ne sais pas ce que pensent les filles, mais les garçons m'ont chargé de vous dire qu'ils désireraient avoir un professeur belge pour apprendre la langue de Boula-Matadi. »

Comme je l'ai promis, je transmets cette prière à notre jeunesse belge car j'y ai senti un appel non des hommes, mais de Dieu Lui-même. Il y aurait là une belle œuvre pour un jeune homme instruit, dans des conditions de confort et d'hygiène excellentes et en compagnie de frères chrétiens des plus sympathiques.

En s'en retournant dans leurs lointains villages, quelques-uns des chrétiens disaient : « Si nous ne l'avions pas vu de nos yeux, entendu de nos oreilles, si on nous l'avait seulement raconté, jamais nous n'aurions cru qu'un Boula-Matadi puisse ainsi parler des choses de Dieu ! »

Les missionnaires de Wathen ont un district qui s'étend au sud jusqu'à la frontière portugaise, au nord dans le Congo français, au delà du fleuve, et qui, de l'ouest à l'est, a une largeur d'environ quatre jours de marche. La population, très peu dense, est évaluée à 100.000 habitants. On compte 1800 membres *communiants* dispersés dans près de 200 annexes avec écoles et instituteurs. De ces deux cents instituteurs, près de la moitié sont payés par les contributions de l'Eglise locale et reçoivent de 5 à 12 francs par mois ; les autres sont des volontaires qui cultivent leurs terres ; ils font chaque jour l'école et président les cultes. Il y a 18 centres de communion où chaque mois se concentrent les chrétiens d'une région. Par exemple, à Thysville, il y a jusqu'à 200 communiants.

Les quatre journées que j'ai passées à Wathen, m'ont laissé de beaux souvenirs. Cette œuvre, dont nous avions déjà entendu parler par Madame Bentley et par son regretté mari, le Dr Bentley, vaut certes la peine du détour.

Le mardi matin, je repartais pour Thysville, par une autre route qu'à l'aller. J'étais accompagné de 11 porteurs, parmi lesquels se trouvaient cinq garçons de l'école. Vers le soir, nous nous arrêtâmes au village païen de Wata.

Après le souper, je me suis promené un peu dans le village. Le ciel était tout rouge encore au couchant ; se détachant, la silhouette des bananiers et au-dessus des palmiers ; plus haut, le croissant de la lune avec une étoile très scintillante. Puis toutes les étoiles apparurent avec un éclat splen-

dide. Vers 7 heures, la bougie a été allumée dans ma hutte (2,50 m. sur 3,50 m.) occupée déjà par mon lit et ma moustiquaire. Le propriétaire de la hutte, le chef des « boys » et ceux-ci se sont faufilés près de moi ; je leur ai proposé de chanter : j'avais justement reçu un recueil congolais. La porte et l'escalier (genre poulailler) se sont encombrés de voisins et de voisines ; il n'y a pas de chrétiens dans ce village. On a chanté « Reste avec nous », « Plus près de toi », et plusieurs autres cantiques. Le langage congolais étant absolument phonétique, on peut le chanter correctement sans comprendre un mot. Le public avait l'air sous le charme. Par l'intermédiaire du chef des « boys », qui sait quelques mots d'anglais, je leur ai conseillé de demander un instituteur à Wathen.

Après une bonne nuit, nous reprîmes le sentier, par un brouillard intense. Il faisait plutôt frais. Les herbes étaient si mouillées qu'on était trempé presque comme par une averse. Chaque brindille des hauts panaches des graminées portait une gouttelette d'eau ; quand on frôlait la tige, on recevait la douche sur la tête ! Nous traversâmes quelques beaux bois. Les sous-bois étaient couverts de plantes d'ananas, si épaisses qu'on n'aurait pas pu s'y avancer sans être déchiré par les piquants ; malheureusement les fruits commençaient seulement à se former.

En traversant les villages avec mes porteurs, je fus frappé de l'air de défiance des habitants ; quelques femmes fuyaient à toutes jambes dans le sentier. Mon costume khaki, du type fonctionnaire, en

Le temple de Bolobo

était sans doute la cause. L'appréhension ne se dissipait pas quand mes hommes me désignaient comme un « Boula-Matadi », un Belge, mais les figures s'éclairaient avec un petit reste d'incrédulité, lorsqu'ils ajoutaient : « Mundele o' Nzambi : c'est un homme blanc de Dieu, un missionnaire protestant. »

A Thysville, je fus rejoint par M. et Mme W. Forfeitt, qui en avaient fini avec le tribunal de Boma. Nous prîmes le train ensemble, mais je descendis à Sona Bata, les laissant continuer vers Kinskasa.

Sona Bata, ou plus correctement N'sona M'bata est une station baptiste américaine, qui est située à dix minutes d'une petite gare dont le chef est un brave Sénégalais mahométan.

L'œuvre qui s'étend sur une longue bande de territoire du nord au sud, était dirigée par deux blancs seulement M. et Mme Frederickson, des Scandinaves. M. Frederickson est au Congo depuis une trentaine d'années et Madame depuis 24 ans. Leur activité a été péniblement entravée par les menées des Jésuites de Kisantu, qui sont des voisins peu commodes. En outre, une mission des Pères de Scheut est venue s'établir à une demi-heure de la station protestante, selon une tactique trop fréquemment pratiquée par les catholiques. Comme si ces calamités ne suffisaient pas, la maladie du sommeil a fait des ravages effrayants parmi les populations, déjà affaiblies par la corvée du portage sur l'ancienne route des caravanes. Néanmoins le district compte encore 800 membres *communiants*. La foi, la persévérance et la charité

de ces missionnaires, entravés de tant de façons, sont vraiment admirables.

Sur le chemin de fer, à Madimba, se tenait un grand marché le dimanche. Il faisait concurrence aux cultes à la station et dans les annexes, les indigènes ne pouvant se dispenser de le fréquenter, pour gagner leur vie et pour recueillir la monnaie de l'impôt. A la demande des missionnaires, le Commissaire de District consentit à reporter le jour de marché au jeudi. En passant dans le train, j'ai vu ce marché établi le long de la voie et fréquenté par des milliers d'indigènes, surtout des femmes. Les chrétiens de Madimba projetaient de se bâtir un beau temple, pour la construction duquel ils voulaient fournir gratuitement la main d'œuvre.

Sona Bata a un dispensaire bien équipé où avaient été soignés 800 malades depuis le début de l'année.

Environ 40 garçons et filles sont élevés sur la Station. Ils reçoivent une instruction aussi complète qu'à Wathen et sont assez avancés en ce qui concerne le français. Ici aussi, on déplore l'absence d'un instituteur de langue française. Les filles apprennent la couture ; les garçons travaillent à la charpenterie et à la fabrication des briques. La discipline est maintenue facilement, sans la moindre punition corporelle.

Encore quatre heures de chemin de fer et me voici presque au bout de la ligne, à Kinshasa. Outre les quatre missionnaires résidents, j'en trouve sept autres, qui assistent à une réunion du Co-

mité de la B. M. S. L'un d'eux, M. le Rév. Ross Phillips se rend aussi à Léopoldville pour prendre part aux délibérations de la Commission pour la Protection des Indigènes.

Les beaux terrains appartenant à la B. M. S. sont bien situés, sur un plateau qui domine le Stanley Pool. Des jolies maisons des missionnaires, on a, entre les palmiers, une vue admirable sur ce lac formé par un élargissement du Congo ; le Pool a 35 kilomètres de long sur 25 kilomètres de large au maximun. En face de Kinshasa, il a un peu moins. On aperçoit nettement les collines du Congo français et la longue ligne des établissements gouvernementaux et commerçiaux de Brazzaville.

Se rendre en barque de Kinshasa à Léopoldville est une belle excursion. En descendant le courant, on met environ une heure. Il faut avoir une barque solide et de bons pagayeurs, car les chutes grondent au loin et il ne serait pas agréable de dériver de ce côté-là ! A Léopoldville, je fis visite à M. Henri, Vice-Gouverneur-Général, au Commissaire de District M. Moulaert et à M. l'Adjoint-Supérieur Herr, un Neuchâtelois zofingien. Tous trois me firent l'accueil le plus aimable. (1)

Le jour de Pentecôte (dimanche 4 juin), le culte fut célébré à Kinshasa en trois endroits en même temps et en trois langues différentes. Des indigènes des régions les plus diverses se rencontrent dans ce grand centre commercial. Cela fait une

(1) Je parlerai de la Mission protestante de Léopoldville à l'occasion de mon voyage de retour.

des diffieultés de l'œuvre ehrétienne dans ee poste. De plus, trop absorbés par le serviee des transports et des bateaux pour les stations du Haut-Fleuve, les missionnaires ne peuvent se consaerer à l'évangélisation des villages du distriet, dans la mesure où ils le voudraient. A quelques kilomètres du chemin de fer, des faetoreries modèles et du télégraphe, on trouve eneore des Congolais plongés dans le paganisme le plus barbare.

Dans le joli temple, je pris part au service en Bas-Congo. Comme tous les premiers dimanches du mois, on célébrait la Sainte Cène. Bien que ne comprenant pas un mot, je fus heureux de sentir la eommunion spirituelle qui m'unissait avee des missionnaires d'une autre dénomination et des chrétiens d'une autre race. On emploie la eoupe individuelle dans toutes les Eglises congolaises. Pour éviter aux indigènes toute tentation aleoolique, le vin est remplaeé par de la limonade au citron ou du sirop de groseille.

L'après-midi, il y avait un serviee en anglais pour les noirs originaires des colonies du Golfe de Guinée, employés au chemin de fer ou dans les maisons de commerce. On me demanda d'y prêeher un sermon en anglais : je ne m'attendais pas à eette épreuve linguistique ! L'installation du grand établissement Lever à Kinshasa va donner une nouvelle importanee à ee eulte anglais.

Je ne veux pas quitter Kinshasa sans rappeler deux souvenirs auditifs qui, pour moi, sont intimément attaehés à eette localité, où je devais revenir une seeonde et une troisième fois. C'est

le matin, avant 6 heures, le réveil aux sons pénétrants et discordants de deux longs tambours en bois qui, dans la station, remplacent les cloches. Et puis, tout le long du jour, ce sont les trois notes brèves et aigues que siffle sans cesse un oiseau. Ces notes forment un accord : on dirait un directeur de chant qui indique le ton à ses choristes. Mais on attend en vain la quatriéme note : les basses sont sans doute absentes du chœur ailé !

Chapitre II

DU STANLEYPOOL AUX STANLEYFALLS SUR L' « ENDEAVOUR »

1. Tshumbiri, Bololo, Lukoléla

L' « Endeavour » est sous pression. Il a été repeint de blanc et de rouge vif. Ce joli vapeur de la B. M. S. jauge 35 tonnes. C'est un des meilleurs marcheurs de toute la flotte congolaise. Il a environ 35 mètres de longueur. Transporté et monté sur le Congo, il a coûté 250.000 fr. Les fonds nécessaires ont été recueillis par les Sociétés d'Activité chrétienne des Eglises baptistes anglaises, d'où son nom : « Endeavour Society » est le terme qui a été traduit en français par « Activité chrétienne ». Le capitaine, M. le Missionnaire John Howell, veille aux derniers préparatifs. Madame Howell, qui nous soignera avec une maternelle sollicitude pendant tout le voyage, fait embarquer les provisions : boîtes de conserves, oranges, citrons, bananes et légumes, poules, canards et chevreaux vivants.

Je me suis installé dans une cabine petite, mais très confortable. Mon « boy » (domestique noir)

Kalibanda y a placé mes bagages et a dressé la moustiquaire au-dessus de ma couchette. Kalibanda est un jeune homme de la mission de Yakusu ; intelligent, sérieux et instruit, il parle quelques mots d'anglais et de français. Il va être mon fidèle compagnon de voyage pendant cinq mois. Il m'a accompagné dans la matinée à la Banque où je me suis fourni de numéraire : 1000 fr. en pièces d'un franc et 1000 fr. en pièces de 50 centimes, car les noirs n'apprécient que la petite monnaie d'argent. Dans beaucoup d'endroits, ils ne connaissent pas encore le nickel et ils ignorent la pièce de cent sous.

Nous attendons M. le Missionnaire et Madame J. H. Harris, qui ont télégraphié leur désir de s'embarquer avec nous. Ils font un voyage d'enquête pour l' « Anti-Slavery and Aborigene Protection Society ». (1) Leur train a deux heures de retard. A peine apparaissent-ils sur la berge, que M. Howell fait retentir la sirène, détacher les amarres. Les malles sont hissées à bord, les voyageurs sautent sur la planche qui sert de passerelle. A 5 heures de l'après-midi, nous quittons Kinshasa pour traverser le Pool. C'était le mercredi 7 juin.

Entraîné par les rapides de Léopoldville, le courant se presse : il atteint une vitesse de 14 kilomètres à l'heure. Il faut de bonnes machines pour résister à ce tourbillon. Comme le fleuve est encombré de rochers, le capitaine doit être expérimenté et prudent. Nous passons vers la rive fran-

(1) « Société anti-esclavagiste et protectrice des indigènes. »

çaise et saluons de trois coups de sirène Brazzaville, la capitale du Congo français. Nous arrivons dans la région des sables. Les bancs sont si souvent déplacés par le courant que notre bateau va donner en pleine vitesse contre un haut-fond : il s'est formé à un endroit où notre capitaine a passé sans encombres quelques semaines auparavant.

Le soleil se couche derrière les collines françaises. L'immense surface du fleuve se moire de teintes délicates : violet et gris argenté, qui bientôt s'accentuent et passent au rouge foncé. La nuit tombe et nous devons amarrer le long d'une île de sable. Ce n'est pas le moment de se livrer à une poétique contemplation de ce paysage tropical. Des nuées de moustiques surgissent des marécages ! Je suis bien protégé par ma moustiquaire aux mailles très serrées, mais quelques-uns de mes compagnons de voyage passent une mauvaise nuit et font triste figure le lendemain matin.

Pendant deux journées, nous remontâmes le fleuve entre de hautes collines escarpées. A la sortie du Pool, ce sont les belles falaises blanches, appelées Dover Cliffs, parce qu'elles rappellent étonnamment la côte anglaise près de Douvres. Puis les pentes inférieures se couvrent d'une riche végétation qui vient garnir jusqu'aux parois rocheuses tombant à pic dans l'eau. Plus haut, les croupes sont couvertes des hautes herbes de la brousse. Quel spectacle magnifique que cette longue artère fluviale qui roule ses eaux tumultueuses sur une largeur de deux à trois kilomètres et dans un pareil cadre !

Dans cette partie du Congo, il n'y a que quelques îles. Nous passâmes une nuit accostés à l'une d'entre elles : l'île de l'Eléphant. La nuit suivante, nous étions aux Stanley Rocks, récifs sur lesquels alla donner l'explorateur Stanley à bord de son vapeur « Le Stanley ». Dans un précédent voyage l' « Endeavour » a lui aussi touché un seuil de rocher et a subi des avaries assez graves.

Le quatrième jour de navigation, nous atteignîmes à 7 heures du matin la première station missionnaire à partir de Kinshasa : *Tshumbiri*, occupé par la Société baptiste américaine. Autrefois, il existait, en aval, une station catholique en face de Kwamouth, mais elle a été décimée par la maladie du sommeil. Un Père est resté héroïquement jusqu'au bout pour soigner les derniers malades ; puis il tomba lui-même victime de son admirable dévouement. Les bâtiments sont en ruines ; on regarde avec une respectueuse émotion les belles allées de palmiers, noyées dans la brousse qui reprend ses droits.

Dans ce long trajet de 300 kilomètres, on est frappé par l'absence absolue de population indigène. En dehors de Kwamouth, poste de l'Etat à l'embouchure du Kasaï, et de quelques comptoirs commerciaux européens, on n'aperçoit pas trace d'habitations humaines. Autrefois ces rives étaient bien peuplées, mais des « expéditions punitives » ont détruit ou dispersé la population qui a émigré sur territoire français ou dans l'intérieur des terres. Sous l'Etat indépendant, les Congolais fuyaient

avec soin le voisinage des grandes voies de communication. Le Blanc faisait le vide devant lui.

A Tshumbiri, il n'y avait personne pour nous recevoir. Les missionnaires étaient en tournée d'évangélisation dans l'intérieur. Vrai paradis terrestre, Tshumbiri est un fouillis de palmiers et d'arbres fruitiers de tous genres. Nous remplîmes nos poches d'oranges, suivis par un noir qui épiait tous nos mouvements pour les rapporter à ses maîtres, à leur retour. Du reste, Madame Harris nous photographia en flagrant délit de maraude, se promettant d'envoyer le document aux propriétaires !

Ici le fleuve s'élargit encore. Ses rives s'abaissent en douces ondulations de terrain, qui au loin se bleuissent de brume sous les flots d'un soleil éclatant. A l'horizon se dessine la petite île que Grenfell baptisa « Lone Island », l'île isolée, parce que, vue pour la première fois de Tshumbiri, elle paraît seule de son espèce. En réalité, elle est la première d'une interminable série d'îles grandes et petites qui, jusqu'au Lomami, encombrent le lit du fleuve et l'élargissent jusqu'à 30 kilomètres.

Après Tshumbiri, nous luttâmes de vitesse avec un grand vapeur, le « Colonel Thys ». L' « Endeavour » le rattrappa, puis peu à peu le dépassa. Nos chauffeurs noirs, pour se moquer de leurs collègues battus, lançaient dans l'eau des bûches de bois, comme pour leur dire : « Vous manquez de combustible ? Attendez, nous allons vous aider ! »

Le même jour, à 1 1/2 heure, nous arrivions à *Bolobo*, un des postes les plus importants de la

B. M. S. Une foule compacte d'indigènes nous attendait sur la rive entourant les six missionnaires blancs, parmi lesquels deux dames. L'arrivée de l' « Endeavour » dans une station missionnaire est un événement important qui ne se reproduit que quatre fois par an. Il y a congé général ; les classes sont fermées. Nous arrivions du reste ici le samedi après-midi. Pour les missionnaires, quelle joie de voir des figures amies et d'entrer en possession d'objets indispensables, de vivres attendus avec impatience depuis des mois ! Nous débarquions aussi beaucoup de ballots de papier, dont on avait grand besoin à l'imprimerie.

Bolobo est un vrai jardin, tracé sur un versant modérément incliné et qui domine une vue superbe sur le fleuve bien dégagé d'îles à cet endroit. Le poste de l'Etat, qui est situé tout à côté, fait piètre figure en comparaison des superbes installations de la mission, avec ses élégantes maisons en briques, son beau temple dominé par un clocher, sa profusion d'arbres fruitiers et ses belles allées de palmiers. Les missionnaires font profiter de leurs fruits le chef du poste voisin.

L'imprimerie de Bolobo est un vaste établissement, composé de plusieurs bâtiments et monté d'une façon perfectionnée. On y imprime aussi bien qu'en Europe. Tout le travail de composition, d'impression, de brochage et de reliure est fait par les noirs. Il y a jusqu'à 40 ouvriers. Voici, par exemple, ce qui a été imprimé en une année : 10.000 volumes (catéchismes, récits évangéliques, manuels de lecture, etc.) ; 8.000 volumes du même

genre dans une autre langue pour un autre district ; en plus : des cartes et des feuillets pour les écoles, les Eglises et les Sociétés d'Activité chrétienne ; 1.200 exemplaires d'un recueil de 437 cantiques ; un calendrier à effeuiller ; la reliure de plusieurs centaines de Bibles et de Nouveaux Testaments. Cette imprimerie doit être la plus importante du Congo belge. Les missions protestantes possèdent au moins cinq autres établissements typographiques.

Au passage des vapeurs, qui tous font escale à Bolobo, on établit sur la rive un étal de librairie. On y vend, aux voyageurs européens et aux équipages noirs, des livres bibliques dans toutes les langues européennes et indigènes représentées par eux. Beaucoup de Blancs achètent la traduction française, imprimée à Bolobo, de l'Essai de Grammaire Bangala, par feu le missionnaire Stapleton.

C'est à Bolobo que se trouve aussi le plus beau des hôpitaux protestants du Congo. Il était en construction, quand je l'ai visité. Auparavant il existait déjà des locaux confortables, où en 1910, on a soigné 145 malades ou opérés, tandis que le dispensaire enregistrait 11.218 présences et qu'il était fait 319 visites à domicile. Mais, sous la direction de M. le Dr et de Madame E. C. Girling, l'œuvre médicale prend une grande extension. Le nouvel hôpital est bâti avec des matériaux venus d'Europe ; il comprend une salle d'opération, rattachée par des passages couverts à l'aile réservée aux femmes et à celle occupée par les hommes. Des opérations importantes, comme celle de l'élé-

phantiasis, sont faites sur des indigènes venus souvent de très longues distances. Nous allions embarquer pour Bopoto un chef et une femme de la tribu des N'gombés, qui avaient été opérés ici.

Il y avait à la station deux cents enfants, garçons et filles, placés en pension par leurs parents. Ils sont bien logés et éduqués avec soin. Ils se procurent eux-mêmes leur nourriture au moyen des 25 « baguettes de laiton » qui leur sont données à chacun chaque semaine. Cette méthode facilite la tâche des missionnaires et développe l'esprit d'initiative chez les élèves. A voir leur bonne mine et leurs figures réjouies, on ne peut douter que ce système donne des résultats satisfaisants. Les écoles de la mission comptent jusqu'à 770 élèves, internes et externes.

Les annexes de la station s'étendent jusqu'au lac Léopold II, à treize journées de marche de Bolobo.

Tout à côté de la mission, se trouve une importante colonie d'indigènes protestants. Les rues y sont bien tracées. Les maisons, solidement bâties, ont de jolies vérandas, où l'on voit des chaises longues et des meubles à l'européenne. M. Vandervelde visitant ce village chrétien, demanda si ces habitations si confortables appartenaient à des Blancs. Les habitants s'occupent surtout de la fabrication de cannes et d'objets en ivoire. Cette petite industrie leur rapporte passablement d'argent. Mais les missionnaires constatent que leur libéralité pour les bonnes œuvres, ne croit pas en proportion de leur prospérité commerciale.

A quelques pas de la colonie chrétienne, comme un repoussoir, surgit le fouillis désordonné des misérables huttes du village des païens. Il est habité par ceux qui, plus ou moins réfractaires à l'Evangile, sont restés attachés au paganisme ou bien qui n'en sont pas encore complètement détachés. Des femmes fument dans de longues pipes en fer ; des hommes, sales et huilés, titubent, pleins de vin de palme. Un chasseur d'hippopotames me montre avec fierté ses harpons et un monceau de crânes énormes placés devant sa hutte comme un monument. Une sorcière, peinte en blanc et en rouge, à la figure hideuse, se réfugie dans sa hutte, quand je veux la photographier ; elle en sort avec empressement devant le miroitement d'une pièce de 50 centimes !

Le dimanche après-midi, une réunion en plein air fut célébrée dans ce village païen. Les auditeurs furent tous attentifs et respectueux. Malgré tout ce qui reste à faire, que de progrès ont été accomplis sous l'influence chrétienne depuis le temps où Grenfell a établi cette mission ! Un esclave était massacré tout près de la maison du missionnaire, sans autre raison que celle-ci : « Il faut en tuer un de temps en temps, pour que les autres se tiennent tranquilles. » Grenfell se plaint dans ses lettres des gens de Bolobo qui sont « rapaces, superstitieux et immoraux, à tel point que je ne puis vous le décrire ». Et il ajoutait :

« Il y a eu aussi une épidémie d'accusations de sorcellerie. Quelques-uns s'en sont libérés en payant de fortes amendes et se sont ainsi évité de

boire les eaux empoisonnées, mais plusieurs ont été tués tout près d'ici durant les mois passés. Un pauvre individu en faveur duquel j'intervins seulement dimanche passé, fut tué pendant la nuit et cela malgré la promesse du chef qui m'avait assuré que rien ne se ferait avant que nous ayons pu régler l'affaire le matin suivant... »

« Il m'est impossible de vous dire la méchanceté et l'inconduite de ces Congolais. Notre plus proche voisin, à moins de 100 mètres de nous, a fêté le Nouvel An en se battant pour une affaire de quelques sous. Lui et son adversaire s'assaillirent à coups de couteau et se firent tant d'entailles qu'ils ne purent plus continuer le combat. Alors leurs amis des deux côtés prirent leurs fusils, sortirent dans la brousse et commencèrent à tirer les uns sur les autres. »

Tout a bien changé depuis lors. Le dimanche, le grand temple en briques est trop petit pour contenir l'auditoire attentif et recueilli. Il va falloir ériger une nouvelle église.

Après deux intéressantes journées à Bolobo, nous reprenons notre voyage sur le fleuve le lundi matin. Notre vapeur zigzague au milieu des îles, couvertes de magnifiques forêts que les hautes eaux inondent partiellement. Le temps est calme, la surface du fleuve ne présente pas une ride. Le ciel, éclairé de grands nuages blancs, la forêt aux teintes multiples se reflètent comme dans un miroir dans les larges canaux qui s'enchevêtrent, s'ouvrent et se referment de tous côtés. Ces effets de lumière sont superbes, surtout vers le soir. Puis

la lune se lève et baigne tout de ses rayons bleus. Le trajet n'est interrompu que pour des arrêts aux postes de bois, où le capitaine achète du combustible pour quelques heures. Les travailleurs noirs font la chaîne dans l'eau et sur la rive, et empilent les bûches près de la chaudière, avec un entrain et une rapidité dont je n'ai pas vu l'équivalent sur les bateaux de l'Etat ou des compagnies commerciales. Et tout cela sans chicotte et sans menaces. Le capitaine doit parfois élever la voix, mais c'est sans conséquences graves.

Les forêts deviennent de plus en plus belles. Nous approchons de *Lukoléla*, célèbre par ses splendides bois de construction et de menuiserie. Il y a là une station de la B. M. S. — M. et Mme Whitehead qui m'avaient devancé, y étaient en train de faire leurs préparatifs de déménagement pour se rendre à Wayka, la nouvelle station sur le Lualaba. La population de ce district a tellement diminué depuis quelques années que la présence d'un missionnaire blanc ne s'y justifie plus. L'œuvre va être confiée à la mission de Bolobo et placée entre les mains d'un évangéliste indigène. Ce dépeuplement est dû à diverses causes. Les agissements de l'Etat ont fait émigrer les indigènes sur la rive française ; actuellement un bon nombre d'entre eux reviennent s'établir sur territoire belge. Depuis que le trafic des esclaves a été empêché par l'Etat, la population ne se recrute que lentement ; dans ces milieux polygames la natalité est très faible et la mortalité infantile est très forte. La maladie du sommeil a aussi fait ses ravages.

Quand nous arrivâmes à la coquette maison missionnaire de Lukoléla, nous la trouvâmes dans le tohu-bohu le plus indescriptible. Il restait encore beaucoup à faire pour pouvoir embarquer sur l' « Endeavour » les meubles, les vêtements, les livres, les produits pharmaceutiques et chimiques, une petite imprimerie, la batterie de cuisine, et que sais-je encore ? Pendant un après-midi et une matinée, tous les passagers se mirent au travail, en manches de chemise. Un long défilé de noirs ne cessait de porter sur le pont du steamer les objets les plus divers dans un pittoresque désordre. Le capitaine fait retentir plusieurs fois sa sirène. Enfin, la dernière caisse est hissée à bord et nous démarrons au milieu d'un grand concours d'indigènes, qui agitent des mouchoirs, des casquettes ou des morceaux d'étoffe pour saluer ceux qui les quittent après tant d'années de dévoués services. Avec ses riches plantations de bananiers, de caféiers, de cacaoyers, de citronniers et d'orangers, cette belle station, en pleine forêt, va être peu à peu reprise par la végétation tropicale et par la barbarie ambiante. Mélancolique constatation !

En passant, nous saluons le poste de culture de caoutchouc, cacaoyers et caféiers, qui se trouve tout près de la mission. Plus loin, sur la même rive, on aperçoit la scierie à vapeur, puis le poste de l'Etat. Pour la première fois depuis Bolobo, (distance de 180 kilomètres), on voit ici les deux rives du fleuve. La haute berge française apparaît à 8 kilomètres de distance. Mais bientôt le

fouillis des îles recommence de plus belle. Nous approchons de la région où les eaux du Congo et de son affluent l'Ubangi, s'entremêlent dans un réseau si inextricable de canaux que Stanley, en descendant le fleuve, ne s'aperçut même pas qu'un immense tributaire venait se déverser dans la rivière qu'il explorait. C'est Grenfell qui le premier remonta l'Ubangi dans son petit vapeur, le « Peace ».

Comme nous l'avions déjà fait précédemment, nous nous arrêtâmes, à la tombée de la nuit, peu après 6 heures, contre une île boisée. L'avant du vapeur va donner dans les branchages qui plongent dans l'eau. Un homme saute à la rivière sans souci des crocodiles et fixe l'amarre à un tronc d'arbre. Dans cette masse de verdure qui s'élève à une grande hauteur au-dessus de nous, il n'y a pas une éclaircie, et, à terre, pas un mètre carré découvert, pas un endroit où poser le pied. Les arbres géants sont reliés entre eux par de grosses lianes et disparaissaient souvent sous les feuillages diversement découpés de multitudes de plantes grimpantes. Sur ce rideau végétal montent et s'accrochent les élégantes palmes des calamus, palmiers grimpants, dont les efflorescences mêlent leur parfum violent aux douces senteurs de buissons aux gros panaches de fleurs blanches. Dans le ciel, encore éclairé des dernières lueurs d'un coucher de soleil féérique, passent, de leur vol lourd, des milliers d'énormes chauves-souris.

Nous sommes seuls en face de la nature ; il n'y a pas un être humain à des lieues à la ronde. Le

mystérieux silence de la nuit qui s'étoile, est rempli du bruissement et des cris de millions d'insectes, du croassement formidable de grenouilles géantes, des appels stridents des oiseaux de nuit. Tout à coup, au contour sombre d'une île, apparaît une gerbe d'étincelles. C'est un vapeur de l'Etat qui ne craint pas de voyager dans l'obscurité ; il lutte contre le courant, sa machine halète. Il approche lentement, ses fanaux et ses lumières électriques brillent dans la nuit ; il nous salue de trois coups de sirène, auxquels l'« Endeavour » ne peut pas répondre, n'étant plus sous pression. Il disparaît peu à peu dans l'ombre qui tombe des forêts sur le fleuve. Le bruit des roues à aubes diminue progressivement. Encore quelques étincelles au tournant du chenal, et nous pouvons reprendre, dans la solitude grandiose, la contemplation des constellations australes.

2. Ikoko et Lulanga

Notre capitaine m'a fait la gracieuseté d'un détour de 100 kilomètres pour me montrer la station baptiste américaine d'*Ikoko* sur le lac Mantumba. (1) Ce lac communique avec le Congo à Irebu par un chenal assez étroit et long d'environ trois lieues. On se dirait sur une petite mer ; au retour les vagues étaient fortes et aspergeaient tout l'avant du vapeur ; il n'en aurait pas fallu beaucoup plus pour rendre malades plusieurs des passagers.

(1) Ou N'Tumba.

Il y a dix-sept ans, les indigènes d'Ikoko étaient des sauvages cannibales ; aujourd'hui il y a dans le district tout autour du lac, dix-huit annexes dépendant d'Ikoko avec 400 membres communiants. Les païens eux-mêmes ont subi fortement l'influence de la mission. Cependant on se sent bien en dehors des grandes voies du commerce. Les habitants non-chrétiens ont conservé le même costume, ou plutôt le même manque de costume que leurs ancêtres ; avec leurs cheveux tressés, leurs corps enduit de rouge, leurs lances et leurs flèches empoisonnées, ils donnent bien l'impression de la barbarie.

J'eus beaucoup de peine à photographier quelques-uns d'entre eux. Aussitôt qu'ils apercevaient mon appareil, ils s'enfuyaient dans leurs petites huttes sans fenêtres ; aucune objurgation ne pouvait les décider à en sortir. Rien n'était plus amusant que de voir fuir un grand géant de chef avec une énorme coiffure et deux guerriers armés jusqu'aux dents ! Ils craignent que l'on ne prenne leur âme en Europe, et que, en conséquence, ils ne meurent !

Le soir, le temple en chaume se remplissait d'au moins 200 personnes venues pour entendre M. Whitehead. Le seul missionnaire actuellement à Ikoko ne connaît pas encore suffisamment la langue pour parler sans interprête. On attend le retour de M. Clark, que nous eûmes le plaisir de voir à Lize-Seraing.

Sous le grand toit en feuilles de palmier, l'obscurité était à peine dissipée par deux ou trois

lanternes au pétrole. Un bon nombre des auditeurs n'étaient guère vêtus. Mais quelle attention soutenue, quel recueillement, quel entrain dans les chants, quels regards d'intelligence dans les yeux rivés sur l'orateur !

Ensuite, j'adressai quelques mots, traduits par un évangéliste indigène. Mon interprête hésita un peu pour rendre le mot « protestants belges » ; il dit : « les Belges qui croient en Dieu ». Le président dut rectifier et faire remarquer que les catholiques ne seraient pas satisfaits de cette traduction, qu'eux aussi croyaient en Dieu, mais que les protestants n'admettent pas certaines croyances que l'Eglise catholique ajoute à l'Evangile.

Il fallut marcher à toute vitesse, avec le maximum de pression, pour arriver en une journée à Bolengi, à quelques kilomètres au sud de l'Equateur. Vers huit heures du soir, nous abordâmes dans la plus complète obscurité, par une manœuvre qui n'était pas sans danger. Nous fûmes aimablement reçus par les missionnaires américains de la *Foreign Missionnary Society*, avec lesquels je devais faire plus ample connaissance au mois d'octobre.

Le lendemain matin, après une heure de trajet, nous accostions au chef-lieu du District de l'Equateur, Coquilhatville. Je fus reçu au quai par un capitaine italien, qui me conduisit à la belle demeure du Commissaire de District, M. Borms. Celui-ci me donna obligeamment d'utiles renseignements pour la fixation de mon itinéraire. Après

une longue et intéressante conversation avec M. le Dr Abrassart, qui dirige le Lazaret pour la maladie du sommeil, nous lançâmes de nouveau l' « Endeavour » en plein courant. Sept heures de navigation rapide nous amenèrent à la mission de *Lulanga*, à l'embouchure de la rivière du même nom.

Cette station est la plus ancienne de la Société la *Congo Balolo Mission*, qui a huit stations situées à l'intérieur de l'arc de cercle que le Congo forme au nord de l'Equateur, dans la riche et marécageuse région de la Lulanga et de ses affluents. Je n'ai pu visiter qu'une seule station de cette mission, outre la base de Léopoldville ; mais j'ai rencontré sept missionnaires de cette société à la Conférence de Bolengi. M. et Mme Harris ont passé plusieurs années au service de cette mission. Ils se retrouvaient donc en pays de connaissance. Ils jouèrent un rôle important dans les dépositions recueillies par la commission d'enquête contre la compagnie caoutchoutière de l' « Abir », dont les tristes exploits n'ont pas été dépassés en cruauté et en injustice. M. et Mme Harris étaient émerveillés des changements survenus dans la colonie depuis qu'ils l'avaient quittée pour se faire les champions des indigènes opprimés.

Il y a 21 ans que le poste de Lulanga a été fondé. Pendant douze longues années les efforts des missionnaires parurent être vains : pas une seule conversion. Puis tout d'un coup se produisit un mouvement d'autant plus profond qu'il avait été lent à venir. Actuellement la station a diminué

d'importance par suite de la dépopulation partielle du district.

Au culte du dimanche matin, dans le joli temple, il y avait cependant un bel auditoire. J'y adressai quelques mots et pris part à la Sainte-Cène : toujours la coupe individuelle et la limonade au citron. Sur le plateau qui recevait les verres vides, chacun mettait sa contribution : des pièces de nickel, des pièces d'argent et des œufs.

Il y a six ans à peine, on eut la machiavélique idée d'établir à 1 kilomètre de la station protestante, une mission de catholiques *anglais*. M. Vandervelde fait la remarque que ces Pères anglais ou irlandais semblent n'avoir d'autre tâche que de « contrecarrer la mission protestante ». Il faut leur rendre cette justice qu'ils accomplissent en conscience cette partie de leur programme.

Un des dimanches précédant ma visite, les Révérends Pères et leurs gens étaient venus troubler bruyamment une réunion en plein air organisée par les protestants. Plainte avait été portée à Coquilhatville et à Boma, mais on s'attendait à de nouveaux troubles à la réunion annoncée au même endroit pour le dimanche après-midi. De sages avertissements étaient probablement arrivés de haut lieu et la présence de dix témoins blancs était à elle seule suffisante pour inspirer une salutaire prudence. Nous entendîmes à petite distance une vive discussion entre les Pères et leurs ouailles ; puis les missionnaires catholiques jetèrent dans le fleuve les bâtons dont un bon nombre de leurs disciples étaient armés ; ils firent enfin dire

au missionnaire de Lulanga qu'ils désiraient vivre en paix avec lui : une pensée qu'ils n'avaient pas encore exprimée.

On entend fréquemment nos autorités se plaindre des troubles occasionnés par la proximité des missions protestantes et catholiques. Il est juste de faire remarquer que les incidents seraient réduits à fort peu de chose, si les catholiques n'employaient pas leurs méthodes bien connues, et si, dans de nombreux cas, ils n'avaient pas planté leurs stations dans le très proche voisinage d'anciennes missions protestantes, et cela du plein consentement du gouvernement, avec l'aide de ses travailleurs. D'autre part, lorsqu'une mission protestante désire s'établir dans un district plus ou moins occupé par les catholiques et à distance de leurs établissements, on déclare la chose incompatible avec la paix confessionnelle ! Espérons que la Belgique va abandonner de plus en plus le système des deux poids et des deux mesures. Les protestants ne demandent que l'équité ; ils ne craignent aucunement la concurrence des missionnaires catholiques, lorsque ceux-ci en sont réduits à leurs seuls moyens de propagande spirituelle.

3. Monsembé et Bopoto

Le lundi matin 19 juin, nous quittâmes Lulanga pour reprendre notre navigation entre les îles. Celles-ci deviennent plus rapprochées et leurs forêts sont généralement moins élevées. Les canaux sinueux sont souvent très étroits et avec leur courant paisible offrent l'aspect de jolies petites riviè-

res encadrées de verdure. Dans l'après-midi, nous aperçûmes les allées de palmiers de l'ancienne station de la B. M. S. : *Monsembé*. La population a aussi tellement diminué dans cette région, du reste marécageuse et malsaine, que la station a été abandonnée. Un groupe de chrétiens a tenu ferme et est allé récemment s'établir à 5 kilomètres en amont, à Ematte Loa. Nous y trouvâmes un magnifique village, aux larges rues, aux grandes maisons carrées bien bâties et munies de jolies vérandas. Au centre, se trouve le temple-école. Il y a là trois instituteurs indigènes qui travaillent avec beaucoup de zèle sous la direction des missionnaires de Bopoto (1). Ils ont fondé une annexe sur le lac Libanda. Les trois quarts de la population savent lire et écrire. Plusieurs étudient le français avec ardeur pour entrer au service du gouvernement. Un commerce prospère de volailles, de fruits et de légumes se poursuit avec les vapeurs qui font aussi escale pour acheter du bois.

Cette vaillante communauté chrétienne, d'où la polygamie est bannie, est un frappant exemple de la permanence de l'influence évangélique. La disparition des missionnaires européens n'a pas anéanti l'œuvre qui continue à se développer par la force acquise ou plutôt par les énergies que les indigènes instruits puisent sans cesse à la source vivifiante de la Parole de Dieu.

Tout le long du fleuve, à partir de l'Equateur, les villages deviennent plus nombreux : les indi-

(1) C'est un des instituteurs, Yoka, qui a traduit en Bangala (Bula-Matadi) l'Evangile selon St Luc.

gènes reprennent confiance et sortent des forêts. Ils établissent des postes de bois pour le ravitaillement des vapeurs. Ils apportent les chigwangues (manioc préparé) librement au marché des postes de l'Etat. Ils rebâtissent leurs maisons et développent leurs cultures, maintenant que leur vie ne se passe plus sur le fleuve à pêcher les poissons exigés comme corvée. Un autre fait nouveau fut observé par nous à Mobeka, le quartier général de la Compagnie de la Mongala, dont la réputation n'a pas grand chose à envier à celle de l'Abir. Dans leurs pirogues, des indigènes arrivaient en foule au vapeur pour vendre des poulets, des canards, des fruits, des nattes, etc. C'était la première fois que notre capitaine voyait pareil spectacle. Auparavant les marchands auraient eu trop peur de voir tout « raffler », sans recevoir aucun paiement quelconque.

Une de nos soirées se passa à un poste de bois établi récemment par des indigènes. Après le souper, on entonna un cantique en bangala et on commença une réunion en plein air dans la nuit grandissante. Un missionnaire, M. W. Forfeitt, parla, puis un des indigènes du bord ; enfin on me montra comme argument vivant en faveur de la liberté de conscience sous le régime belge ! Pour le dernier cantique, nous dûmes brûler des allumettes : une par verset ! Puis l'obscurité ne fut plus dissipée que par les lueurs des feux de campements et par les étincelles voltigeantes des mouches phosphorescentes. Au ciel, les étoiles s'allumaient une à une ; dans le grand fleuve, se reflétait

la Croix du Sud, comme un symbole proclamant à tous ces païens : « Par ce signe, vous serez sauvés. »

Les journées suivantes, nous eûmes à essuyer quelques orages, avec pluies torrentielles. Le matin et le soir, la température était parfois vraiment fraîche. Quelques hippopotames montrèrent le bout de l'oreille au-dessus de l'eau. Des crocodiles faisaient tranquillement leur sieste sur des bancs de sable ou des troncs d'arbres.

Deux fois, nous prîmes du bois dans des villages, où se rassemblaient des troupes d'indigènes extrêmement peu habillés et peints d'étrange manière. Ils se servent d'une couleur qui ressemble à de l'encre. Les lignes les plus diversement compliquées barrent leur visage et leur corps brun foncé : on les dirait masqués. Quelques-uns avaient sur la poitrine et sur le dos des lignes irrégulières, comme si on leur avait versé un encrier sur les épaules !

Au delà de Tshumbiri, le Congo coule dans une grande plaine où la forêt seule arrête la vue. Le 13e jour après notre passage à Tshumbiri, le 17e jour depuis notre départ de Kinshasa, nous aperçûmes enfin dans le lointain une colline (1), celle que domine Lisala et au pied de laquelle est établie la station de la B. M. S. de *Bopoto* ou *Upoto*. Actuellement, on peut voir briller au soleil, d'une distance de 50 kilomètres, le beau temple protestant, dont nous apportions les premiers matériaux.

(1) C'est la première colline depuis Bolobo, sur une distance d'un millier de kilomètres !

Nous passons près de l'endroit où est submergée l'épave de la « Ville de Bruges ». Ce vapeur de l'Etat a été renversé par une tornade. Il y eut plusieurs victimes. Les bateaux à fond plat que l'on doit utiliser sur le Congo, sont d'un équilibre assez instable.

Nous voici en vue de Lisala et de Bopoto. Comme à l'approche de chaque station missionnaire, l'équipage noir fait grande toilette. La plupart étant de Bopoto, la toilette est encore plus soignée ici. Les uns arborent des complets en toile blanche ou khaki, dont ils ont fait l'emplette à Kinshasa. D'autres sortent de leur coffre des chemises à plastron rose vif ou vert tendre ; parfois ils laissent flotrer les pans de la chemise par-dessus leurs pantalons, pour que chacun voie qu'ils possèdent au grand complet ce vêtement indispensable ! Tous se lavent et se peignent consciencieusement. Puis, ils se mettent à jouer du tam-tam et à danser sur un rythme qui s'accélère au fur et à mesure qu'on approche du débarcadère.

Sur la rive, fortement en pente où les maisons missionnaires se cachent au milieu de beaux jardins, une grande foule nous attend. Nous devions nous arrêter à Bopoto du vendredi après-midi au mercredi matin.

A une demie heure en amont se trouve le camp militaire de Lisala et à deux lieues en aval, la mission catholique d'Umangi. Les relations sont excellentes entre le camp et la mission protestante : le mercredi, les officiers belges y viennent jouer au croquet, prendre le thé ou passer la soi-

rée. Entre les deux missions, les rapports sont tendus, comme presque partout au Congo ; il me suffirait de reproduire le jugement d'un blanc *catholique* de Lisala pour montrer que la responsabilité de ce désaccord n'incombe pas aux protestants.

Les honneurs du camp militaire me furent faits très aimablement par le Commandant. (1) On y a une vue merveilleuse : un immense panorama de forêts aux verts intenses, teintés dans les lointains de bleus et de violets. Cet océan de végétation n'est coupé que par les méandres énormes du Congo, qui serpente à perte de vue au milieu des îles et dont la surface brille comme de l'argent.

La station de Bopoto, avec ses trois missionnaires mariés, exerce son action sur un district très populeux qui s'étend au nord jusqu'à une distance de 150 kilomètres, et au sud jusqu'à la rivière Lopori. Une excursion de 35 kilomètres à travers la forêt, me permit de me faire une idée de la densité de la population. Les villages sont rapprochés les uns des autres ; ils consistent en une seule longue rue avec de chaque côté une rangée de maisons ; certains ont plus d'une lieue de longueur. La rue est très proprement tenue, mais les maisons sont basses, petites, souvent dans un triste état ; ce sont à peine des abris contre le soleil et pas toujours contre la pluie. La porte est un trou circulaire de la grandeur d'un œil-de-bœuf.

(1) Depuis lors, le pauvre homme s'est suicidé. Dans des journaux belges, on a fait courir le bruit qu'il avait été désespéré, par des différends entre missionnaires protestants et catholiques. Il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire.

La population est très bien disposée envers les missionnaires protestants ; on peut circuler sans arme et sans crainte parmi ces gens qui, il y a peu d'années, étaient anthropophages. Hommes, femmes et enfants vous saluent militairement et ajoutent un cordial « Bonjou, m'sieur ! » ou le grognèment qui sert de salut aux indigènes : « Mpâ » prolongé et retentissant.

Dans un village, on vient de rapporter le cadavre d'un jeune homme. Devant la maison mortuaire, des femmes se lamentent bruyamment. On a disposé une table grossière, sur laquelle les amis déposent leurs offrandes : bouteilles vides (qui servent de monnaie), baguettes de laiton et quelques pièces de billon. Le produit de cette collecte servira à acheter du vin de palme et du manioc pour faire bombance en l'honneur du défunt. Plus loin, nous rencontrons un guerrier, qui est en voyage avec ses trois femmes ; il est armé jusqu'aux dents. Dans cette région, les hommes ne quittent pas leur coutelas ; quand ils palabrent devant leur demeure, ils ont leur lance plantée en terre à portée de la main. Puis, nous croisons un commerçant portugais, qui est suivi d'une longue file de porteurs chargés de défenses d'éléphant. Au retour, nous traversons une jolie rivière à l'eau transparente, puis un chemin marécageux dans la forêt, où voltige un tourbillon de papillons de toutes grandeurs et de toutes couleurs.

Le dimanche, je pris part au culte dans la modeste chapelle à toit de chaume et j'adressai quelques mots à l'auditoire indigène. Un développe-

ment remarquable a été obtenu ici parmi des sauvages spécialement dégradés et démoralisés. A la demande des membres de l'Eglise, une réunion de prière a lieu tous les matins à 5 heures 1/2, sous la direction des Congolais eux-mêmes. De petits groupes d'entre eux partent chaque dimanche pour faire des tournées de prédication dans les villages, jusqu'à trois lieues de distance. Depuis mon passage, le nombre des baptêmes a été considérable et on a eu la joie de procéder à l'inauguration du nouveau temple, le 3 mars 1912. — Par les sentiers de la forêt, en pirogue à travers les îles du grand fleuve, étaient arrivés des centaines d'indigènes. Une foule de quinze cents personnes se rassembla. Il y avait là 14 « Chefs médaillés », 20 chefs de village, et en outre le Commandant du Camp de Lisala avec plus d'une vingtaine de fonctionnaires blancs. Quand la femme du plus ancien missionnaire, Madame William Forfeitt, eut solennellement ouvert le temple, les autorités prirent place à des sièges réservés, les indigènes se pressèrent, comme seuls le peuvent des noirs, et un service d'actions de grâces fut célébré en langue Lingombé.

Il fallut dire adieu à cette intéressante mission et me séparer de M. et Mme Forfeitt, avec lesquels j'avais eu le plaisir de voyager à partir de Thysville.

Un arrêt de quelques minutes à Bumba nous permit de déposer les télégrammes d'Etat que nous avait confiés la poste de Coquilhatville. Les villages devenaient plus populeux et plus rappro

chés. La population a un aspect extrêmement sauvage. Par ici, on se peint en rouge : cela remplace à peu près tout vêtement. Au départ d'un de ces villages où nous avions passé la nuit, l' « Endeavour » fut assailli par une pluie si serrée, que le timonier, faisant un contour trop brusque, alla planter le bateau sur un banc de sable avec un grand choc qui nous a presque renversés. Le capitaine fait marcher les roues en arrière à toute vapeur, mais nous ne bougeons pas. Alors tous les noirs, au moins 45, ont sauté dans la rivière. Tous ensemble ils poussent le vapeur, en chantant un curieux chant assez monotone. A la fin de chaque phrase ils donnent une poussée. Ils ont l'air de perdre toutes forces à chanter et ne produisent aucun résultat. Et pourtant ils ne s'amusent pas dans l'eau ! Il pleut toujours et les pauvres gens, sans vêtements, doivent avoir bien froid dans la rivière avec les torrents d'eau qui leur tombent sur le dos. Pendant une heure et demie, l'avant du bateau est resté fixé sur le sable, ne pouvant ni avancer, ni reculer. Un homme a été envoyé avec une perche pour regarder de quel côté il y a le plus d'eau ; il marche bien loin, sans avoir besoin de nager, avec les bras hors de la rivière. Le capitaine excite ses hommes de la voix. Enfin ils poussent sérieusement, nous nous dégageons, le vapeur arrive dans les eaux plus profondes, la machine se met en mouvement et nous contournons le vilain banc de sable pour rentrer en plein courant ; mais cela fait bien du retard.

4. Yalemba, Yakusu

A Basoko, à l'embouchure de l'Aruwimi, nous allâmes faire un pèlerinage à la tombe de Georges Grenfell. C'était le 30 juin, la veille du cinquième anniversaire de la mort du grand pionnier de la civilisation chrétienne au Congo.

Trois heures plus loin à *Yalemba*, la foule nous attendait massée sur le rivage en pente et garnissant toute la longueur du haut escarpement qui domine le fleuve. Rien de plus pittoresque, dans la lueur du soleil couchant, sous les immenses arbres de la forêt à moitié défrichée, que ces milliers d'indigènes revêtus surtout de tatouages, de lignes noires et de peinture vermillon. Des hourrahs assourdissants et des « Bopalié » (bienvenue) répétés saluent l'arrivée d'un nouveau missionnaire, M. Burrett, qui voyage avec nous. A peine a-t-il mis pied à terre qu'il est empoigné par quelques solides gaillards et porté à bras tendus et à toute vitesse par le sentier en zigzags qui monte à la station missionnaire. Quand il parvient en haut, rouge de chaleur et les vêtements rougis de la peinture de guerre de ses porteurs, il est accueilli par le chant de la Brabançonne en français et puis en langue indigène.

Au culte, le lendemain, il y a 400 auditeurs dans le joli temple. Quelques-uns sont vêtus plus ou moins à l'européenne ; la plupart sont dans le pittoresque déshabillé national avec un renforcement de plumes, de peintures et de coiffures fantastiques. Une femme, (1) parmi les plus sérieuses et les

(1) Voir son portrait sur la couverture.

plus assidues, a ses tatouages soulignés de lignes noires qui lui balafrent étrangement la figure ; ses cheveux sont casqués d'une masse d'argile colorée en noir et en rouge ; un long piquant de porc-épic lui traverse la cloison du nez ; ses jambes sont peintes en vermillon. Les femmes ont souvent le milieu du nez percé. Dans ce trou elles passent un morceau de bois, ou bien un long piquant de porc-épic. Une chrétienne plaçait là son crayon. C'est très pratique, surtout quand on n'a pas de poche ! Une autre avait l'aile du nez perforée et garnie d'une balle de revolver ; elle pouvait l'enlever et la remettre en place à volonté. Certains indigènes ont le lobe de l'oreille allongé et troué : quand on marche derrière eux, on aperçoit le paysage à travers cette grande ouverture.

Le missionnaire a un peu de peine à maintenir le calme dans l'auditoire, mais, quand il parle l'attention est tendue, et quand il lit, un très grand nombre suivent dans leur Nouveau-Testament. Quant au chant, il est un peu sauvage, mais comme entrain, mesure, justesse et qualité de son, on ne retrouverait l'équivalent que dans fort peu de nos Eglises belges. Il y a six ans, quand Grenfell établissait la station, l'attitude des indigènes était loin d'être rassurante et sa maison provisoire fut même incendiée par malveillance.

A partir de Yalemba, j'ai eu le plaisir d'avoir la compagnie de notre ami Henri Lambotte, venu de Yakusu en barque pour une tournée dans les villages riverains. De Yalemba à Yakusu, sur une distance de 150 kilomètres, presque tous les villa-

ges riverains ainsi que ceux de la forêt à deux ou trois lieues des rives, sont pourvus d'instituteurs volontaires. On n'est jamais hors de vue d'un village ; parfois les agglomérations ne sont séparées que de quelques centaines de mètres ; une de ces « villes » comprend 5000 hommes payant l'impôt, sans compter les femmes et les enfants ; il y a là un instituteur et douze aides volontaires. Un des chefs de cette région a tué quatre hommes à la suite de la mort d'une de ses femmes ; un autre, très puissant, a exécuté et mangé 40 personnes d'une certaine tribu pour exercer une vengeance ; il a cessé sur les instances de l'Etat.

A Yanzali, on nous attendait ; le bâtiment de l'école, bâti par les indigènes *librement*, était pavoisé aux couleurs belges en mon honneur. Le chef avait arboré son pavillon officiel sur le temple-école ; il était au rivage pour me recevoir flanqué de ses deux gendarmes en grande tenue : costume bleu, fez et sautoir rouges. Une centaine de personnes, hommes, femmes et enfants se rassemblent dans l'école. Seuls les deux instituteurs et les deux gendarmes sont habillés ; le chef, assis à la place d'honneur dans un fauteuil, se contente de sa médaille gouvernementale au cou et d'une peau de léopard autour de la taille. L'instituteur entonne un cantique ; il bat la mesure en marquant chaque note à tour de bras sur la table avec un gros bâton ; l'auditoire ne chante pas à mi-voix comme dans nos Eglises de villes ! Ensuite, c'est un cantique composé par l'instituteur et racontant toute la vie de Jésus. Cela s'exécute sur un air

populaire américain (1) avec accompagnement de battements de mains. Il est impossible de joindre plus de conviction à plus de pittoresque !

Avec tout autant de conviction et un ensemble parfait, toute l'assemblée récite le Psaume I, puis l'Oraison dominicale et des pages entières d'un petit catéchisme composé de passages bibliques. La mémoire de ces indigènes est merveilleuse ; ils accumulent ainsi un riche trésor d'enseignement biblique ; et, ce qui vaut mieux encore, ils comprennent ce qu'ils récitent et en font parfois des applications très bien trouvées. Dans la controverse, les catéchistes catholiques n'ont pas la partie belle avec eux.

L'examen de lecture termine l' « inspection ». Quelques-uns lisent couramment le Nouveau Testament ; d'autres épèlent facilement dans le livre de lecture, d'autres enfin en sont aux syllabes. Tous sont émus de l'épreuve à passer. Un solide gaillard, en parure de guerrier, tremble comme une feuille : sous la peau huilée, on distingue nettement le battement de son cœur. Il n'y a pas longtemps cet homme n'aurait sans doute pas hésité à tuer son semblable et à le dévorer.

Cette école n'existait que depuis trois ans à peine. En reprenant le voyage, le capitaine de l' « Endeavour » me raconta son arrivée dans le même village environ 6 ans auparavant. Un combat acharné venait d'avoir lieu entre soldats de l'Etat et indigènes ; les balles ricochaient autour du steamer missionnaire ; malgré le signal de cesser

(1) Intitulé « John Brown's Body ».

le feu, les soldats tuaient un indigène qui s'enfuyait dans un canot, sous les yeux des missionnaires. D'autres soldats découpaient des cadavres devant les officiers blancs sans doute impuissants à maintenir ces cannibales en uniforme.

Quel chemin parcouru en si peu de temps et cela grâce aux modestes instituteurs de Yakusu, bien plus qu'aux balles des Albinis !

Le soir, nous accostons pour la nuit à un autre village après avoir vu un grand nombre de localités où se trouvent des écoles de la mission et où les indigènes nous faisaient des grands gestes de salutation, très déçus de voir le vapeur continuer sa route.

M. Lambotte sort sa lanterne à projection. Je prête un de mes draps de lit que l'on attache à deux perches. Malgré la concurrence d'un beau clair de lune, les projections sont très visibles. Tout le village écoute avec émotion le récit de la vie de Jésus après avoir ri aux aventures comiques d'un négrillon et d'un crocodile. Quelle salle de conférence incomparable : comme plafond la voûte lumineuse du ciel équatorial ; comme décors le large fleuve où miroite la lune et où se reflète la masse sombre des vastes forêts !

Les villages deviennent de plus en plus rapprochés. Sur les deux rives du fleuve, qui maintenant n'a plus que de rares îles, les maisons et les cultures se suivent presque sans interruption. Très sagegement, les fonctionnaires du Gouvernement attirent à la rive les indigènes qui croupissent dans les forêts, leur font bâtir des maisons hygiéniques

et les poussent à déboiser les bords de la rivière pour enlever à la mouche tsé-tsé ses cachettes et enrayer ainsi la marche envahissante de la maladie du sommeil. Il y a là des preuves multiples d'une sage et énergique administration, qui a réellement à cœur le bien-être des populations indigènes.

Le courant devient très fort, le fleuve s'encombre de récifs que des bouées nous permettent d'éviter. Nous côtoyons de grands établissements d'Arabisés avec de magnifiques cultures de riz, de bananes et de plantains (1). Enfin apparaissent dans le lointain les maisons de *Yakusu,* station de la B. M. S. C'est le mardi 4 juillet. Il y a près d'un mois que nous avons quitté le Pool. Nous n'avons pas marché plus lentement que les vapeurs de l'Etat qui mettent 21 jours pour franchir cette distance de 1.600 kilomètres, mais j'ai eu le grand avantage de faire des arrêts prolongés dans les principales stations missionnaires. Grâce à l'obligeance de la Mission baptiste, j'ai pu faire ce voyage d'une façon plus intéressante, plus confortable et infiniment plus économique que sur les steamers de l'Etat.

A Yakusu, on nous fit une grandiose réception. Les missionnaires étaient entourés d'une foule d'indigènes venus pour saluer l'ami de Kambalé (nom indigène de M. Lambotte), le délégué des Eglises belges. A peine ai-je mis le pied sur la

(1) Le plantain est une grande banane, qui ne se mange que cuite ; dans le Katanga, j'en ai consommé en guise de pain. — Les Arabisés sont des indigènes qui ont subi l'influence arabe ; ils sont peu accessibles au christianisme.

rive, que je suis empoigné par un groupe d'instituteurs indigènes ; ils me font monter à grande vitesse les cinquante marches de l'escalier qui escalade la haute berge et mène au plateau de la mission. Ils me portent encore un long bout de chemin jusqu'à la maison de M. le Missionnaire Millman, me hissent sur la véranda et ne me lâchent qu'après m'avoir déposé sur le tapis du salon. Comme ils étaient très proprement habillés, je n'eus pas à subir les mêmes inconvénients que M. Burrett à Yalemba !

J'ai passé une semaine à Yakusu, jouissant de l'aimable hospitalité de M. et Mme Millman, de MM. Wilford et Lambotte.

Avant le départ de l' « Endeavour » qui retournait au Pool, nous avons fait à son bord une excursion à Stanleyville. J'avais été invité à dîner par M. l'Inspecteur d'Etat De Meulemeester, en compagnie des missionnaires de Yakusu et de M. et Mme Howell. Au débarcadère, nous fûmes reçus par le Commissaire du District, M. Engh. Il nous conduisit à la résidence de l'Inspecteur d'Etat, où un peleton de soldats noirs nous rendit les honneurs, avec sonnerie de clairons ! La réception fut des plus cordiales ; enchantés, nous nous embarquâmes, sur notre vapeur qui, en trois quarts d'heure nous ramenait à Yakusu.

La partie la plus originale de l'œuvre de Yakusu est l'*Institut* ou Ecole normale pour évangélistes-instituteurs. Les leçons sont données dans une belle salle de cours en briques, avec bancs perfectionnés disposés sur un amphithéâtre en gra-

dins, et toutes sortes d'accessoires scolaires. Les 80 instituteurs officiels de la mission viennent à tour de rôde passer deux mois à l'école, par escouades d'une vingtaine. On les perfectionne dans la lecture, l'écriture et la rédaction, ainsi que dans l'arithmétique ; on leur enseigne le français, le chant, des éléments d'hygiène et de physiologie, les soins d'ambulance ; on fait avec eux des études bibliques. En face des logements des élèves se trouve un bel atelier de menuiserie et de charpenterie, où ils reçoivent un enseignement technique.

J'ai vu quelques-uns des travaux écrits faits par les élèves. La calligraphie en était excellente. Le texte, dont on me donna la traduction, était parfois naïf, mais souvent aussi réellement intéressant. Ces instituteurs sont envoyés dans les villages et soutenus exclusivement par les dons des membres de l'Eglise indigène. En 1910, les collectes produisirent 2.500 fr., soit environ 1 fr. par semaine et pour chaque évangéliste alors en fonction. Ce n'est certes pas l'appât du gain qui peut les pousser à se mettre au service de la mission, car ils gagneraient infiniment plus comme domestiques ou en faisant du commerce. Une année, on se vit obligé de diminuer le nombre des instituteurs, parce que la libéralité avait baissé dans l'Eglise. Dans une réunion générale, les instituteurs décidèrent qu'aucun n'abandonnerait l' « œuvre du Christ » et qu'ils se partageraient entre eux ce que l'Eglise locale voudrait bien contribuer. Un des membres de l'Eglise déclara : « Je

ne veux pas voir décliner l'œuvre : je prendrai à ma charge le traitement entier d'un évangéliste. » (1)

Faisant pendant à l' « Institut », se trouve le nouvel hôpital, élevé à la mémoire de feu le missionnaire Stapleton. On y attendait un médecin. Un service de dispensaire soigne déjà plus de 6.000 malades par an.

Nous visitons rapidement l'imprimerie, les magasins, les habitations des ouvriers de la station, les étables des chèvres, des moutons et d'un commencement de troupeau de vaches.

Nous entrons au temple. C'est un grand bâtiment en briques, couvert de tuiles ; d'une élégance un peu massive, il a quelque chose de vraiment imposant. J'y assistai le dimanche matin à un culte en lokélé. L'après-midi, l'Eglise était convoquée pour me souhaiter la bienvenue, ainsi qu'à M. le Missionnaire et à Madame Whitehead. Un des anciens m'adressa, au nom de tous, les paroles suivantes :

« *Nous sommes heureux de voir par votre présence ici, qu'enfin les protestants de Belgique se sont unis pour s'occuper de l'Evangélisation du Congo. Il est bien nécessaire qu'on vienne aider les chrétiens anglais qui travaillent depuis longtemps parmi nous. Il y a encore beaucoup à faire au-delà de notre station, qui est la dernière sur le fleuve. Nous comprenons tout ce que coûte un voyage comme le vôtre. Nous autres noirs nous n'arriverons jamais à réunir*

(1) L'Eglise compte environ 500 membres communiants et 989 membres des Sociétés d'activité chrétienne.

une pareille somme d'argent. Nous admirons les chrétiens de Belgique pour les sacrifices qu'ils ont su faire et qu'ils feront. En voyant leur foi, nous nous sentons devant eux comme des enfants à la mamelle. »

Dieu veuille que nos Eglises belges se rendent dignes de recevoir un pareil témoignage et qu'elles n'aient pas à se sentir elles-mêmes comme de petits enfants en présence des chrétiens congolais.

Chapitre III

DE YAKUSU AU KASAI

1. Vers Stanleyville

Quand je suis arrivé à Yakusu le 5 juillet, après environ deux mois de voyage dans la colonie, j'avais rempli en bonne partie les trois premiers points de mon programme. Il s'agissait encore de déterminer un itinéraire qui me mènerait dans une région totalement inoccupée, soit par les protestants, soit par les catholiques. Le choix n'était pas grand. Car, en tenant compte de la sphère d'influence des missions protestantes, déjà établies, c'est-à-dire de la région qu'elles pourront atteindre dans un avenir assez rapproché pour des raisons de géographie, d'ethnographie ou de linguitique, il ne restait guère disponible au Congo belge que l'Oubanghi, l'Ouellé et le Bas-Katanga. Deux autres bassins encore inoccupés par les protestants, vont l'être probablement d'ici à peu de temps. Maintenant que l'opposition systématique de l'Etat indépendant aux progrès des missions évangéliques a fait place à plus de tolérance et d'équité de la part du gouvernement belge, les protestants vont faire un grand mouvement en

avant pour porter l'Evangile dans des régions non encore atteintes par leur propagande.

Des trois chemins principaux qui s'offraient à moi, j'ai choisi celui du Bas-Katanga.

Inutile de parler longuement de nos préparatifs de départ : triage et emballage de tout le matériel nécessaire à une expédition de deux mois environ en pays dénués de tout. Provisions, lits, tente, batterie de cuisine, etc., nous en avions pour 810 kilos. Dans ces arrangements et dans mon approvisionnement, j'ai été grandement aidé par les missionnaires de Yakusu et en particulier par M. Henri Lambotte, qui devait m'accompagner. M. Lambotte est un jeune Liégeois, qui était depuis deux ans au service de la Société baptiste anglaise à Yakusu et que le comité de cette Société avait bien voulu me donner comme compagnon de voyage. Par sa connaissance de la langue et des conditions de voyage, par son amabilité et son inépuisable serviabilité, M. Lambotte m'a rendu la tâche beaucoup plus facile et je lui suis profondément reconnaissant de sa collaboration.

Le mercredi 12 juillet, vers 8 heures, nous disions adieu aux amis si hospitaliers de Yakusu. Deux pirogues étaient prêtes à nous faire franchir les 12 kilomètres qui nous séparaient de Stanleyville. L'une, très grande, était manœuvrée par 34 pagayeurs, l'autre, avec une partie de nos bagages, en avait huit.

A 11 heures, nous atteignions la mission catholique de St. Gabriel, où nous débarquâmes pour faire visite à Mgr. Grison, vicaire apostolique des

Falls. Mgr. Grison nous fit admirer sa belle école, la grotte de N. D. de Lourdes au bout d'une allée de lauriers roses en fleurs, la grande église en briques avec une belle peinture du Christ (envoi mystérieux d'un donateur anonyme) et un autel auquel officia le Pape Léon XIII.

Après une courte visite, Monseigneur nous reconduisit à notre pirogue. Nous partîmes en plein midi, sous un ciel de feu, accompagnés de la sympathie du prélat, qui déplorait que nous ne fussions pas abrités par une tente contre les dangereuses réverbérations du soleil !

Un peu plus loin, se trouve le lazaret pour les malades du sommeil, où le Dr. Grossoulc se multiplie en soins dévoués à 250 de ces malheureux condamnés à une mort plus ou moins lente. Les uns présentent encore les signes extérieurs de la santé ; d'autres sont à la période de la folie furieuse et doivent être liés à des poteaux ; d'autres enfin sont à la dernière étape de leur calvaire, réduits à l'état de squelettes et assoupis dans une demi-inconscience.

2. Le chemin de fer des Grands Lacs

De Stanleyville à Buli sur le Haut Lualaba nous avons emprunté les trains et les bateaux de la Compagnie du chemin de fer des Grands Lacs. Avant la traversée du fleuve à Stanleyville, nous prîmes congé de M. le Commissaire de District Engh, un coreligionnaire norvégien qui nous avait offert la plus aimable hospitalité. Au moment du départ, il me remit le drapeau belge qui tout le

long du voyage flotta en tête de notre caravane et domina notre tente ou nos maisons de campement.

Il nous fallut 7 heures et demie pour franchir les 125 kilomètres qui séparent Stanleyville de Ponthierville : notre machine était poussive ; au bas des rampes, elle devait se recueillir pendant un bon quart d'heure afin de faire provision de pression. C'est après des efforts, que l'on pourrait qualifier de surhumains, que nous arrivions au sommet ! La nature est si belle qu'on n'avait du reste pas le temps de s'ennuyer.

Sans interruption aucune, la forêt immense étend son impénétrable rideau des deux côtés de la voie. Les fleurs sont rares, mais quelle richesse de teintes dans les feuillages, dont quelques-uns sont du rouge le plus vif, d'autres blancs, cuivrés ou bronzés, et qui ont plus d'éclat que les plus belles de nos fleurs !

A Ponthierville, nous sommes reçus de la façon la plus aimable par M. l'Inspecteur d'Etat De Meulemeester, qui nous loge confortablement. Deux journées d'attente nous ont permis de jouir des beaux paysages que domine le poste très salubre de Ponthierville. Le fleuve forme avec le confluent de deux rivières une sorte de lac aux eaux bleues, parsemées d'îlots verdoyants et de récifs rocheux. Le tout est enchassé dans le beau cadre de la forêt équatoriale.

Nous nous embarquons sur un petit vapeur, le « Comte d'Oultremont » qui mettra cinq journées pour atteindre Kindu, où commence le second

tronçon du chemin de fer des Grands Lacs. Les eaux sont basses ; la navigation est rendue très difficile par les bancs de sable et les rochers ; à certains endroits le vapeur doit remonter de vrais rapides ; au milieu de l'un d'entre eux nous avons tournoyé sur place pendant près de deux heures, ne pouvant plus avancer en ligne droite et en danger d'aller nous briser sur les récifs, si nous reculions. Dans cette région, les brouillards sont très fréquents. Une brume épaisse nous a parfois forcé de stopper pendant trois ou quatre heures. Mais, lorsque le soleil venait dissiper les vapeurs et éclairer les hautes rives boisées, quel spectacle enchanteur, qui ne lasse jamais ! Vers la fin de l'après-midi surtout les reflets dans l'eau du fleuve sont merveilleux ; les couchers de soleil viennent y doubler leur splendenr.

Nous perdions un temps énorme aux postes de bois, parce que le capitaine n'avait pas assez de travailleurs à sa disposition. Nos huit hommes de Yakusu se mirent bénévolement à l'œuvre, avec tant d'ardeur, qu'ils firent honte à l'inertie des hommes du vapeur et permirent au capitaine d'arriver à Kindu le jeudi soir à la tombée de la nuit, juste à temps pour prendre le train du vendredi matin.

A Kindu, nous laissons M. le Missionnaire Whitehead, de la Société baptiste de Londres, qui m'accompagne depuis Anvers. Il va inspecter la nouvelle concession de Waïka, que le gouvernement vient d'accorder enfin aux protestants après des instances qui ont duré 5 ou 6 ans ! Waïka est

au nord de Kindu sur le Lualaba. C'est actuellement le poste extrême des Baptistes anglais. A partir de là, je suis en terrain inexploré au point de vue des missions protestantes et je n'ai plus devant moi de stations évangéliques avant celles de Koni Hill et de Loanza dans le Haut-Katanga.

On met deux journées pour parcourir le second tronçon du chemin de fer des Grands Lacs de Kindu à Kongolo, 355 kilom. Quand nous y avons passé, la ligne n'était en exploitation régulière sur tout le parcours que depuis deux mois environ. La région traversée est plus accidentée que sur le premier tronçon : des forêts épaisses, puis des savanes couvertes d'herbes, enfin de hauts plateaux desséchés en cette saison et présentant les teintes les plus riches dans les bruns, les cuivres. Au loin s'estompent les collines bleuâtres des vallées du Lualaba et du Lomami.

Le matériel est excellent et la voie, bien placée, permet de rouler à une bonne vitesse. Malheureusement, on perd une demie-heure pour prendre du bois environ toutes les heures de trajet et nous attendons jusqu'à deux heures pour obtenir l'eau nécessaire à la machine. Les voitures de première sont de vrais salons. Mais on ne nous fait pas la gracieuseté de nous y faire monter comme un missionnaire catholique qui, lui, voyage gratuitement. Pour éviter l'encombrement du wagon de 3me, nous nous installons M. Lambotte et moi, dans un wagon de marchandises à peu près vide et qui ne contenait que quelques bidons de pétrole, des cartouches et de la tonite !

Habitations flottantes (environs de Basoko)

Cortège nuptial à Yalemba

Toutes portes ouvertes et avec nos chaises-longues, cela constituait un délicieux wagon-salon ; notre table y était dressée pour les repas : wagon-restaurant ; le soir, au kilomètre 186 et à l'arrivée à Kongolo, nos lits le transformaient vite en un sleeping-car des plus confortables ; pendant les longs arrêts, nous étions bien installés pour la correspondance.

Après une nuit passée confortablement dans notre wagon, nous avions quitté le kilom. 186 à 6 heures 1/2 du matin ; mais le manque d'eau nous avait tant retardé que les 30 derniers kilomètres se firent dans la nuit noire et à une vitesse d'express.

Vers 7 heures du soir, des lueurs illuminent les deux côtés de la voie et découpent sur le ciel étoilé la haute silhouette des palmiers borassus qui s'élèvent seuls au-dessus des chaumes de la brousse : des indigènes tiennent à bras tendus d'énormes torches de paille flamboyante. Bientôt la lumière se reflète dans l'eau : nous avons rejoint le fleuve, quitté depuis Kindu, nous sommes arrivés à Kongolo, à l'extrémité du rail.

Cette voie de communication de 452 kilomètres de chemin de fer, de 990 kilomètres de navigation (en comptant le trajet jusqu'à Bukama), en plein centre africain, est tout à l'honneur de l'habileté et de l'énergie des ingénieurs belges. Mais pourquoi faut-il que cette impression soit gâtée par le souvenir des procédés employés pour la construction de cette ligne ? Du train, on aperçoit de temps en temps, avec mélancolie la tombe d'un Blanc

qui a succombé au climat. Et l'on passe sans fatigue, là où d'autres ont peiné, souffert, et sont morts à la tâche. Mais, dans les plaines dénudées qui bordent la voie, on devine en pensée toutes ces tombes sans croix, sans fleurs, de milliers de travailleurs indigènes. Vers le soir, il semble que la pluie d'étincelles de la machine représente leurs âmes errantes dispersées violemment par la force écrasante de la civilisation sans conscience et sans cœur. Qui dira les souffrances et les révoltes que représente chaque kilomètre tracé par de pauvres travailleurs arrachés de force, avec la complicité de despotes indigènes, à leurs villages, à leurs familles, dont beaucoup n'ont été licenciés que pour aller mourir dans leur région : « licenciés non seulement des Grands Lacs, mais aussi de la vie, » comme me le disait un fonctionnaire. Aux yeux de celui pour lequel la fin ne justifie pas les moyens, il restera une tache indélébile sur cette grandiose entreprise.

3. En caravane : de Buli à Tshofa

Après un dimanche passé à Kongolo, le lundi matin un steamer tout neuf, de 200 tonnes, nous embarquait pour Buli, situé à une distance de 53 kilom. au sud. Nous devions être les premiers voyageurs payant leurs billets, car les employés n'y voyaient pas clair du tout. Il fallut *mes* calculs pour les empêcher de me faire payer 50 fr. de *trop peu* !

A 5 heures du soir, le capitaine du *Baron Janssen* nous débarque sur la berge aride de Buli.

C'est plat, c'est sec, c'est désert. Un vieux hangar, une hutte d'indigènes, un grand arbre sans feuilles, quelques petits caoutchoutiers malingres. Le tout recouvert de poussière grise. Laissant les bagages à la rive, M. Lambotte et moi nous commençons la traversée du marécage desséché, couvert de chaume, au delà duquel on aperçoit, bien loin, les maisons du poste de l'Etat.

A mi-chemin, nous rencontrons le chef de poste; la lettre de recommandation du Ministre des Colonies paraît avoir fort peu d'effet sur lui ; il nous déclare qu'il lui sera impossible de nous donner des porteurs et qu'il vaudrait mieux renoncer à cette route, que nous pouvons rester où nous sommes au bord du fleuve et y dresser notre tente. Le soleil se couche tout rouge dans la brume, une légion de moustiques vient nous assaillir, et nous nous demandons avec angoisse, s'il ne faudra pas retourner sur nos pas jusqu'à Stanleyville !

Quatre journées se passent dans cet endroit, le plus affreux de tous ceux que j'aie vus en Afrique. Le vapeur, qui transporte à Kabalo le matériel du chemin de fer du Tanganyka, nous fournit notre seule distraction ; mais il nous apporte chaque fois des nouvelles plus graves : le petit remorqueur que nous avions espéré prendre pour atteindre Ankoro est échoué sur la Lukuga ; on ne prévoit pas de bateau pour le sud avant une quinzaine de jours ! Le vendredi soir, nous tentons auprès du chef de poste une démarche inspirée par le désespoir. A notre vif étonnement, nous apprenons que

nous aurons des porteurs pour le lendemain, autant que nous en voudrons !

Nous n'avons été certains de la délivrance que le samedi à 4 heures de l'après-midi, quand nos 32 porteurs eurent été payés, les charges pesées, et que la dernière caisse ayant disparu au contour de la route, nous partîmes enfin en secouant de nos pieds la poussière de Buli.

C'est à Buli que commence la route carrossable qui relie le Haut-Sankuru au Lualaba. Cette route, bien tracée, a près de 500 kilomètres de longueur ; en comptant les détours faits pour visiter des villages écartés, nous avons certainement couvert cette distance. De Buli à Tshofa sur le Haut Lomani, il y a dix journées de marche. De Tshofa à Pania-Mutombo sur le Sankuru, on compte 7 jours. Nous nous sommes reposés pendant deux jours et trois nuits à Tshofa.

Avant la construction des chemins de fer des Grands Lacs et du Katanga, cette route était très fréquentée. On a cherché à y employer des chars à bœufs ; mais les bœufs sont morts piqué par les tsé-tsé, manquant d'eau et de bons fourrages. Les chars étaient peu pratiques, mal construits. Ils gisent dans divers postes de la route, comme de lamentables débris de batailles.

Le pays est accidenté. La route suit généralement les plateaux qui forment la ligne de partage entre les bassins du Lualaba et du Lomami. Nous l'avons parcourue à la saison sèche. Les hautes herbes de la brousse ressemblaient à de gigantesques champs de blés mûrs, ou bien elles avaient

été brûlées par les indigènes pour la chasse, et, à perte de vue, on voyait le sol couvert de charbon de bois, parsemé d'arbres rabougris dépouillés de feuilles par la sécheresse et par le feu ; les troncs carbonisés attendaient la pluie d'automne pour reprendre vie, avant le prochain assaut de l'incendie qui tordra encore plus leurs branches noueuses.

Vers le soir, on aurait souvent dit un paysage d'hiver en Europe. Au matin, lorsque le sentier couvert de sable blanc était encore éclairé par la lune, l'illusion était complète ; on s'imaginait marcher dans un paysage de neige, et, la fraîcheur de la nuit aidant, on cherchait instinctivement un collet de fourrure à relever ! De jour par contre, le soleil ne nous laissait aucune illusion quant à notre position géographique.

La chaleur, sans aucune ombre aurait été intolérable, sans la brise rafraîchissante qui balayait presque toujours les hauteurs.

Même dans les forêts que nous avons traversées, l'ombre était absente, les feuilles étaient tombées ou s'étaient ratatinées sous l'action de la sécheresse. La région boisée qui de loin nous promettait du répit, nous privait seulement de la brise, sans nous protéger contre le soleil. Partout se faisait sentir le manque d'eau. Souvent il nous fallut marcher trois ou quatre heures sans rencontrer la moindre humidité. Et quand on arrivait à l'étape, la plupart du temps l'eau était si boueuse, que nous la faisions bouillir deux fois avant de la boire et que nous en masquions la couleur et le goût avec

du thé. Nos porteurs et nos hommes buvaient n'importe quelle décoction marécageuse sans crainte et sans mauvais résultats.

A cette saison, les fleurs sont rares. Je n'ai guère vu que des flamboyants (arbres aux panaches de fleurs vermillons) et des arbres couverts de fleurs roses dans le genre des azalées.

La faune est riche dans cette région. Il y a des fauves : léopards, lions (près de Buli), des chacals, des antilopes de tout genre et beaucoup de buffles. Nous n'avons vu que des antilopes, assez nombreuses ; des traces toutes fraîches de buffles se remarquaient souvent sur le chemin. Nous avons seulement entendu un léopard. Un de nos porteurs a été mordu par un serpent ; une application immédiate d'ammoniaque le guérit rapidement. Les oiseaux sont nombreux et souvent d'un beau plumage. Je me rappelle entre autres une montée en lacets dans un bois envahi de perruches vertes et un vallon, où, au lever du soleil, retentissaient les cris assourdissants de milliers de perroquets.

Nos porteurs de Buli à Tshofa étaient des Baluba. Au premier abord, ils se montrèrent défiants, entêtés ; les deux premiers jours il nous fut impossible de leur faire faire des étapes d'une longueur raisonnable. Au bout d'une heure ou deux de marche, ils jetaient bas leurs charges et voulaient camper pour la nuit, dès 8 h. 1/2 du matin ! Quand je m'approchais d'eux avec ma canne, ils se jetaient de côté avec des airs de chiens battus. Bientôt ils comprirent à qui ils

avaient à faire. Je leur fis dire par un de nos hommes qui servait d'interprète, qu'ils auraient tous les soirs une cuillerée de sel, en outre de leur paie, s'ils marchaient bien ensemble ; que nous désirions les traiter avec justice sans les tromper, mais que nous attendions de leur part de la bonne volonté et des renseignements véridiques. Dès lors nous n'eûmes plus de sujet de plainte. Ils marchèrent avec entrain et se montrèrent soumis et aimables. Quand nous arrivions dans les villages, ils chantaient nos louanges et les gens disaient : « Jamais nous n'avons vu sur la route des Blancs pareils à ceux-ci ; ils voyagent sans femme noire, ils ne boivent pas, et ils ne battent jamais les porteurs. » — Et nos boys de remarquer : « Ce sont des hommes de Dieu, des Bula-Matadi (des Belges) ; et pourtant, ce ne sont pas des commerçants ; ils ne vous vendront pas un morceau d'étoffe ; ils ne sont pas des prêtres avec des robes, mais ils viennent parler des choses de Dieu. »

Dans les villages, on nous accueille avec empressement. A la première étape, M. L. et moi, nous arrivons après la nuit tombée. Il se trouve qu'un de nos hommes, Ekomo, a découvert dans le chef du village un ancien compagnon d'armes de Lisala. La tente est presque dressée sur la place du village. Hommes, femmes et enfants, se cramponnent aux cordes et enfoncent les piquets. Un grand feu a été allumé pour notre cuisinier ; les femmes ont déjà été chercher de l'eau dans leurs grandes jarres en terre noire ou rouge gar-

nies d'arabesques qu'elles portent sur la tête avec la grâce de canéphores grecques.

Au bout de deux jours de voyage, nous décidâmes de nous écarter un peu de la route officielle, car celle-ci est presque partout désertée ; elle suit des plateaux arides, et de plus les indigènes éloignent leurs villages des chemins parcourus par les Blancs et par les troupes de porteurs. Aussitôt les villages devinrent plus rapprochés et plus populeux. Souvent entre deux agglomérations, on marche continuellement au milieu de belles cultures de manioc. Les sentiers sont si bien entretenus par les indigènes, qu'on pourrait facilement les parcourir à bicyclette. Je ne pense pas qu'il y ait là aucune contrainte de la part de l'Etat, car nous avons passé par des districts où les indigènes ne sont pas encore soumis à l'impôt et où très peu de Blancs avaient voyagé avant nous.

Jamais je n'oublierai notre entrée à Logni, grand village formé de plusieurs hameaux et dont on ne trouvera le nom sur aucune carte. Je marchais en tête de notre colonne d'une quarantaine d'hommes. J'aperçus des maisons et quelques têtes qui se penchaient des deux côtés de la rue, avec un mélange de curiosité et de méfiance. Malgré une certaine émotion (car l'accueil paraissait tout autre que dans les précédentes localités), j'ai poursuivi mon chemin sachant que la moindre hésitation pourrait être interprétée comme de la crainte par mes porteurs et par les habitants. Bientôt j'étais entouré d'une foule compacte de femmes, d'enfants et d'hommes ; beaucoup de

jeunes gens et de jeunes filles, qui poussaient des cris d'étonnement et me montraient du doigt avec un sans-gêne complet. Les jeunes gambadaient comme des antilopes dans les hautes herbes des deux côtés du sentier et couraient en avant pour me voir passer une seconde et une troisième fois. Tous criaient, faisant un vacarme indescriptible. Les femmes, en guise de salutation, frappaient des mains et, tout en dansant à moitié accroupies, poussaient des sortes de hennissements stridents, produits en faisant vibrer les joues au moyen de l'index et du pouce. Plus nous avancions et plus la foule augmentait. Mes porteurs pressaient le pas et avaient l'air de vouloir quitter l'endroit aussi vite que possible. A la sortie du village, je m'arrêtai, forçant les hommes à déposer leur charge, et j'attendis M. Lambotte dont le passage se devinait aux clameurs redoublées et aux mouvements de la population.

Le chef vint me saluer. J'appris que ses sujets n'avaient encore vu qu'un Blanc, un Anglais probablement, un commerçant. Le spectacle de cette foule était réellement beau. Très propres et vêtus très décemment pour le Congo, ces gens avaient un air de santé réjouissant. Bien bâtis, ils avaient des figures régulières, des yeux pétillants d'intelligence. Pas de tatouages ou presque pas. Les anciens, auxquels on a expliqué notre but, déclarèrent qu'ils voudraient bien que nous restions chez eux pour leur parler de Dieu et les instruire.

Il fallut continuer notre route, non sans avoir promis de leur envoyer plus tard des instituteurs.

Je marchais depuis un quart d'heure, lorsque je fus rattrappé par un jeune noir qui arrivait tout essoufflé par une course rapide et qui me fit dire qu'il voulait me suivre. « Et pourquoi cela ? » lui demandai-je. — « Parce que nous avons vu que vous êtes de bons blancs et que je veux être instruit. » Le cas était embarrassant. Mais la question fut tranchée quand il nous informa qu'il était marié. Dans le long trajet qui nous restait à faire, nous ne pouvions pas nous charger de toute une famille. Et le jeune indigène retourna dans son village moins vite qu'il n'en était venu.

Dans un second village à 55 minutes de distance et dans un troisième, 40 minutes plus loin, nous jouissons de la même réception princière. Nous dressons notre tente. Jusqu'à la nuit nous sommes observés avec un vif intérêt par les habitants qui nous regardent manger, écrire et qui examinent tous nos objets.

Tout à coup nous entendons du tambour ; un mouvement se produit dans la foule. C'est le grand chef de la région, Molimbi, qui vient nous rendre visite. Les indigènes font devant lui une sorte de génuflexion ; il répond en battant des mains.

Molimbi est un grand et bel homme, dont l'aspect n'a rien de sauvage. Il n'est ni peint, ni tatoué. Il porte un ample vêtement bleu et un chapeau de feutre rouge. On lui place sa chaise et il s'assied devant nous tandis que tous les autres restent debout, sauf son aide-de-camp, qui, accroupi, lui tend dans le paume de la main, le tabac à priser. Molimbi nous fait présenter quatre

œufs, peut-être avancés ; nous n'osons pas les mirer devant lui ! Nous répondons par le don de trois bougies, d'une boîte de sardines et d'un morceau de savon : présent royal qui lui fait grand plaisir. M. Lambotte extrait de lui un vocabulaire d'une quarantaine de mots. Nos questions ont l'air de l'amuser énormément ! Il appartient à la race des Basongé qui occupent le centre du Bas-Katanga, il parle le Kilungi ; il règne sur 7 villages, où il y a tant d'hommes qu'il ne peut pas les compter, nous affirme-t-il !

Vers la fin de l'après-midi, j'étais en train d'écrire entouré d'une cinquantaine de spectateurs petits et grands, lorsque je vis apparaître devant ma table pliante le jeune coureur du matin.

—« Eh ! bien ! Que veux-tu encore ?

— « Maintenant je puis te suivre ; je n'ai plus de femme ! »

L'avait-il vendue, donnée ou rendue à ses beaux-parents ? Bref, il s'était promptement délié des entraves du mariage pour être libre de me suivre. Cette persistance devenait tout à fait touchante ; mais nous ne crûmes pas devoir sanctionner un acte aussi peu recommandable. Je lui fis expliquer qu'il avait très mal fait, qu'il devait reprendre sa femme et que plus tard on l'instruirait aussi bien que sa femme. Il finit par s'en aller tout triste.

Le lendemain matin, nous quittions à l'aube par un épais brouillard. Dès notre départ, sur la colline, le tambourineur du chef se fait entendre en notre honneur. Au bout de 3/4 d'heure de

marche, le son du tambour devient tout proche ; je vois déboucher sur l'étroit sentier un cortège composé de Molimbi et de ses conseillers. Il marche devant moi et m'introduit dans sa résidence, au milieu des hennissements des femmes. Il nous a fait préparer onze bols de manioc avec de la viande pour nos porteurs et un panier avec cinq poules pour nous-mêmes. Comme je veux lui faire un nouveau cadeau, il proteste, et déclare que hier nous lui avons donné beaucoup plus que lui, qu'un grand chef comme lui n'aime pas de recevoir plus qu'il ne donne !

Molimbi m'accompagne solennellement jusqu'à dix minutes de son kraal, il me serre la main *et le pouce* ; mais il nous laisse son fils aîné, qui nous accompagnera jusqu'à la limite du territoire paternel. Le jeune kronprinz s'offre aussitôt à porter le panier de mon cuisinier Kalibanda ; celui-ci préparant nos aliments, est considéré comme le le fonctionnaire plus important de ma suite !

Le huitième jour de marche, nous descendions dans la vallée boisée du Lomami. Nous traversons dans une grande pirogue la rivière qui est large environ comme la Meuse à Liége. L'eau est claire, le courant assez fort. Les indigènes pêchent le poisson à coups de flèches.

Nos hommes de Yakusu poussent des cris de joie en apercevant de nouveau de l'eau courante. Nous jouissons de voir des arbres verts et de boire de l'eau non bourbeuse. C'est dimanche, nous avons un culte avec nos Lokelé ! Les porteurs et des gens du village y assistent avec un respectueux

étonnement. Pendant ce temps, les collines sur l'autre rive sont dévastées par un immense feu de brousse. Devant une case, un jeune garçon joue avec beaucoup de rythme sur un xylophone primitif. (1)

Encore une étape de 24 kilomètres et nous arrivons à Muyéyé. C'est l'endroit où la Société belge de Missions protestantes au Congo a depuis lors obtenu une concession de terrain de 127 hectares. La situation est charmante. Sur un plateau élevé que contourne à grande distance le fleuve Lomami, Muyéyé est abrité de presque tous les côtés par des replis de terrain. (2)

Du côté du levant, la vue s'étend au loin le long d'un vallon boisé, jusqu'à la vallée profonde du Lomami, encombrée de forêts vierges, puis plus loin sur les hautes collines de l'autre versant. Vers le sud, c'est la brousse à perte de vue. Au nord, l'horizon est fermé, de tout près, par des bois. Ce panorama rappelle beaucoup celui de la Baraque de Fraiture, mais avec plus de variétés dans les teintes de verdure. Dans le lointain les colorations chaudes des tropiques, les brumes bleues et violettes drapent les montagnes d'un somptueux manteau.

Tout près, au pied du plateau du gîte d'étape, dans un profond ravin, coule une source d'eau claire. Même à la fin de la longue saison sèche, cette source alimentait un ruisseau courant qui

(1). Sorte de piano formé de lamelles de bois sur lesquelles on frappe avec de petits marteaux.

(2). Il a été décidé de donner à la future station protestante belge, le nom de Tshofa-Mission.

serpentait dans un fouillis inextricable de grands arbres, de broussailles et de lianes, d'où émerge la silhouette élégante des palmiers. C'est l'endroit le plus pittoresque que nous ayons vu dans toute cette région.

La 10e journées de marche, sur des coteaux parsemés de grands arbres et coupés de jolis vallons boisés, nous amena à Tshofa. Nos Lokélé traversèrent à la nage un torrent aux eaux limpides, afin de nous chercher sur l'autre rive une pirogue. Nous reçûmes l'accueil le plus cordial du chef de secteur et du chef de poste. Très isolés, ils ont rarement l'aubaine d'une visite de Blancs. Le chef de secteur, M. Bouchout, est un homme instruit, ancien journaliste et élève de l'Université de Gand ; il administre avec sagesse et bon sens un territoire qui a jusque tout récemment souffert du régime caoutchoutier.

Ce district, dont on n'a jamais entendu parler à cet égard, fournissait jusqu'à 1 tonne de caoutchouc par mois ; or la région ne contient pas de caoutchouc ; les soi-disant contribuables devaient donc aller à huit jours de marche, rester plusieurs jours dans la forêt, passer une semaine pour le retour, avec bien des fatigues et des dangers. Puis, il fallait recommencer le mois suivant ! Un grand nombre des travailleurs des Grands Lacs ont été aussi tirés de cette région. Actuellement le pays se repose et se repeuple. Les guerres des arabes, les razziah d'esclaves avaient déjà auparavant réduit la population, où l'on comptait, dit-on, des agglomérations de 20.000 âmes. Puis il y a eu la

maladie du sommeil ; actuellement elle a disparu presque complètement ; nous n'avons pas rencontré un seul cas, ni aucune mouche tsé-tsé.

4. Par monts et par vaux : de Tshofa à Pania-Mutombo

Après deux journées des plus agréables passées à Tshofa, nous dûmes reprendre la route carrossable, où le sable devenait de plus en plus mouvant, et la possibilité de passer avec un carrosse de moins en moins probable ! M. Bouchout nous avait fourni obligeamment 30 nouveaux porteurs.

De Tshofa à Pania-Mutombo, il y a sept jours de marche. Nos étapes furent en moyenne de 28 kilomètres par jour pour l'ensemble de notre voyage. Dans ce second parcours, elles atteignirent plusieurs fois 34 à 36 kilomètres.

Le pays est plus accidenté qu'entre le Lualaba et le Lomami, plus boisé aussi et plus pittoresque. Un jour, nos porteurs nous conseillèrent un sentier de traverse ; il nous mena d'abord par une jolie descente dans un poétique vallon où les palmiers baignaient leurs racines dans un cours d'eau limpide. Mais à la sortie du mince bosquet qui bordait les deux rives du ruisselet, quelle montée ardue, en plein soleil, dans un sentier sablonneux, où tout le pied enfonçait ! Autour de nous rien que des champs de manioc, ce qui ne procure pas plus d'ombre qu'un champ de betteraves.

Une étape particulièrement dure fut celle qui comprit 36 kilomètres parcourus de 5 h. à midi ; les 20 derniers kilomètres, d'une seule haleine sur

de hauts plateaux brûlés par le soleil et couverts seulement d'une herbe très courte.

Un autre jour, parti au clair de la lune à 5 heures du matin, nous atteignions le gîte d'étape seulement à 1 heure, avec deux courts arrêts. Le dernier de nos boys arrivait environ une heure après moi. Comme c'était notre cuisinier, cela avait son importance. Mais notre premier besoin à satisfaire était celui de la soif. A peine arrivé, un de nos boys, le plus vaillant marcheur, avait allumé du feu, bouilli de l'eau et il nous servait du thé léger ou du lait condensé dilué, jusqu'à ce que nous en ayons assez, c'est-à-dire après l'absorption d'au moins deux litres de liquide par tête. Nous n'aurions pas pu manger auparavant.

La partie la plus pittoresque du trajet fut la descente dans la vallée de la Lubefu. Ressemblant à une de nos rivières ardennaises, la Lubefu coule près du poste de Lubefu dans une gorge où ses eaux sont profondément encaissées entre des parois de rochers. Cette splendide vallée est malheureusement très malsaine : les tsé-tsé et les moustiques y abondent. La ferme qui avait été établie pour fournir des bœufs à la route carosssable a dû être abandonnée.

La route monte et descend à travers monts et vallées, ce qui est très varié pour l'œil mais peu agréable pour le pied, et surtout impraticable pour le charriage. Le tracé a, paraît-il, était fait par un armurier. Alors il ne faut s'étonner de rien : à chacun son métier ! Les deux derniers campements se trouvaient au fond de jolies vallées verdoyan-

Temple-école à Yalemba

Maison des missionnaires de Yalemba

tes, traversées par une petite rivière à l'eau transparente et tombant en gracieuses cascatelles sous les voûtes de la plus luxuriante des végétations.

C'est là que dans un village, nous trouvâmes une maison d'étape en réparation. Il n'y avait plus que le squelette des murailles et le toit. Nous y dormîmes, séparés de la forêt par un treillis de piquets de bois, et enveloppés par le brouillard dans la nuit. Des indigènes poussaient de lugubres lamentations à l'occasion de la mort d'une fillette, un fou furieux attaché dans une hutte voisine vociférait sans relâche. A cela se mêlaient tous les bruits de la forêt : sifflements des chauves-souris, hullulement des oiseaux de nuit, appels des fauves, et comme accompagnement de cette sauvage symphonie, le trémolo incessant des grillons et des sauterelles avec la basse des croassements des grenouilles-taureaux.

Au fond d'une autre ravissante vallée, nous trouvâmes une jolie maison d'étape. Hélas ! nous n'y fûmes pas seuls ! Des milliers de petites mouches obstinées et piquantes vinrent nous assaillir avec une telle persistance, qu'il nous fallut dîner et passer l'après-midi sous notre moustiquaire accrochée aux bois de la véranda.

Enfin nous atteignîmes Pania, où nous dûmes attendre patiemment le vapeur de l'Etat. A cause des basses eaux, il avait huit jours de retard... seulement !

La région que nous venions de parcourir a pu et pourrait certainement nourrir une forte popu-

lation, car elle paraît généralement favorable à l'agriculture et à l'élève du bétail.

Ce district m'a paru se prêter à l'établissement d'une mission ; il est absolument inoccupé par les catholiques. Il n'a jamais été visité par les missionnaires protestants, il a été jusqu'ici peu parcouru par des Blancs, et ne possède aucun établissement européen, sauf les postes de l'Etat de Tshofa, Lubefu, Kisengwa, et Buli. Il sera sans doute bientôt traversé par une ligne de chemin de fer.

La population indigène y est saine, robuste et intelligente. Elle est dans une situation pacifique ; les indigènes en voyage ne sont pour ainsi dire pas armés. Et pourtant c'est une race énergique et travailleuse : on peut s'en convaincre par les belles cultures bien soignées, par les routes entretenues avec soin, par les maisons solidement bâties et les villages bien balayés. Rectangulaires et construites en pisé, les habitations présentent souvent sur la façade une petite véranda avec terrasse en terre durcie. C'est un reste de l'influence arabe : l'endroit réservé aux prières quotidiennes. Mais, en dehors de la suppression du tatouage (au moins sur la figure) et de l'habitude de s'habiller, les mahométans ne semblent pas avoir laissé une empreinte religieuse sur ces populations qu'ils ont fait beaucoup souffrir, mais auxquelles ils ont communiqué certains éléments civilisateurs.

Il reste à développer ces indigènes au point de vue intellectuel, moral et religieux. Ils se rendent compte de leur déchéance morale. L'un d'entre eux nous disait : « Ah ! nous aurions bien besoin

dans notre tribu, qu'on vienne nous enseigner à être bon. Nous avons la peau noire, mais notre cœur aussi est noir. »

Ils ont des besoins religieux ; ils ne sont pas satisfaits par le fétichisme qui ne consiste qu'en craintes superstitieuses. J'en donnerai pour preuve l'entretien que notre cuisinier Kalibanda eut avec un homme d'un village près de Buli.

Montrant le beau ciel étoilé où les astres brillent d'un reflet inconnu en Europe, l'indigène demande à Kalibanda : « Croyez-vous que ceux qui habitent dans ces étoiles sont bons, ou bien sont-ils méchants ? »

— « Nous chrétiens, nous n'en savons pas plus que vous à ce sujet, mais nous connaissons Celui qui a fait les étoiles, le soleil, la lune et tous les hommes. »

— « Qu'en savez-vous ? nous ne le connaissons pas du tout. »

Kalibanda se mit à expliquer qui est Dieu : le Père céleste qui nous aime, qui a envoyé son Fils pour nous sauver de nos péchés. Et il lui exposa tout un résumé de l'Evangile. Notre cuisinier sait lire et écrire parfaitement : il connaît la Bible mieux que beaucoup de nos universitaires belges !

Après un moment, l'indigène fit cette remarque : « Nous voyons bien en effet que vous possédez quelque chose que nous n'avons pas. Vous et vos Blancs, vous n'êtes pas comme les autres ; nous n'avons jamais vu des hommes comme vous. »

Ne trouverons-nous pas dans un milieu pareil un terrain favorable à l'évangélisation ? Quelles

belles qualités la puissance de transformation morale de l'Evangile ne peut-elle pas développer chez une race qui est déjà si richement douée à bien des égards !

En terminant le récit de ce long voyage à pied, je désire rendre hommage aux chrétiens de Yakusu qui nous accompagnaient comme serviteurs. Nous les avions choisis sans prendre les meilleurs, en acceptant ceux qui étaient disposés à nous suivre dans ce long et périlleux voyage. Le plus jeune avait 12 ans, l'aîné 24 ans. Ils appartenaient à trois tribus différentes. Tous étaient d'anciens païens, récemment convertis. Ces huit jeunes hommes nous ont servis pendant 4 mois, et ont parcouru avec moi, au moins 5.000 kilomètres. Jamais je n'ai eu contre eux un sujet de plainte sérieux. Ils sont restés rigidement fidèles à leur engagement d'abstinence totale ; ils n'ont pas eu le moindre écart de conduite ; ils ne se sont jamais disputés et ne nous ont attiré aucun conflit avec les indigènes des villages ou avec les porteurs. Ils ont été d'une véracité et d'une honnêteté absolues. Ils ont accepté sans se plaindre toutes les corvées : les marches au soleil, sur le sable brûlant, auxquelles leur race de pagayeur n'est pas habituée, avec des charges telles qu'ils n'en avaient jamais portées de leur vie. Pour qui connaît la mentalité des indigènes païens, il y a là les signes d'une transformation morale, radicale et profonde. Seule une institution qui agit par la puissance de l'Evangile est capable de produire des caractères de cette trempe.

Chapitre IV

DU KASAI A L'EQUATEUR

1. Sur le Sankuru

Il y avait près d'une semaine que nous étions campés à Pania-Mutombo. Les distractions étaient peu nombreuses. En fait de livres, nous ne trouvâmes dans l'endroit que quelques vieux numéros de « Je sais tout » ! Un marché indigène, le dimanche matin, mit un peu d'animation autour de nous. Les vivres étaient rares et hors de prix. Nos boys devaient faire de longues expéditions pour découvrir quelques maigres poulets ou quelques poignées de riz. Une des marchandes vint nous offrir deux œufs, toute sa provision, pour 50 centimes, ce que nous nous empressâmes de refuser. Enfin le septième jour, les indigènes de l'autre rive annoncèrent l'arrivée d'un vapeur par leurs cris : « Sélo ! Sélo ! » C'était un bateau de l'Etat, la « Ville de Bruxelles ». Le capitaine nous dit qu'il avait eu énormément de peine à remonter jusqu'à Pania, car les eaux étaient extrêmement basses, qu'il avait même failli renoncer à cette partie du trajet. Nous l'avions donc échappé belle ! Il fallut charger de lourdes touques de béton que l' « administration » avait

envoyées à Kabinda (douze jours de marche aller et retour !) au lieu de les déposer à Lusambo. Cette petite erreur avait provoqué le transport de barils de 80 kilos à dos d'hommes dans un pays montagneux et un trajet supplémentaire de 180 kilomètres sur le Sankuru !

Le jeudi matin, à 6 heures, nous commençâmes à descendre la rivière. Au bout de dix minutes, le brouillard nous enveloppa et il fallut jeter l'ancre sur un banc de sable. Une heure plus tard, le soleil paraissait de nouveau.

Notre bateau était d'un petit tonnage. Cependant il fallut toute l'habileté du capitaine pour le faufiler entre les bancs de sables, les rochers et les « snags » ou troncs d'arbres morts qui bordent la rive et qui forment des obstacles très dangereux.

Le Sankuru, affluent du Kasaï, est la plus belle des rivières que j'aie parcourues au Congo. Entre Pania et Lusambo, il ne mesure guère plus de 50 à 100 mètres de largeur. Il coule entre des collines escarpées et très boisées. De hautes falaises tombent parfois à pic dans la rivière ; elles sont composées d'une roche friable, qui est colorée d'une magnifique bigarure de teintes vives, allant du rose tendre et de l'ocre clair au rouge foncé et à l'orange. Poussé à toute vitesse par un courant formidable, notre steamer passa à trois ou quatre mètres d'une de ces parois ; en haut, un gros singe, assis sur un bloc de rocher, nous regardait tranquillement et au niveau de l'eau, dans une encognure de la muraille rocheuse, un énorme

crocodile dormait sans se laisser troubler. Dans ces parages, les crocodiles sont très grands et très nombreux ; nous en voyons à tout instant sur les bancs de sable ou sur les snags surplombant l'eau. Notre capitaine en descendit un d'un coup de fusil qui le précipita dans la rivière. En fait d'habitations humaines, nous ne vîmes qu'un poste de bois et deux factoreries. Nous étions en vue de Lusambo, vers 5 heures de l'après-midi, lorsque notre vapeur alla donner violemment sur un banc. Grâce au courant et à la machine, nous glissâmes avec force secousses sur le sable pour arriver heureusement dans des eaux plus profondes.

Lusambo est le chef-lieu du district du Kasaï. Après une nuit troublée par un orage, les honneurs de ce beau poste me furent faits avec une extrême amabilité par M. le Commandant Saut. ff. de Commissaire de District. Il me montra en détails les bureaux du district, les grands magasins, la prison, les habitations des soldats et l'hôpital. Pendant ce temps, notre capitaine, désireux de rattrapper son retard de huit jours, faisait retentir désespérément sa sirène ! Quand nous arrivâmes enfin à la rive il reçut du Commandant Saut l'ordre écrit de stopper à la Mission d'Inkongu, que j'avais manifesté le désir de visiter. D'ordinaire, on ne s'y arrête que le temps de prendre le courrier, au milieu de la rivière. Le capitaine pouvait du reste me faire ce plaisir, car le matin même je lui avais servi de traducteur juré devant le juge, qui l'avait cité pour le délit plus ou moins bien établi d'ivresse dans l'exercice de ses fonc-

tions. Il était Suédois et ne parlait guère que l'anglais.

Une heure et demie après notre départ, la « Ville de Bruxelles » s'amarrait en face de Inkongu par une manœuvre dangereuse dans un courant très violent. L'autre rive était masquée par des bancs de sable. Une pirogue se détache et avance rapidement entre les bancs, puis dans les remous du fleuve. A bord se trouve M. le missionnaire Wilson apportant le courrier. M. Lambotte et moi, nous nous présentons, nous sautons dans la frêle embarcation et nous commençons une traversée qui m'aurait ému, si je n'avais pas été déjà assez habitué à l'équilibre instable des étroites pirogues congolaises. A la mission, nous sommes reçus par M. Westcott et Madame Wilson. Nous surprenons passablement ces amis, qui ont peine à comprendre d'où nous tombons et comment il se fait que nous descendons le Sankuru !

Inkongu est la première station d'une petite mission organisée d'une façon indépendante par une famille de « Frères de Plymouth » (Darbystes), les MM. Westcott. Dans des conditions modestes et difficiles, ils ont travaillé là pendant 16 années. Maintenant ils étendent un peu leur œuvre ; ils ont fondé une autre station dans la forêt au nord-ouest d'Inkongu, à Bakwa-Bulu. A Lusambo et partout dans le Kasaï, les Blancs m'ont parlé avec beaucoup d'estime du caractère moral des frères Westcott et des soins dévoués qu'ils ont donnés à beaucoup d'Européens malades. (1)

(1) Tout en admirant la générosité admirable et l'esprit de renonce-

Le temps de prendre le thé, de visiter le petit temple et le dispensaire pharmaceutique et nous nous embarquons sur la pirogue avec M. Wilson ; il nous reconduit au vapeur, vers lequel le courant nous porte à toute vitesse.

Nous avions embarqué une foule grouillante de noirs qui occupaient tous les espaces que les machines et la chaudière avec la provision de bois laissaient libres sur le pont inférieur. C'étaient surtout des soldats et leurs femmes. Le soir, tout ce monde bruyant allait dormir sur la berge sous un hangar ou sur le sable. Les Blancs étaient logés sur le pont supérieur. M. Lambotte et moi, nous avions une belle cabine. Il y avait plusieurs voyageurs : des commerçants et des fonctionnaires. Parmi ceux-ci se trouvait le distingué chef de la Force publique du Kasaï, M. le Commandant Rouling, en tournée d'inspection ; il fut un compagnon de voyage des plus agréables. Malgré les dix francs de pension que nous payons chacun au capitaine, le régime alimentaire était bien loin de valoir la bonne cuisine de Madame Howell ! Il devait soi-disant y avoir deux services au dîner ; c'était souvent la même bête qui apparaissait deux fois sur des plats différents !

Les rives du Sankuru sont presque complètement dépourvues d'habitations, comme celles du Kasaï, à cause des mouches tsé-tsé. A certains endroits, elles pulullaient et sur le pont il fallait

ment de ces frères. il est permis de regretter que leur mission ne s'appuie pas sur une Eglise. Son manque d'organisation pourrait compromettre la continuité de l'œuvre. MM. Westcott ont déployé une grande activité et fait un nombre considérable de travaux de traduction.

sans cesse avoir l'œil ouvert pour éviter leurs piqûres. On sait que ces mouches transmettent la maladie du sommeil. Elles sont si vives qu'il est presque impossible de les attrapper.

Cette région est très riche en oiseaux aquatiques. Sur les grands arbres les aigles-pêcheurs, noirs et blancs (1), observent la rivière prêts à fondre sur une proie. Les aigrettes (2), d'une blancheur éclatante, détachent leur vol gracieux sur le rideau sombre des forêts. Dans l'eau, à moitié submergés, ne montrant que leur cou noir et sinueux, nagent les oiseaux-serpents. Sur les bancs de sable les échassiers se promènent gravement ou bien restent immobiles comme des statues. Ce sont des grues, des flamands roses, de hauts oiseaux au bec rouge et jaune, au plumage noir, que nous appellions les « Belges » (3). D'énormes hérons bruns passaient à la surface de l'eau devant le vapeur, de leur vol lent et lourd. Dans les arbres filaient à toute vitesse les merles métalliques (4) et lourdement les beaux oiseaux bleus appelés par les indigènes galikokos (5). Les singes étaient aussi très nombreux ; on en voyait se poursuivant en bandes dans les hautes ramures ou bien assis sur une branche et nous regardant passer avec un vif intérêt.

La monotonie du voyage ne fut rompue que par les arrêts aux postes de bois, la visite d'une ou deux plantations de caoutchouc, où ces arbres précieux n'existent guère que sur le papier ou

(1) Gypohierax Angolensis. (2) Herodias Alba. (3) Ephippiorynchus Senegalensis. (4) Lampracolius. (5) Corythaeola cristata.

sous la forme de gratifications, touchées autrefois par les directeurs ; enfin quelques arrêts involontaires, d'une ou deux heures, sur des bancs de sable que le timonier n'avait pas su éviter à temps.

Le cinquième jour de navigation, à partir de Lusambo, nous arrivâmes au confluent du Sankuru et du Kasaï. Il y a là une immense étendue d'eau peu profonde entrecoupée de bancs de sable et de marécages. Sur un haut-fond, toute une famille d'hippopotames émergeait à moitié de l'eau et contemplait le grand amphibie soufflant !

Voici Basongo. Ce poste de l'Etat est situé sur une colline garnie d'une grande quantité de hauts palmiers. C'est là que va venir s'établir une des usines à huile de palme de MM. Lever Brothers, les fabricants du savon Sunlight. Nous débarquons avec le commandant Rouling. Notre tente est dressée sous un hangar. Une tornade épouvantable se prépare. Les palmiers ploient sous les rafales de vent et le ciel est d'un noir d'encre. Le tonnerre gronde et se rapproche, mais le gros de l'orage passe sur l'autre rive du Kasaï, et nous pouvons aller dans la forêt avec M. Rouling à la recherche de singes. Plusieurs sautillent au-dessus de nos têtes en faisant craquer les branches mortes, mais le feuillage est trop épais pour les viser.

Il ne faut pas s'aventurer trop loin, car les indigènes de la région sont loin d'être soumis. Le poste était occupé par trois Blancs, l'un d'eux était sous-officier et commandait 35 soldats noirs. Malgré cette force armée, les agents de Basongo n'avaient de rapports qu'avec un village indigène

situé à cinq minutes et ils avaient atteint une fois un village à une heure et demie. Théoriquement leur juridiction s'étend, me dirent-ils, jusqu'à la frontière portugaise à quelques trois cents kilomètres à vol d'oiseau ! La région située entre le Kasaï et son affluent la Loange n'a encore été traversée que deux ou trois fois par des Blancs et est occupée par des tribus très sauvages et très dangereuses. Le poste de Basongo n'avait encaissé qu'un seul impôt ; un indigène des environs était venu volontairement le payer. Je regrette de n'avoir pas eu l'occasion de photographier ce contribuable bénévole. « Et vous avez eu le triste courage d'accepter l'argent de ce brave homme ? » disait malicieusement M. Rouling au chef de poste !

Nous voulions attendre le passage du « Lapsley », vapeur de la Mission presbytérienne du Kasaï, que nous espérions voir arriver du Pool. Le lendemain de notre arrivée, de bonne heure, retentit la sirène d'un vapeur. Nous courons à la rive. C'est l' « Antoinette », bateau de la C. K. Le capitaine nous apprend que des réparations ont dû retenir le « Lapsley » à Kinshasa. Après s'être assuré que nous ne sommes pas des agents d'une société commerciale rivale, il consent à nous prendre à son bord avec nos huit noirs et nos bagages. La tente est vite démontée ; toutes les caisses sont fermées et descendues sur la berge. Nous quittons à regret le Commandant Rouling, mais sans mélancolie aucune Basongo, où nous avons été dévorés de moustiques comme nulle part ailleurs.

2. Vers Luebo

Après avoir descendu le Sankuru, nous remontons le Kasaï. C'est une large et belle rivière qui roule ses flots rougeâtres entre de hautes berges couvertes d'un rideau ininterrompu de superbes forêts. Les eaux étaient basses ; plus d'une fois, nous fûmes arrêtés par les bancs de sable.

Nous fîmes bonne connaissance avec le capitaine, qui nous soigna très bien. Il faisait un grand éloge des missionnaires de Luebo, si hospitaliers et si secourables envers les capitaines de la C. K. Le mécanicien était un ancien houilleur de Jemappes, qui évoquait devant nous le Borinage !

A Bena-Luidi, au confluent du Kasaï et de la Lulua, où nous parvenions le troisième jour, il fallut quitter l'« Antoinette » qui avait un trop fort tirant d'eau pour remonter jusqu'à Luebo, à cette saison.

Le samedi et le dimanche se passèrent à attendre un bateau. Un culte fut célébré pour nos hommes de Yakusu. Dans le village, une femme-fétiche, sorte de sorcière, dansait en faisant des contorsions disgracieuses, excitée par des musiciens et par tout un public.

Le petit vapeur le « Velde » arriva enfin. Nous remontâmes d'abord un peu le Kasaï, puis nous entrâmes dans la Lulua, jolie petite rivière aux nombreux méandres. Le trajet de Bena-Luidi à Luebo prit huit heures. Sur tout ce parcours, il n'y a pas trace de vie animale, ni humaine, sauf quelques aigles-pêcheurs et quelques rares indigènes-pêcheurs installés provisoirement sur les

bancs de sable. Après avoir passé entre deux rochers autour desquels l'eau tourbillonnait, le « Velde » nous débarqua sur la rive droite, au poste de la C. K.

Un message a été envoyé à la mission protestante. Enfin arrive M. le Dr Morrison. Nous traversons avec lui en pirogue la Lulua, et nous montons sur le plateau par un magnifique clair de lune. Voici les arbres et les allées de la mission, les maisons éclairées. Nous entrons ; l'installation coquette, mais modeste, du Dr Morrison, nous paraît luxueuse après nos pérégrinations : une table proprement servie, de vraies chaises, des tableaux, des livres, des tapis, et enfin un vrai lit dont je jouis après les couchettes des vapeurs et la « malle-lit belge » !

Nous étions installés dans la maison de M. le Missionnaire Motte Martin, occupée aussi par M. le Dr. Pritchard. M. Martin rentra bientôt d'une longue tournée d'évangélisation poursuivie pendant plusieurs mois à l'Est de Luebo.

Peu de voyageurs protestants passent par Luebo. A part une récente visite du secrétaire du Comité américain de la Mission, le Dr Morrison n'a reçu chez lui, depuis 16 ans, qu'un seul missionnaire évangélique. La mission de Luebo est donc peu connue ; elle mériterait cependant de l'être autant et plus peut-être que n'importe laquelle des stations missionnaires du Congo.

Admirablement située sur un haut plateau garni de palmiers, la mission américaine domine de cent mètres la rivière Lulua au bord de la-

quelle sont établies les factoreries, la mission des Pères de Scheut, et, un peu au-dessus, le nouveau poste de l'Etat. La mission catholique est installée à Luebo depuis deux ans seulement. Les protestants évangélisent et civilisent la contrée depuis mai 1891.

La population est, aux environs de Luebo, d'une densité extraordinaire pour le Congo. Le samedi, le marché organisé sur le terrain de la mission rassemble de 6000 à 7000 marchands et acheteurs. On y vend un peu de tout : chèvres, moutons, canards et poules ; légumes indigènes, manioc, maïs, huile de palme ; poissons secs, fourmis et chenilles, et sauterelles frites ; viande de chien fumée ; étoffes, poteries, caoutchouc, etc. La monnaie a de la peine à s'introduire au Kasaï ; une circulaire du gouverneur général en fait peser toute la responsabilité sur les sociétés commerciales. Une grande partie des transactions se font encore au moyen des coquillages (cories ou cauries), dont dix valent un centime. Compter par terre un tas de 10,000 cauries prend plus de temps que de signer un chèque !

Chaque matin, à 6 heures, la jolie cloche de la station appelle les ouvriers, les élèves et les habitants du voisinage à un culte très simple et très court, mais vraiment impressionnant dans la brume matinale et le réveil de la nature. On y voit de 500 à 600 personnes. (1)

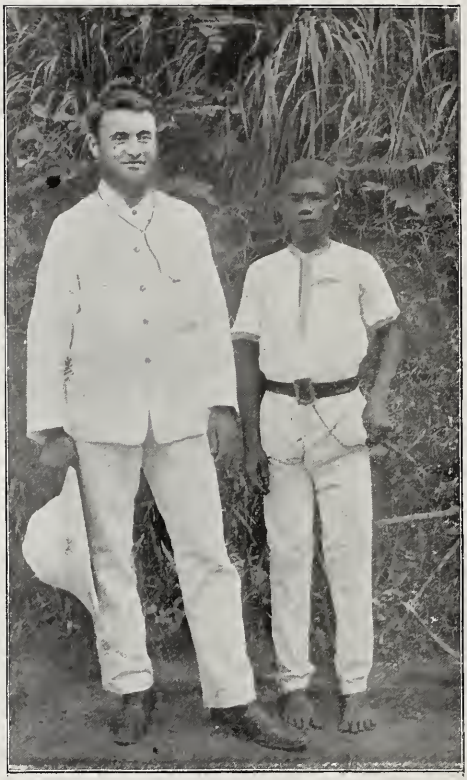
(1) M. le Dr Lambuth, qui a visité récemment le Kasaï, évaluait à 10.000 au moins le nombre des auditeurs que rassemblent chaque matin les réunions de prière à Luebo et dans les annexes.

Le dimanche, le premier culte a lieu à 9 heures. Le temple est un vaste rectangle surélevé, couvert d'une immense toiture que supportent 55 colonnes de bois. Il n'y a pas de murailles, pour laisser l'air circuler librement. Aux deux extrémités, le toit, qui descend très bas, est disposé de manière à retenir le son. L'acoustique est merveilleuse ; sans hausser la voix plus que dans une petite chambre, le prédicateur se fait entendre des 1,200 auditeurs. De l'autre côté de la rivière, un autre service réunit quelques centaines de chrétiens.

Dans le grand tabernacle, l'ordre est assuré par une quinzaine d'anciens et de moniteurs qui placent les gens, font des signes menaçants aux enfants bougillons et veillent à ce que la sortie s'effectue en bon ordre.

Après le culte, j'ai assisté à la réunion d'une société pour fillettes, sorte d'union cadette. Environ 120 jeunes filles et petites filles se trouvaient réunies sous la direction de trois femmes indigènes. La présidente dirigeait tout avec la dignité et l'autorité d'une grande dame. Une de ses aides expliqua la parabole des dix Vierges, une fillette pria ; puis toutes chantèrent avec justesse et rythme la traduction d'un cantique gallois : « Gloire à Jésus ». Une collecte est faite en faveur des malades auxquels des secours sont portés par les fillettes ; on jette dans la boîte des cauries ou des pièces de nickel.

L'Ecole du dimanche a lieu à 3 1/2 heures. Selon la coutume américaine tout le monde y assiste :



M. Lambotte et son « boy »

petits et grands, jeunes et vieux. Il y avait foule, car le missionnaire (un noir américain) qui présidait le culte du matin, avait annoncé que M. Lambotte et moi nous ferions un « grand discours ». Nous le fîmes aussi petit que possible, avec le Dr Morrison comme interprête. Après le service, j'eus des centaines de mains à serrer et plusieurs des anciens me dirent : « Votre présence est un vrai miracle pour nous ; c'est la première fois que nous voyons un chrétien venant de votre pays ! »

Ensuite la foule de 1,200 adultes et enfants se subdivise en classes avec un grand nombre de moniteurs indigènes. Ceux-ci ont étudié la leçon le vendredi avec les missionnaires. On suit une histoire biblique, dont le cycle pour l'Ancien et le Nouveau Testament est d'environ trois ans.

Les garçons ont, après l'école, une société semblable à celle des fillettes. Je leur ai raconté l'histoire d'un garçon d'une de nos écoles missionnaires, pour qu'ils ne soient pas jaloux des filles auxquelles j'avais parlé de la fille d'un buveur actuellement membre une Eglise belge. Les cantiques sont entonnés par les garçons à tour de rôle pour leur apprendre à diriger une réunion.

La nuit est tombée ; la lune brille sur les grandes forêts et sur la vallée profonde ; la cloche tinte une fois encore : c'est l'appel à la prière. Tandis que nous nous rendons à la réunion anglaise pour les missionnaires, de tous les coins du grand plateau s'élève le chant des cantiques. En petits groupes, dans les logements des écoliers, des écolières ou des « boys », dans les différents

quartiers des villages des deux rives, les chrétiens de Luebo tiennent leurs réunions de prière dirigées par l'un d'entre eux. A la même heure, les voix s'unissent et les genoux se ploient ensemble, dans tout le vaste champ de la mission, jusqu'à des distances de plus de dix journées de marche. N'est-ce pas là un triomple de l'Evangile du Christ ?

Ce qui me frappe le plus dans la mission de Luebo, c'est la grande place donnée à l'activité laïque. « Nous nous déchargeons sur des chrétiens indigènes de tout ce qu'ils sont capables de faire, » me disait le Dr Morrison. Il serait difficile de combiner plus parfaitement la liberté des chrétiens avec l'autorité du missionnaire, l'initiative individuelle avec l'unité d'action dans l'œuvre religieuse. Ceci réflète bien le caractère de celui qui est l'âme de la mission : patience et prudence, courage et décision. Quand on voit à l'œuvre un missionnaire comme le Dr Morrison et que l'on vit un peu dans son intimité, on se prend à regretter amèrement les paroles qui ont été jetées contre lui du haut de notre tribune nationale par un orateur qui certes était mal informé.

Mes notes sont remplies de faits qui démontrent le courage, la fidélité des instituteurs placés dans dans les villages éloignés, loin de la protection de leurs missionnaires. Les menaces, les flatteries, les offres de cadeaux, les conflits entre tribus ou de chefs à sous-chefs, les laissent presque toujours inébranlables, avec autant de fermeté que de dignité. Hélas ! pour le christianisme, le rôle du

tentateur ou du terroriseur est souvent joué par un prêtre. Voici deux faits entre beaucoup.

N*** est un instituteur, placé dans un village à environ 400 kilomètres de Luebo. Un prêtre vient le trouver, se saisit d'une traduction des Paraboles (édition de Luebo) et lui dit : « Ce sont de mauvais livres, prenez les miens et enseignez ma religion. » L'instituteur exige que le prêtre lui restitue le volume déjà empoché. Le prêtre continue l'assaut :

— « Les protestants ne vous disent pas la vérité. Notre chef, le Pape, est roi de toute la terre et nous sommes tout-puissants ».

— « Les protestants nous ont appris à lire et à écrire. Depuis le temps que vous avez été dans notre pays, vous n'avez *rien* fait pour nous .»

— « Nous adorons Marie », reprend le prêtre, « et les protestants ne vous apprennent pas à recourir à elle ».

— « Nous respectons Marie, car c'est la femme qui a donné naissance au Sauveur, mais nous ne la prions pas .»

Voyant ses arguments sans effet, le prêtre se mit à frapper N*** et même, paraît-il, à lui donner des coups de pied. Par malheur, l'instituteur, mis hors de lui par un pareil traitement, perdit la tête et, en présence de tout le village, administra au prêtre une correction que les non-chrétiens trouveront méritée. Mais frapper un Blanc, un prêtre surtout, est un délit extrêmement grave. L'instituteur a fait le grand voyage de Luebo pour confesser à ses missionnaires son moment d'égare-

ment et demander leur conseil. Le prêtre porta plainte, mais le juge acquitta l'instituteur, estimant que le prêtre avait provoqué le conflit en s'imposant de force dans le village.

Autre fait. — Un sous-chef abandonne sa position pour devenir un modeste instituteur. Il bâtit un abri-école. Passant par là, à son retour d'Europe, un haut dignitaire ecclésiastique ordonne, de la façon la plus impérieuse, la destruction de l'école protestante. Un chef, terrorisé par les menaces et en plus sollicité par un cadeau, fait démolir l'école. On en appelle à un missionnaire protestant, heureusement en tournée dans la région; il envoie les représentants du village au chef de secteur. Celui-ci fait donner au chef du village l'ordre de reconstruire immédiatement l'école et de payer à l'instituteur protestant une indemnité de 9 croix de cuivre (valeur d'environ 30 fr.) (1). La chose fut faite, mais l'instituteur refusa l'argent en disant au chef : « Je n'ai pas besoin de cela. Je vous pardonne ; tout le passé est effacé ».

C'est avec joie et soulagement que les missionnaires de Luebo constatent l'attitude de plus en impartiale des fonctionnaires belges. On en attribue l'honneur à l'influence du roi Albert, dont la personne est de plus en plus respectée et aimée dans les milieux indigènes. Le mot d'ordre se répand : « Le roi ne veut faire aucune différence entre ses sujets protestants ou catholiques. Chaque

(1) L'équivalent du salaire de trois mois au moins, pour un ouvrier ordinaire.

Congolais a le droit de choisir la religion qui lui plaît ou de n'en adopter aucune .» C'est là une notion toute nouvelle dans le district du Kasaï, mais elle fait rapidement son chemin.

Malgré l'opposition constante mise à leurs progrès sous l'Etat indépendant et sous l'autocratie de la Compagnie du Kasaï, les protestants de Luebo ont réussi à semer l'Evangile dans une grande partie du district du Kasaï. Jusqu'ici ils n'ont que deux stations principales : Luebo et Ibanshe. Ils avaient sollicité deux concessions à Mushenge et à Bena Makima. Elles furent refusées sans prétextes plausibles. Aussitôt après, les catholiques de Luluabourg recevaient l'autorisation de s'établir dans les deux mêmes localités et tournaient ainsi par le Nord et par l'Ouest les positions occupées depuis 20 ans par les presbytériens américains. C'était là une violation de l'accord fait par l'Etat entre les catholiques et les protestants pour répartir leurs sphères d'influence réciproques. Sous le régime belge, la mission de Luebo a reçu une concession à Bena Upete (1) dans une région dont le R. P. Cambier prétendait conserver le monopole.

La mission presbytérienne américaine occupait 16 missionnaires, dont 7 dames. Ils sont aidés par 314 indigènes (hommes et femmes) enrôlés officiellement comme évangélistes, anciens, instituteurs, institutrices. Il existe 94 annexes avec évangélistes-instituteurs officiellement rattachés

(1) Cette station au N.-O. de Luluabourg portera le nom de Mototo (« Etoile ») surnom de Madame Morrison, décédée en novembre 1910. Une autre station va être ouverte à Sangula, à 18 heures de marche au nord de Kanda-Kanda.

à la mission. On trouve de ces annexes jusqu'à des distances de 100 kilomètres au Nord, 200 kilomètres à l'Est et 225 kilomètres au Sud, à partir de Luebo (distances mesurées à *vol d'oiseau)*. En outre, autour des annexes des instituteurs volontaires enseignent et prêchent l'Evangile dans leurs villages. Les missionnaires de Luebo ignorent le nombre exact de ces volontaires, mais l'évaluent à *au moins* 250. (1)

Les missionnaires de Luebo ne peuvent pas suffire aux demandes d'instituteurs qui leur viennent de toutes parts. Souvent il faut renvoyer les délégations de suppliants avec un refus donné à contre-cœur ou la vague promesse d'un exaucement futur. Les indigènes ont soif d'apprendre ; ils savent et proclament à haute voix que les protestants sont les « amis du peuple » et qu'ils ne peuvent pas trouver de plus sûrs protecteurs.

Un agent de la Compagnie du Kasaï nous disait : « Les missionnaires protestants ont une très grande, très bienfaisante influence sur le peuple, car ils sont *aimés* par les indigènes. »

Le consul anglais Thesiger, après avoir vu les annexes protestantes sur la route de Luebo à Lusambo, écrivait au docteur Morrison à peu près en ces termes :

« *Je dois vous confesser que je me défiais beaucoup des rapports au sujet des œuvres missionnaires et que je ne croyais pas à leur réelle efficacité. Ce que*

(1) En 1912, la mission a été renforcée d'une façon importante. En septembre et octobre, se sont embarqués 14 nouveaux missionnaires. Avec d'autres adjonctions précédentes, cela porte le total du personnel à 38 missionnaires, hommes et dames.

j'ai vu dans mon voyage m'a convaincu que je me trompais et je ne perdrai dorénavant pas une occasion de proclamer l'excellence de l'œuvre poursuivie par vous au milieu des Congolais. »

Un fait fera bien saisir le caractère de l'œuvre de Luebo. A la table du docteur Morrison, nous étions servis par deux gentils « boys », admirablement stylés. L'un d'eux est un ancien anthropophage ; il a mangé du noir et du blanc et, dans ce dernier genre de denrées, des agents de l'Etat ! L'autre est le fils d'un grand chef cannibale ; le jeune garçon n'a pas mangé de chair humaine, mais un jour pour montrer qu'il n'avait pas peur, il a mordu à pleines dents dans une main crue et coupée au cadavre d'un blanc. Son père voulait le faire accompagner et servir à la mission par toute une suite d'esclaves, mais les missionnaires ne voulurent l'accepter que seul, dans les mêmes conditions que les fils d'esclaves. Ces deux jeunes garçons sont instruits à Luebo, non seulement dans le service de la table, mais dans des branches plus relevées, et ils deviendront probablement un jour des messagers de l'Evangile de l'égalité, de la fraternité et de la paix.

3. De Luebo à Kinshasa

Avant d'organiser une excursion à la station missionnaire d'Ibanshe, au nord de Luebo, nous attendions d'avoir des nouvelles du vapeur « Lapsley », qui était en train de remonter le Kasaï. Un messager nous apprend que le « Lapsley » est à Bena-Makima, en face de Bena-Luidi. Cinq jours

après, un nouveau messager : le vapeur a tenté de remonter la Lulua, mais il est resté fixé sur un banc de sable à une cinquantaine de kilomètres en aval de Luebo ! Comme le « Lapsley » ne pourra pas nous conduire à Bolengi, il s'agit de se hâter et de s'embarquer sans tarder sur le « Velde », qui est revenu à Luebo. C'est la seule chance d'atteindre une correspondance qui nous amènera à temps au Pool. A notre vif regret, nous devons renoncer à aller à Ibanshe. Le mercredi 20 septembre, nous nous embarquons pour Bena-Luidi, quittant avec émotion les missionnaires qui nous ont hébergés pendant quinze jours et qui nous ont entourés de tant de sympathie.

Au bout de près de quatre heures de rapide navigation, nous arrivons en vue du « Lapsley ». Notre capitaine ne veut pas stopper ; le courant est très fort à cet endroit ; de plus le pauvre homme a une fièvre affreuse et a hâte d'arriver au port pour se mettre au lit. Nous faisons des signaux désespérés à M. et Mme Scott, qui ne peuvent pas en croire leurs yeux. Arrivés à Bena-Luidi, nous obtenons de l'aimable chef de poste de la C. K., une baleinière et six pagayeurs. Avec nos huit Lokélés, cela suffira pour remonter jusqu'au vapeur enlisé. Nous quittons vers quatre heures. Mais le courant est d'une violence extraordinaire ; nous avançons lentement. Le nuit tombe et nous tâtonnons au milieu des bancs de sable, guidés par la double ligne sombre de la forêt qui borde la rivière à droite et à gauche. Nos hommes sont fatigués ; plusieurs se couchent au fond de

l'embarcation et nous conseillent d'aborder sur un banc de sable pour y passer la nuit ! Mais nos Lokélés animés par les chants de M. Lambotte, tiennent bon. Au tournant de la rivière, on voit luire une lointaine lumière : c'est le « Lapsley » ! Encore trois quarts d'heure d'efforts et nous accostons le vapeur endormi, aux sons de la traduction lokélé du cantique : « Matelots, en voyage... »

Le « Lapsley » est bloqué dans le sable, accosté contre la grande forêt. Ce serait une place merveilleuse pour un entomologiste, car il ne manque là aucune espèce de mouches, de tsé-tsé, de moustiques, d'abeilles, de guêpes et de fourmis, une surabondance d'insectes dangereux, piquants, brûlants ou simplement désagréables. Le capitaine et Madame Scott ne semblaient pas apprécier beaucoup cette magnifique occasion d'études scientifiques et attendaient avec impatience quelques tornades dont le résultat serait de faire monter le niveau de la rivière !

Pendant les deux jours que nous passâmes à Bena-Luidi pour attendre un steamer de la Compagnie du Kasaï, nous fûmes assaillis par trois formidables cyclones. Le premier surgit vers 6 heures, au moment du souper. Les rafales de vent balayaient tout sur leur passage et ployaient jusqu'à terre les palmiers qui, grâce à leur contexture fibreuse, ne rompent pas. Des torrents de pluie dévalaient de la colline, ravinant le sol. Les éclairs et le tonnerre se succédaient sans interruption. La tente de M. le Missionnaire Motte Martin, qui nous accompagne, est déchirée par le milieu et toute

sa literie, inondée, est entraînée dans la boue. Notre tente résiste avec peine, mais notre souper, juste à point, est noyé dans la pluie ! La même nuit et la soirée suivante, nous eûmes à affronter deux nouveaux assauts de la tempête. A l'intérieur de la tente, nous avions fixé la toile avec toutes nos malles, et nous tenions les pieux en place sous les secousses du vent, tandis qu'au dehors nos huit boys étaient cramponnés aux cordes dans la pluie torrentielle.

Ce n'était pas encore suffisant pour mettre à flot le « Lapsley ». Nous dûmes embarquer sur un vapeur de la C. K. : le «Président de Hemptinne» ; les indigènes l'appellent « Kaniki » ou calicot, parce que M. de Hemptinne fournit à la C. K. les étoffes de traite !

Ce voyage nous permit de nous rendre compte de l'influence exercée au loin par la mission presbytérienne du Kasaï. Sur le vapeur, les ouvriers protestants étaient nombreux. Ils faisaient chaque matin leur culte en commun au lever du jour, avant le départ du bateau. Leurs cantiques servent de réveil-matin. Dans un poste, je vis un groupe d'indigènes accroupis au pied d'un palmier ; l'un d'entre eux faisait la lecture de récits bibliques en Baluba ; les auditeurs étaient des gens du village et une brave famille de noirs catholiques qui descendaient avec nous. Qu'auraient dit les Pères s'ils les avaient vus !

Dans un petit village où nous nous arrêtons pour prendre du bois, M. Martin aperçoit sur la rive un jeune homme qu'il reconnaît ; autrefois,

petit garçon, il avait demandé au capitaine du bateau missionnaire « Lapsley » d'être pris par « Les Hommes de Dieu » pour être instruit. Il avait passé un certain temps à Luebo ; puis il était retourné dans sa patrie et on n'avait plus entendu parler de lui. Qu'avait-il fait ? Il s'était improvisé instituteur. Maintenant il enseigne régulièrement la lecture, l'écriture et le catéchisme dans trois villages occupés par une population très sauvage et très arriérée. C'est à 480 kilomètres de Luebo !

A la belle plantation de caoutchouc de Mangi, un instituteur protestant instruit les ouvriers et leurs enfants, et il préside les cultes. Le directeur encourage cette œuvre de saine civilisation. On était en train de construire un joli petit temple de forme ronde.

La rivière s'élargit. Elle coule dans une plaine qui se déboise de plus en plus. Souvent il n'y a au bord de l'eau qu'un mince rideau d'arbres qui ressemblent à des saules. Les hippopotames et les crocodiles abondent dans ces parages. Puis le Kasaï s'engage dans les gorges étroites de la Passe de Swinburne. La masse d'eau énorme de la rivière se précipite en des rapides qui ont déjà causé plusieurs naufrages. Dans le cadre des grands arbres couverts de lianes, le spectacle est tout à fait impressionnant. Notre vapeur est encore lancé à pleine vitesse par l'élan du courant, quand nous accostons à Dima, le centre très important de la puissante Compagnie du Kasaï.

La direction de la Compagnie a érigé une jolie chapelle en briques pour le culte catholique. Les

Pères viennent de recevoir également en cadeau de la Compagnie un beau steamer dont le nom officiel est : « Sacré-Cœur de Marie », mais que très irrévérencieusement les indigènes ont rebaptisé : « Matabiche-na-Kompagnie », ce qui traduit en belge signifie : « Drinkgeld de la Compagnie » !

Les indigènes protestants de Dima se sont construit eux-mêmes et à leurs propres frais un hangar qui sert d'école et de temple. A l'appel de la cloche une bonne centaine d'auditeurs accoururent pour venir écouter la prédication de M. Motte Martin. Pour des motifs généralement peu spirituels, un certain nombre de protestants de Dima s'étaient enrôlés dans les rangs catholiques. Plusieurs étaient venus demander d'être réacceptés dans l'Eglise, parce que le catholicisme ne les satisfaisait pas. Ce fut un encouragement pour le digne et vaillant évangéliste qui prêche l'Evangile, isolé, sans appui, dans un milieu hostile, à six cents kilomètres de ses missionnaires.

De Dima à Kinshasa, nous voyageâmes à bord d'un plus grand vapeur : le « M'fumu N'tangu ». C'est, à la descente, un trajet de deux journées. Grossi par les eaux du Kwango et du Kwilu, le Kasaï s'étend d'abord dans une plaine, entrecoupé de marécages, d'îles et de bancs de sable. A certains moments, on se dirait sur le Bas-Escaut. Puis, les collines se rapprochent, deviennent plus élevées et se garnissent de forêts clairsemées, tout le long du superbe cours d'eau, le Kwa, formé par le Kasaï et la Fini, déversoir du Lac Léopold II.

A Kwamouth, nous retrouvons le Congo. Je

boucle un tour circulaire d'environ 4.200 kilomètres, sans compter le détour de 400 kilomètres aller et retour vers Luebo. Ne sachant pas exactement quel jour l' « Endeavour » passera à Kwamouth, nous nous décidons à redescendre jusqu'à Kinshasa, où nous débarquons le vendredi soir 29 septembre. Avec quelle joie nous nous retrouvons en pays de connaissance, comme en famille sous le toit hospitalier de la mission anglaise !

4. La Conférence générale des Missionnaires protestants à Bolengi

Pour la sixième fois, les représentants des différentes sociétés de missions protestantes du Congo étaient convoqués du 11 au 17 octobre en assemblée générale à Bolengi, à l'Equateur. Jusqu'ici ces conférences, bisannuelles, avaient tenu leurs sessions à Kinshasa ou à Léopoldville.

Les missionnaires du Bas-Congo étaient rassemblés au Stanley Pool. La nouvelle, apportée par nous, que le « Lapsley » ne pourrait pas collaborer au transport des membres de la Conférence, força plusieurs d'entre eux à rester à Léopoldville. Les autres durent s'entasser sur l' « Endeavour ». Nous étions vingt-quatre passagers. Plusieurs des messieurs durent coucher sur le pont ; ils y dressaient le soir leurs lits pliants et s'abritaient comme ils pouvaient contre le vent et la pluie au moyen de grandes toiles.

Entre Tshumbiri et Bolobo, nous essuyâmes une tornade terrible qui fut suivie par des pluies torrentielles. Il fallut forcer la marche pour arriver

à temps à l'Equateur. Plus d'une fois, nous navigâmes au clair de lune jusque dans la soirée. Cela nous permit de faire de nouveau le détour du lac N'tumba et de passer à Ikoko du samedi soir au mardi matin. M. et Mme J. Clark étaient revenus à leur ancienne station avec des renforts. J'assistai au culte présidé par M. Clark dans le dialecte spécial du Lac N'tumba.

Quand nous levons l'ancre le mardi matin, il pleut à torrents. Bientôt la brume devient si épaisse qu'il faut les précieuses indications de M. Clark pour ne pas manquer la sortie du lac et aller nous jeter sur les rochers. Le vent violent fait rouler fortement le vapeur. On ne se sent pas très en sécurité sur ces bateaux à fond plat qu'une fausse manœuvre peut faire se retourner sens dessus dessous. La température est réellement froide. Malgré le mauvais temps, nous arrivons le même soir à Bolengi.

C'est le lendemain que s'ouvrit la conférence sous la présidence de M. le Rév. A. F. Hensey, de la F. C. M. S. Il avait en outre avec ses collègues de Bolengi à pourvoir à la subsistance des 43 membres de la conférence (1). La question des logements fut résolue assez facilement grâce aux cabines des trois steamers missionnaires accostés à Bolengi : l'« *Endeavour* » (Société baptiste anglaise), le « *Livingstone* » (Congo Balolo Mission) et l'« *Orégon* » (Foreign and Christian Missionary Society).

(1) Il y avait 10 missionnaires de la B. M. S., 8 de l'A. B.M.U., 5 de la S. M. S., 7 de la C. B. M., et 10 de la F. C. M. S. En outre 3 invités : M. le Rév. et Mme J. H. Harris et l'auteur. En tout : 43 personnes.

Le programme général des journées de la Conférence était le suivant : réunion de prières à 6 h. 3/4, sermon à 8 h. 1/2, séances administratives de 9 h. 1/2 à 11 heures, de 3 heures à 5 h. 1/2, et de 7 heures à 9 heures du soir. Notre temps a donc été bien employé. Le mien, en particulier, n'a pas été perdu : j'ai été prié d'exposer l'histoire et les principes de notre Société belge de Missions ainsi que mon voyage d'étude ; j'ai dû préparer un sermon anglais pour le dimanche matin, parler à une réunion d'indigènes ; comme membre du Comité des Résolutions, ma plume n'a guère chômé entre les séances officielles.

L'accueil qui m'a été fait, ne fut pas seulement bienveillant et sympathique, il fut enthousiaste. J'aurais été quelque peu intimidé des marques d'approbation réitérées qui me furent données, si je ne les avais senties adressées non pas à ma propre personne, mais au protestantisme belge tout entier que j'avais l'honneur de représenter, pour la première fois officiellement au Congo. Le président et les membres de la Conférence ne négligèrent aucune occasion de me faire sentir que j'étais le très bienvenu et que nos missionnaires seraient accueillis avec joie par leurs collègues de toutes les sociétés.

Se réunissant pour la première fois depuis l'avènement du Roi Albert, la Conférence décida d'adresser à Sa Majesté une lettre en français. Après des vœux pour le nouveau règne, on y exprime la joie provoquée par le changement de régime dans la Colonie et par la promesse solen-

nelle faite par le Roi devant le Parlement belge. On déclare enfin la profonde admiration causée par la généreuse initiative de Sa Majesté la Reine dans les œuvres charitables et en particulier dans la lutte contre la maladie du sommeil au Congo. (1)

Une lettre plus détaillée fut rédigée pour le Ministre des Colonies et pour le Gouverneur général. On y constate « avec reconnaissance envers Dieu » « les grands progrès déjà réalisés dans l'administration de la Colonie depuis son annexion à la Belgique », notamment « le changement dans la perception de l'impôt ». La Conférence attend « avec espoir et impatience le moment où *tous* les Congolais jouiront de tous les avantages de réformes complètes ». Suivent quelques suggestions relatives au mariage civil, aux chefferies indigènes, aux mariages par achat, et à la trop faible représentation du protestantisme dans la Commission des indigènes (un missionnaire protestant sur sept membres) (2).

Dans les trois lettres, la Conférence déclare qu'elle a appris « avec une vive satisfaction la fondation de la Société belge de Missions protestantes au Congo », et que les missionnaires sont « certains qu'ils travailleront dans la plus complète harmonie avec leurs frères et coreligionnaires de Belgique ».

(1) On trouvera en appendice le texte de cette lettre et des citations de la lettre au Ministre des Colonies.

(2) Il a été répondu à ce vœu par la nomination d'un second missionnaire protestant dans cette Commission, qui ne compte plus que quatre missionnaires catholiques au lieu de six. M. le Dr. Royal Dye, qui avait été désigné, ne peut malheureusement pas retourner au Congo. Nous espérons qu'il sera bientôt remplacé.

En pirogue sur le Congo, entre Yakusu et Stanleyville

Il serait difficile d'exposer en détail tous les sujets discutés dans les séances. Les uns se rapportaient aux questions de discipline intérieure dans les Eglises indigènes : « Peut-on conserver dans l'Eglise un membre qui est engagé dans le commerce des boissons ? » — « Un membre d'une Eglise peut-il être autorisé à contracter un mariage par achat ? » — « Quels sont les meilleurs moyens d'atteindre les femmes ? » — « A quel âge est-il sage d'accepter les enfants comme membres de l'Eglise et leur acceptation doit-elle leur permettre d'assister aux assemblées d'Eglise ? » — « Quelle attitude les missionnaires doivent-ils prendre en face du fétichisme et des fétiches ? » — « Les Missions et les marchés le dimanche dans les postes de l'Etat. » — « Le mariage chrétien : quelle attitude prendre à l'égard du mariage civil ? » — Dans la discussion de ces problèmes parfois fort délicats, j'ai été frappé par la largeur d'idées et le bon sens animant les orateurs ; d'autre part, sans fanatisme aveugle et étroit, on désire maintenir haut élevées les exigences de la morale chrétienne et ne rien négliger pour assurer la qualité des chrétiens indigènes.

D'autres questions se rattachaient plutôt au domaine de l'éducation : « Les écoles-pensionnats pour filles », — « *L'enseignement du français dans les écoles des Missions* ». Tous les missionnaires protestants du Congo sentent la nécessité de développer l'enseignement du français dans leurs écoles et de se perfectionner eux-mêmes dans cette langue qui leur est indispensable dans leurs rap-

ports avec les fonctionnaires belges. L'enseignement du français ne devra jamais précéder, ni remplacer celui en langue indigène. Comme M. le Gouverneur général l'a fait savoir récemment, le Gouvernement de la Colonie a compris très sagement que les enfants doivent d'abord être instruits dans leur langue maternelle et que l'enseignement du français doit être réservé aux sujets d'élite dont on pourra faire des employés, des interprètes ou des contre-maîtres.

Le nombre des indigènes sachant lire a pris de telles proportions, grâce surtout aux efforts des protestants, que le besoin se fait sentir d'une « *littérature pour l'érangélisation du Congo* ». On a préconisé la publication de traités simples et courts en langues indigènes. La nécessité de procurer des livres aux Congolais les plus instruits est urgente ; l'étude du français sera très utile dans ce but. Il y a actuellement 7 imprimeries missionnaires au Congo belge ; il y a des livres imprimés en douze langues indigènes au moins. La Conférence de Bolengi a décidé la publication, à partir de janvier 1912, d'une revue missionnaire trimestrielle, en anglais : « *The Missionary Congo News* » (1).

Les missionnaires du Haut-Congo se préoccupent aussi beaucoup de la nouvelle langue franque qui du Pool aux Falls tend à remplacer les idiomes des tribus, c'est le Bangala ou Lingala, communément appelé « *Bula-Matadi* ». Une dis-

(1) Les circonstances n'ont pas encore permis la publication de cette revue. Nous espérons qu'elle paraîtra en 1913.

cussion très intéressante conclut à la nécessité de développer ce langage composite, encore rudimentaire, pour en constituer une langue dans laquelle on puisse traduire la Bible et prêcher l'Evangile.

La Conférence a prié les missionnaires du Haut-Fleuve de réunir pour la prochaine session, dans deux ans, un vocabulaire enrichi du « Bula-Matadi ». Ce travail rendra d'immenses services non seulement à la mission, mais aussi à l'administration de la Colonie.

Jusqu'ici les missions protestantes se sont occupées d'enseignement technique, mais pas d'une façon assez systématique. La Conférence a étudié « *La Possibilité et l'Utilité de la Fondation d'une école industrielle centrale* », où toutes les missions protestantes enverraient leurs meilleurs sujets. On tâcherait d'y avoir des professeurs belges, qui, en même temps, enseigneraient le français. Les élèves sortant de cette école trouveraient facilement de bonnes places. Deux Commissaires de district ont déclaré récemment : « Nous préférons les employés et artisans *protestants*, surtout s'ils peuvent parler le français. »

Les missionnaires protestants aimeraient aussi encourager les Congolais à entreprendre personnellement des affaires commerciales ou de petite industrie. M. le Rév. Harris a développé, en un rapport bien documenté et très intéressant, les résultats obtenus par la « *Mission industrielle de la Nigérie anglaise* » organisée avec un grand talent par la Mission de Bâle. Il faut encourager

chez les indigènes l'initiative privée et l'amour du travail ; le développement de la civilisation, et même du Christianisme au Congo, en dépend. Il s'agit de provoquer en Afrique la formation de la petite propriété agricole.

A cette question se rattache celle des « *Transports sur le Haut-Fleuve et ses affluents* ». Les missions protestantes n'employent pas d'une manière assez rationnelle ni assez productive leurs excellents vapeurs. Les transports de toutes les sociétés devraient être centralisés entre les mains d'une société générale de navigation placée sur une base commerciale et dirigée par des hommes spécialement compétents.

Réunissant en un faisceau ces trois questions de l'enseignement technique, du développement du commerce parmi les indigènes et des transports des marchandises pour les missions, M. Harris proposa la création d'une *Mission industrielle et commerciale.* Ce serait une société anonyme, travaillant d'accord avec les missions protestantes, mais indépendante administrativement et dirigée par des « missionnaires laïques commerçants ». Après le paiement de 5 % aux actionnaires, tout le bénéfice serait appliqué, *dans la colonie belge*, aux œuvres scolaires et médicales de toutes les missions protestantes. Nous insistons sur ce fait que tout profit restera dans la colonie et servira au développement physique, intellectuel et moral de ses habitants. La Compagnie s'efforcera de développer chez les indigènes le goût du travail, et spécialement de l'agriculture.

A l'unanimité, la Conférence a approuvé ce grandiose projet qui va être soumis à l'étude des Comités des Sociétés missionnaires. Si les espérances des promoteurs de cette Mission industrielle se réalisent, nous verrons sous peu agir au Congo belge l'organisme le plus capable de développer la colonie d'une manière normale et permanente. Nous espérons bien que les autorités et le public belges réserveront un accueil sympathique à cette œuvre désintéressée et éminemment bienfaisante.

Notons en passant que les steamers missionnaires ont déjà entrepris quelques transports de marchandises pour rendre service au Gouvernement. Seulement les missions ont refusé de transporter de la poudre, des fusils, ou des boissons alcooliques sous aucune forme quelconque.

La Conférence s'est enfin préoccupée d'étudier les moyens d'assurer une occupation plus complète et plus effective de l'immense champ constitué par le Congo belge. Jusque tout récemment, le mouvement d'avancement des missions protestantes fut systématiquement entravé par les autorités. Il en est résulté une pléthore de stations missionnaires dans le Bas-Congo, qui contient le tiers des effectifs protestants. Nous avons toutes raisons de croire que le gouvernement belge a définitivement rompu avec les errements de l'Etat indépendant sur ce point comme sur tant d'autres. Les protestants comptent bien jouir de l'égalité de traitement que leur garantissent les traités internationaux aussi bien que la Constitution belge. En conséquence les missions protestantes vou-

draient procéder à une meilleure répartition de leurs forces, de manière à occuper les parties du Congo qui ne sont pas encore touchées par la propagande évangélique. On estime que les stations principales devraient avoir un rayon d'action de 80 kilomètres dans le Bas-Congo et de 120 kilomètres dans le Haut-Congo (50 et 75 milles). Un « *Comité de continuation* » a été chargé de proposer aux Sociétés de Missions les mesures nécessaires à la réadaptation des forces missionnaires protestantes (1).

Le samedi après-midi fut consacré à une visite au Jardin botanique de l'Etat à Eala, de l'autre côté de Coquilhatville. Les deux steamers l'« Endeavour » et le « Livingstone » se répartirent les membres de la Conférence. En passant au chef-lieu, une députation fut chargée de présenter les hommages de la Conférence au Commissaire de District.

Le dimanche, on fit trêve à l'administration. Au bord du fleuve dans la belle eau au reflet bleu de ciel, eut lieu une cérémonie très impressionnante dans sa simplicité : le baptême de 197 candidats à l'Eglise. Ils s'avançaient par rangs de cinquante, tandis que les chrétiens indigènes placés sur la berge en amphithéâtre chantaient des cantiques. Cinq missionnaires, dans l'eau jusqu'à la ceinture, officiaient.

Puis, on procéda à l'inauguration du nouveau temple de la station : un beau bâtiment en bri-

(1) Les débats de la Conférence de Bolengi ont été résumés dans un oli petit volume (117 pages) édité et imprim é à Bolobo.

ques, qui peut contenir près de mille auditeurs. L'auditoire ce jour-là débordait au dehors. Les baies des fenêtres non encore placées, étaient garnies de grappes de figures noires. On m'avait fait l'honneur de me demander de prononcer les paroles de dédicace. Partant du texte : « Si l'Eternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain », je dis en anglais quelques mots, que M. Hensey traduisit dans la langue locale. A la fin du culte fut célébré un service de Communion auquel prirent part près de mille personnes. Tout se passa avec un ordre et dans un recueillement remarquables pour un auditoire à l'aspect aussi sauvage.

Le soir, le grand temple était de nouveau plein pour un service liturgique, que les Américains appellent une « Manifestation d'Activité chrétienne ». Les assistants, blancs et noirs, y avaient été répartis par tribus et nationalités. Outre les indigènes des environs, il y avait des bandes de chrétiens venus de différentes régions. Chaque groupe récita dans sa langue l'Oraison dominicale, et puis chanta un cantique. Les langues indigènes représentées étaient les suivantes : Kikongo (Bas-Congo), Bobangi (Moyen-Congo), Lontomba (Lac N'tumba) Lonkundu (Equateur), Lomongo (Zone de la Lulanga-Lopori), Ngombe (Bopoto), Basoko (Yalemba), Lokele (Yakusu). Les langues européennes étaient : l'Anglais, le Français, le Gallois, le Danois, le Suédois.

De cette tour de Babel ne ressortait pas du tout un sentiment de confusion, comme on pourrait le

croire. Il y avait là au contraire une magnifique leçon de choses. Elle fut comprise non seulement par les indigènes, mais par les Européens. Un docteur et sa femme, catholiques, qui assistaient à ce culte d'un nouveau genre, me dirent combien ils étaient impressionnés par l'affirmation d'unité spirituelle qui se dégageait de cette diversité. C'était comme la preuve palpable de l'union profonde et sincère de toutes les missions protestantes malgré les différences de dénomination et de nationalité. C'était aussi un exemple vivant de l'étendue et de la profondeur de l'œuvre civilisatrice poursuivie par ces missions dans les principales régions du Congo. Dans tous ces cœurs qui vibraient de la même foi, on sentait battre les mêmes aspirations. Bien que ne comprenant pas les mots prononcés, on s'associait aux prières et aux chants par une de ces communions mystiques qui ne s'expriment pas par des paroles, mais qui se manifestent par le contact des âmes.

Chapitre V

VOYAGE DE RETOUR

1. A bord du « Livingstone »

Les journées si hautement intéressantes de la Conférence arrivaient à leur terme. Il fallut, bien à regret, dire adieu aux hospitaliers missionnaires de Bolengi. Je m'embarquai sur le « Livingstone », vapeur de la C. B. M. Nous partîmes le mardi 17 octobre à 9 heures du matin, après avoir assisté à une séance finale de la Conférence et avant d'avoir déjeuné !

M. Lambotte allait s'embarquer quelques instants plus tard sur l' « Endeavour » avec nos huit serviteurs noirs. Ce fut avec une réelle émotion que je pris congé de ces braves Congolais, qui m'avaient servi si fidèlement dans notre long voyage. L'un d'entre eux, me serrant la main avec effusion, me dit dans un jargon « bula-matadi » qu'il croyait à ma portée : « Malamu mingi : bon beaucoup ! » Cela signifiait sans doute que j'avais été bon pour eux et qu'ils étaient satisfaits de leur longue randonnée, au sujet de laquelle leurs parents et amis noirs de Yakusu n'avaient pas été sans appréhensions.

Nous étions dix-neuf passagers sur le « Livingstone ». Trois d'entre eux furent débarqués le premier soir à Ikoko, où je fis ma troisième visite. Le lac était de nouveau houleux. La nuit était tombée, la côte était à peine dessinée à l'horizon. Il s'agissait de pénétrer dans la petite crique qui sert de port à la mission, sans butter sur des masses de roches ferrugineuses à droite et à gauche de l'étroit chenal. Les coups de sirène répétés appelèrent l'attention et bientôt une lampe, se mouvant sur la rive, nous indiqua le lieu d'atterrissage. L'abordage fut aussi facilité par la lumière de formidables éclairs.

Le lendemain matin, à la sortie du lac N'Tumba, nous nous arrêtâmes quelques instants devant une annexe de la mission. Il y a là une communauté indigène qui est dirigée par un Congolais, homme instruit et éduqué. S'il le voulait, il pourrait gagner un fort salaire en se mettant au service de l'Etat ou de sociétés commerciales, ou bien en faisant le commerce à son propre compte ; il préfère travailler gratuitement à l'œuvre de Dieu ; de plus, au moyen de l'argent gagné par ses cultures, il paie encore le traitement (douze francs par mois) d'un instituteur placé dans un autre village. (1)

Pendant que les hommes du vapeur chargeaient du bois à Lukoléla, je pus me rendre compte que mes prévisions pessimistes du mois de juin ne s'étaient pas du tout réalisées. Malgré le départ des missionnaires européens, l'œuvre se poursui-

(1) La station d'Ikoko, qui compte 400 membres communiants, a 18 annexes sur les bords du lac N'Tumba et dans la direction du Lac Léopold II.

vait sous la direction d'un évangéliste noir. Il était en train de bâtir une nouvelle école-chapelle. La station avait été dégagée de la végétation exagérée qui l'encombrait à mon premier passage. Elle avait pris un tout autre air. J'eus là une fois de plus la preuve que l'éducation protestante donne aux Congolais une saine indépendance et un réel esprit d'initiative, que les instituteurs noirs savent travailler avec conscience et intelligence, sans que « leur Blanc » ait besoin d'être toujours derrière eux.

Comme sur l' « Endeavour », chaque matin, avant le départ, pendant que les chaudières se mettaient sous pression, le capitaine présidait un culte pour ses mécaniciens, chauffeurs et coupeurs de bois.

On pratiquait encore un système abandonné sur l' « Endeavour », celui de couper le soir et la nuit la provision de bois dans la forêt riveraine. Sur la berge les bûcherons se rangent en ligne ; au signal du capitaine, ils se précipitent tête baissée dans les taillis ; c'est à qui trouvera les pièces de bois mort les plus avantageuses et les plus rapprochées ! Bientôt les échos de la forêt retentissent de coups de haches et de craquements de branches. Le travail se poursuit aux lueurs de feux et de flambeaux qui découpent les feuillages et jettent des ombres fantastiques. Enfin chaque bûcheron vient dresser sur le sable sa brasse de combustible. Le dernier soir, nous accostâmes à une jolie île boisée, l'île d'Eseka. Elle est garnie surtout de bouquets d'immenses palmiers boras-

sus, portant leurs grosses noix à l'enveloppe rouge vermillon. Un de ces fruits, gros comme une tête d'enfant, tomba à mes pieds ; après une chute de 25 à 30 mètres, cette masse aurait facilement défoncé mon casque !

J'achevais mes 5.400 kilomètres de navigation fluviale dans la Colonie. On m'avait averti que je serais vite lassé d'admirer le double rideau de la forêt tropicale. Cette prévision ne se réalisa pas pour moi.

« Toutes les rivières sont les mêmes », écrit un voyageur américain, parlant de la monotonie du Congo entre Stanley Pool et l'Equateur. J'ai vu un bon nombre de fleuves européens, mais aucun n'est comparable au Congo, aucun n'est aussi majestueusement beau. On ne peut pas parler de monotonie dans les lignes, car la forme des hauteurs varie beaucoup, ainsi que les sinuosités des cours d'eau, découpés de criques ombragées et parsemés d'îlots verdoyants ou de bancs de sables herbeux. Il n'y a pas non plus monotonie dans la forêt elle-même ; elle est composée de tant d'essences différentes que son aspect est rarement le même pour plus de quelques kilomètres ; les tons des verts varient à l'infini, ainsi que la forme des feuillages et le port des arbres. Pas de monotonie enfin dans les couleurs ; la lumière joue dans le vaste miroir des eaux, resplendit dans les feuillages et se modifie sans cesse selon l'heure de la journée pour aboutir aux grands embrasements des couchers du soleil, où dominent les oranges et les violets.

Je fus frappé de voir, entre Bolobo et le Pool, des villages d'*indigènes* qui s'étaient établis sur la rive depuis mon premier passage et avaient déboisé pour leurs cultures. Décidément la confiance renaît parmi les victimes de l' « ancien régime ».

Sur un fleuve rapide comme le Congo, on navigue deux fois plus vite à la descente qu'à la montée. Aussi, trois jours après avoir quitté Ikoko, nous arrivions au Stanley Pool. Le « Livingstone » aborda vers 11 heures du matin sur la côte française à Brazzaville pour y débarquer quatre missionnaires suédois. Je profitai de l'occasion pour visiter la capitale du Congo français, ainsi que la nouvelle station missionnaire que viennent d'y établir les Suédois.

Après avoir rempli des formalités douanières sans fin et noirci plusieurs feuilles de papier, le capitaine du « Livingstone » fut autorisé à traverser le Pool vers Kinshasa, et nous, à faire entrer nos modestes bagages sur territoire français. Sous aucun climat, la bureaucratie ne perd ses droits souverains et inaliénables !

L'accueil extrêmement cordial que je reçus de la part des missionnaires suédois me fit regretter de n'avoir qu'une demi-journée à leur consacrer et de n'avoir plus le temps de visiter quelques-unes de leurs stations sur territoire belge. Ne pouvant plus s'étendre dans le Bas-Congo, à cause du grand nombre de stations protestantes, la Société des missions suédoises s'est décidée à entreprendre une œuvre sur territoire français, où se parle la même langue. Elle a déjà fondé deux stations, et

elle est en train de s'établir à Brazzaville. Un grand obstacle à l'œuvre des Suédois est l'obligation de donner dans leurs écoles *tout* l'enseignement en français. On espère que les autorités, bien disposées à l'égard de la mission protestante, donneront la permission d'enseigner en langue indigène. Les enfants n'ayant aucune notion du français, ne peuvent pas recevoir dans cette langue un enseignement qui porte des fruits. Il est en tout cas impossible *d'évangéliser* dans ces conditions.

Les catholiques ont à Brazzaville une belle mission que dirige Mgr. Augouard, une personnalité marquante. Il venait malheureusement de partir pour l'Europe, appelé en conseil par le gouvernement au sujet des cessions de territoire à l'Allemagne. Je fis visite au supérieur, qui me reçut avec une politesse toute française. Avec le plus charmant sourire, il annonça au missionnaire suédois qui m'accompagnait : « Nous allons établir quatre stations dans les environs de vos nouvelles stations, mais, naturellement, nous n'avons aucune intention d'entraver votre œuvre ! » Etait-ce une aimable ironie ? On pourrait le croire !

Dans son ensemble, la Société suédoise a neuf stations, dont six sont sur territoire belge. (1) Au Congo belge, elle occupe 175 évangélistes indigènes. En juin 1911 a été célébré à Kinkenge le 25e anniversaire de cette mission, dont l'activité

(1) Les stations récemment fondées sur des territoires français sont celles de Madzia (45 kilomètres de Brazzaville) en janvier 1909, de Musana au nord de Brazzaville en juillet 1910 et de Brazzaville en 1911.

sérieuse et profonde a été couronnée d'un grand succès.

Vers le soir, je dus quitter mes amis suédois et traverser le Pool, en trois quarts d'heure, sur une barque à vapeur. Dans la lumière du couchant, les baobabs géants de Kinshasa dominaient majestueusement le paysage. Entre leurs troncs énormes et sous leurs branchages presque dépouillés de feuilles, on avait tracé de nouvelles avenues, on bâtissait de nouvelles factoreries. Depuis mon premier passage, d'excellentes transformations avaient été opérées, montrant l'activité intelligente que déployent les autorités belges.

2. De Léopoldville à La Pallice

Je passai le dimanche à la Mission anglaise de Léopoldville (C. B. M.). Elle occupe un superbe emplacement, couvert de bosquets de palmiers et dominant le fleuve. Ce terrain, où le Dr Sims fonda un des premiers établissements européens du Congo Moyen, appartient à la Société baptiste américaine, mais il est pour le moment loué à la C. B. M. Le matin et le soir, je fis à pied, par une excellente route, les six kilomètres qui séparent Kinshasa de Léopoldville.

Au culte dans le joli temple, mystérieusement sombre, j'adressai quelques mots à l'auditoire congolais. L'œuvre missionnaire n'est pas facile dans un centre populeux comme Léopoldville. Les tentations sont multiples pour les chrétiens indigènes dans une grande ville où les Européens sont nombreux et où vivent pêle-mêle des milliers de Con-

golais rassemblés de toutes parts et detachés de leur terroir. Beaucoup d'employés de magasins, de boys doivent travailler le dimanche. Les grands marchés dominicaux sont également une concurrence désastreuse aux services religieux. Et pourtant il y a tout un groupe de chrétiens qui tiennent ferme et qui font honneur à l'Evangile.

Par la chaleur de l'après-midi, je montai la haute colline qui domine la ville et où se trouve le bel hôpital de la Croix-Rouge. Je fus bien récompensé de mes efforts par la vue magnifique que j'eus sur les rapides, le commencement des trois cents kilomètres de cataractes qui aboutissent à Matadi. Sur une largeur de plusieurs kilomètres et à plusieurs lieues de distance, jusqu'au tournant de la rivière, c'est un bouillonnement extraordinaire des masses liquides du Stanley Pool qui se précipitent au milieu des rochers avec un grondement de tonnerre.

Le lundi matin, j'étais de nouveau installé pour deux journées sur les dures banquettes du Chemin de fer du Bas-Congo, en compagnie de quelques missionnaires qui rentraient de la Conférence et de M. le Missionnaire Hedges, de Bolengi, qui allait s'embarquer avec moi. Une toile tendue par nous à travers le wagon ouvert, nous protégeait approximativement contre la pluie de charbons ardents.

A mon vif regret, je ne pus m'arrêter à *l'Ecole normale de Kimpese* où se trouvaient alors M. et Mme Cameron. M. Cameron avait eu la grande amabilité de venir à ma rencontre à Thysville pour faire avec moi une partie du voyage en chemin de

MM. Anet et Lambotte sur le chemin de fer des Grands Lacs

fer. A la gare de Kimpese, je vis Madame Cameron, M. le Missionnaire Moon et les élèves de l'Ecole, qui m'accueillirent avec des battements de mains selon la mode du Bas-Congo. L'Ecole, dirigée par les missions baptistes anglaise et américaine, comptait alors 30 hommes et 23 femmes qui se préparent à être évangélistes et institutrices. La durée normale des études est de trois ans.

Voici la descente en lacets sur les pentes desséchées des Montagnes de Cristal, puis la vallée encaissée du M'pozo que domine le Pic Cambier, les rapides du Congo, les maisons de Matadi, le « Bruxellesville » qui achève son chargement. On rentre dans le monde civilisé.

A Boma, le « Bruxellesville » s'est arrêté pendant une journée. Grâce à l'extrême obligeance de M. le Gouverneur général et de M. le Directeur de la Justice, j'ai pu en si peu de temps déposer en due forme la demande de personnification civile de notre Société de Mission. M. le Missionnaire H. D. Campbell, de la Mission Américaine de Boma, a bien voulu être le représentant légal de notre Société en attendant l'arrivée de nos premiers missionnaires. Le soir, je dînai au Palais du Gouverneur général en compagnie de quelques hauts fonctionnaires de la Colonie. Tous m'ont encore déclaré la satisfaction que leur cause la fondation de notre société protestante belge. J'ai été heureux de pouvoir exprimer à M. le Gouverneur général ma reconnaissance pour l'accueil si empressé de ses agents et ma vive satisfaction pour les immenses progrès réalisés dans l'adminis-

tration de la Colonie. « Je ne serai tout à fait tranquille, me dit-il, que le 1er juillet 1912, mais alors je pourrai répondre de toute la Colonie vis-à-vis de la Belgique. » On sent que M. Ghislain s'est consacré de tout son cœur à sa tâche ; ses proches conseillers déclarent qu'il se surmène dans son désir ardent de tout voir et examiner par lui-même. La Belgique a au Congo toute une série de hauts fonctionnaires dont elle peut être fière et qui feront de sa colonie une des mieux administrées de l'Afrique centrale.

Boma s'était bien transformé depuis mon premier passage. Des marécages, où se vautraient des porcs noirs, entre les hôtels et le Palais du Gouverneur, avaient été comblés au moyen de sables dragés dans le fleuve ; de nouvelles habitations s'élevaient pour les agents blancs, de nouvelles rues avaient été tracées.

Il ne m'a pas été possible malheureusement de pousser une pointe dans le Maymbe, la région au nord de Boma, pour y visiter quelques-unes des six stations de la *Christian and Missionary Alliance*, société américaine qui a son centre à Boma, où j'avais assisté au culte au mois de mai. La maison, si pittoresquement située, de M. et Mme Campbell est accueillante à tous les missionnaires de passage. Leur livre d'amis pourrait servir à écrire une histoire des missions protestantes au Congo pen- les dernières années.

Le jeudi 26 octobre, après une descente rapide du fleuve, le « Bruxellesville » jetait l'ancre devant Banane. Nous y passâmes plus de vingt-

quatre heures par un soleil radieux qui devait me laisser du Congo une impression lumineuse.

Puis ce furent les trois semaines de voyage en mer. Je débarquai à La Pallice le 13 novembre. Cette traversée fut rendue intéressante par la présence de plusieurs fonctionnaires : M. Diderich, membre du Conseil colonial, M. le Commissaire Général Borms, M. Dumont, Directeur de la Justice à Boma, MM. les Juges Maes et Smets, etc. Dans mes conversations avec ces messieurs, je pus me rendre compte une fois de plus de leurs dispositions bienveillantes envers les missions protestantes et à l'égard de nos projets de mission protestante belge, de leur réel intérêt pour les indigènes, enfin de leur ardent désir d'administrer la colonie d'une manière digne de la libre Belgique.

Chapitre VI

L'EDUCATION DES INDIGÈNES : BASE DE LA COLONISATION

Le Congo belge n'est pas une colonie de peuplement. Son climat ne permet pas à la race blanche de s'y établir d'une façon permanente. Les compagnies d'assurance ne nous en avertissent-elles pas en imposant aux résidents congolais une surprime de 100 %, le maximum ? Cette surprime est moins forte pour beaucoup d'autres colonies, même tropicales ; elle est considérablement moindre pour les risques de guerre ou pour les dangers courus sur mer. Les enfants ne peuvent pas séjourner au Congo sans mettre en péril leur santé ; les missionnaires protestants, qui ont une expérience d'un tiers de siècle, ne gardent pas leurs enfants auprès d'eux après l'âge de deux ou trois ans.

Les mesures d'assainissement, les facilités de ravitaillement et de soins médicaux pourront certes améliorer dans une certaine mesure cette situation, mais jamais jusqu'à permettre aux Européens de faire souche d'une manière permanente dans la colonie. Certaines régions élevées, comme le Haut-Katanga, les environs du Lac

Kivu, sont plus salubres ; mais il ne faut probablement pas s'exagérer leur salubrité, et ces régions ne forment qu'une minime partie du territoire congolais.

Il ne sera donc possible de mettre en valeur la colonie qu'avec le concours des populations noires. Dans certaines régions du globe, la race blanche a refoulé devant elle les sauvages. Elle les a détruits par la guerre, par la famine, par l'alcoolisme : elle a pris leur place. C'est le cas, par exemple, pour l'Amérique du Nord.

Persuadés de la supériorité incontestable, universelle et permanente de leur race, certains théoriciens font bon marché de la disparition des races dites inférieures ; ils s'en consolent facilement en y voyant une phase inéluctable de l'évolution de l'humanité vers un état supérieur. Ceux qui sont moins imbus de l'orgueil de race, puisent, dans l'étude impartiale des faits, une saine modestie et une sympathique appréciation des concours que tous les éléments de l'humanité peuvent apporter à l'élaboration de la Cité future.

Toute question d'humanité mise à part, une politique de destruction n'est pas applicable au Congo belge, comme elle le serait dans l'Afrique du Sud ; car, détruire les Congolais, ce serait annihiler la Colonie. La collaboration des noirs est nécessaire à l'exploitation fructueuse de notre domaine africain.

S'imagine-t-on des ouvriers blancs travaillant d'une façon prolongée dans les plantations et dans les exploitations agricoles au Congo ? dans les

mines et dans les carrières ? Sur le chemin de fer des Grands Lacs, un chef de gare me disait que des blancs ne pourraient jamais résister au travail de mécanicien de locomotive ; les noirs eux-mêmes sont rapidement invalidés par les bronchites et les pneumonies.

Il faut donc se servir des indigènes. Mais de quelle façon ? Les employera-t-on comme des sortes de moteurs animaux en laissant toute l'initiative intelligente et toute l'impulsion persévérante venir uniquement des surveillants blancs, qui joueraient le rôle de mécaniciens de ces machines rudimentaires et passives ? C'est ce que réalise le système du travail forcé, en somme l'esclavage sous une forme plus ou moins déguisée. En se plaçant au point de vue humanitaire, il ne serait pas difficile de prouver combien le travail forcé est néfaste, car il dégrade autant celui qui l'emploie que ceux qui en sont les victimes. La cupidité et l'égoïsme de certains « colonisateurs » se préoccupent peu de telles considérations. Comme le dit M. Leroy-Beaulieu :

« Chez les trois quarts de ces Européens, hommes rudes, âpres à la besogne et au gain, qui sont venus aux colonies et ne veulent pas perdre leur temps et user inutilement leur santé sous un climat dangereux, il couve une âme de négrier. »

Tous les défenseurs du travail forcé n'obéissent certes pas à des mobiles bas et intéressés, mais je suis persuadé qu'ils font un mauvais calcul. L'esclavage ou le serf est inévitablement paresseux, trompeur et menteur. Son travail est inférieur à

celui du travailleur libre, comme quantité et surtout comme qualité.

Voici les conclusions votée à ce sujet par le Congrès de Sociologie coloniale de Paris (1900) :

« Le Congrès,

« Considérant que l'emploi de la corvée ne présente que des inconvénients ; qu'elle est une cause de diminution de la population indigène, en même temps qu'un danger pour la tranquillité publique par les mécontentements qu'elle provoque,

« Considérant, d'autre part, qu'il est démontré par l'expérience, que les mesures prises pour prévenir les abus que l'emploi de la corvée fait naître, sont toujours inefficaces et illusoires,

« Considérant, enfin, qu'il n'y a que le travail libre et rémunéré qui donne des résultats sérieux et qu'il n'est pas de colonie où l'on puisse arriver à se procurer, dans des conditions suffisantes de rémunération, la main d'œuvre nécessaire,

« Emet le vœu :

« Que les puissances colonisatrices suppriment la corvée et qu'elles s'efforcent de la remplacer par le travail libre et rémunéré. »

M. Gentil, gouverneur-général du Congo français, a déclaré que « tous les indigènes du Congo ne sont pas réfractaires au travail. Qu'on se décide à payer en argent un salaire suffisant et, au bout de peu de temps, on trouvera en quantité suffisante la main d'œuvre dont on a besoin. »

L'expérience faite par la Compagnie du chemin de fer du Bas-Congo est des plus intéressantes. On y appliqua le travail à primes, avec minimum

de salaire. La production moyenne journalière augmenta dans la proportion de 100 % pour certaines catégories de travailleurs, de plus de 50 % pour l'ensemble des ouvriers. Le prix de revient kilométrique fut réduit, tandis que les frais de surveillance devenaient beaucoup moins considérables. (1)

Le directeur de la belle plantation de caoutchouc de Mangi, sur le Kasaï, m'a dit qu'il se trouvait fort bien du travail à la tâche. La plupart de ses ouvriers ont fini leur tâche à midi ou à une heure ; il leur reste du temps pour cultiver leurs champs et pour s'instruire. Ils ont dans leur village une école dépendant de la mission de Luebo.

Il n'est pas nécessaire de développer intellectuellement ni moralement l'esclave ou le travailleur forcé. Ce serait peine perdue. Mais, si l'on veut recourir au travailleur libre, il est urgent de l'instruire et de le moraliser. Sa valeur économique en sera directement affectée.

Aussi puis-je conclure ces remarques préliminaires en rapportant ce que me disait M. Ghislain, vice-gouverneur-général :

« Nous ne pourrons jamais exploiter la colonie sans l'aide des noirs. Il est donc nécessaire de les éduquer et de les moraliser. Sans indigènes éduqués, nous ne pouvons rien faire au Congo. »

Je vais maintenant m'efforcer de répondre aux questions suivantes :

1° Les Congolais sont-ils éducables ?

(1) Voir E. Vandervelde : La Belgique et le Congo, pp. 209-214.

2° Quelles méthodes d'éducation convient-il d'appliquer au Congo ?

1. **Les Congolais sont-ils éducables ?** Vaut-il la peine de les instruire et de les moraliser ?

Il est toujours dangereux de généraliser : le territoire congolais est habité par des populations si diverses d'origine et si inégalement développées, qu'il n'est pas possible d'émettre des jugements généraux. Cependant, il règne parmi les tribus congolaises une certaine unité de race et de développement social, et il est aisé d'établir une sorte de moyenne.

Un grand nombre de tribus congolaises sont loin d'être dépourvues de capacités intellectuelles. En voici des preuves.

Dans le Bas-Congo, à la mission anglaise de Wathen, un instituteur qui a professé dans un collège en Angleterre, m'a dit : « J'estime qu'en moyenne mes élèves bas-congos ne sont pas moins doués, peut-être le sont-ils plus, que les petits Anglais des classes inférieures ». Un élève de douze ans, entré à Noël, savait au mois de mai lire couramment dans le Nouveau Testament.

J'ai vu faire, à Wathen, des exercices de calcul mental par la première classe : 20 élèves, dont le plus jeune avait 11 ans, l'âge moyen étant de 13 ans. Onze opérations (additions, soustractions, multiplications, divisions) furent faites en 40 secondes ; la solution était donnée au bout de 55 ou 45 secondes, depuis le commencement de l'énoncé.

Voici un exemple :

$4 \times 5 + 6 : 2 - 4 \times 5 + 4 : 7 \times 9 + 9 : 12 = 6.$

Des problèmes simples sont résolus mentalement. En voici un : 8 kwanga (manioc) coûtent 40 ntaku (monnaie de laiton). Combien coûtent 11 kwanga ?

Au bout de 15 secondes, 13 élèves sur 20 avaient la solution exacte.

A Sona-Bata, une Norvégienne, institutrice diplômée, me disait que ses élèves congolais, garçons et filles, apprenaient avec la même facilité que les enfants norvégiens, qu'ils avaient en moyenne le même pouvoir mental. Elle me citait une fille, qui en six mois avait appris à lire couramment.

A Ikoko, sur le lac Ntumba, un garçonnet de 4 ans que j'ai vu, savait lire de petits mots et les écrire. Un autre, âgé de 7 ans, un albinos (1), écrivait couramment. L'instituteur, un Américain, m'affirmait que les Congolais de sa région étaient aussi intelligents que les enfants blancs. Ils ont une grande facilité pour l'arithmétique. « Nous n'avons aucune peine pour cette branche », me disait-il.

Quand ils ont dépassé la première jeunesse, les Congolais ont moins de facilité pour apprendre. Ne constatons-nous pas le même phénomène dans nos pays civilisés ? Ceux qui, comme moi, ont essayé d'enseigner la lecture à des adultes belges, ne jugeront pas trop sévèrement les adultes con-

(1) Les albinos sont des nègres blancs ! C'est-à-dire que leur peau manquant de pigment, est d'un rose orangé ; leurs cheveux sont blonds ; ils ont généralement la vue faible. J'en ai vu plusieurs spécimens. Généralement ils sont respectés par les indigènes qui les laissent tout faire, parce qu'ils les craignent comme des esprits. Le blanc est, en effet, la couleur des esprits.

golais ! Et pourtant on parvient à instruire des Congolais qui ont atteint toute leur croissance. A Ikoko, un jeune homme de 20 ans s'était engagé comme chévrier. Tout en gardant son troupeau, il épelait des cartes avec l'alphabet et des syllabes. Au bout de six mois, il lisait facilement des mots compliqués et additionnait des milliers. Quelque temps encore de ce travail persévérant et tout personnel, et il lisait couramment.

Dans le village de Yanjali, près d'Isangi (district du Lomami), j'ai visité une des 70 « écoles de village » dépendant de la station anglaise de Yakusu. Il y avait à peine trois ans que dans ce village de sauvages cannibales, deux instituteurs noirs enseignaient sans autre surveillance que les visites très espacées des missionnaires. Il a été procédé devant moi à un examen de lecture en langue lokele. Des hommes, des femmes, des jeunes garçons et des fillettes, appelés au hasard sur la liste de l'école, ont répondu avec entière satisfaction ; les uns épelaient les lettres et les syllabes, d'autres déchiffraient des phrases d'un manuel de lecture, un bon nombre enfin lisaient tout à fait couramment dans le Nouveau Testament.

Les Congolais ont généralement une bonne mémoire. Cette qualité m'a été signalée partout. Parfois elle est extraordinaire. Ainsi, une jeune garçon d'Ikoko peut réciter textuellement par cœur un chapitre des Evangiles, après une seule lecture. Un autre peut reproduire tous les points d'un discours qu'il a entendu quinze jours auparavant. Dans le village de Yanjali, cité plus haut, j'ai en-

tendu une centaine d'indigènes, hommes, femmes et enfants, répéter sans une hésitation et sans une faute des pages entières d'un de leurs manuels, ou bien réciter, comme un seul homme des passages bibliques et des Psaumes en entier.

Cette facilité de mémorisation offre naturellement des dangers au point de vue pédagogique. Pour se rendre compte si un indigène sait lire réellement, il est nécessaire de « piquer » les mots au hasard au travers du manuel, car l'élève connaît par cœur la suite des syllabes et des mots. Dans le domaine des idées, il est aussi bon de ne pas se laisser prendre aux formules toutes faites et aux convictions stéréotypées. Les missionnaires protestants se mettent en garde contre cet écueil. Par une servile imitation des Blancs, les noirs peuvent en effet se contenter de jouer le rôle de singes et de perroquets. Mais, bien employée, la mémoire est un auxiliaire précieux de l'éducation.

Les Congolais apprennent généralement avec une grande facilité d'autres langues indigènes. Certains en parlent couramment sept ou huit, qui sont bien distinctes les unes des autres. Quelques indigènes lettrés ont déjà fait des traductions qui ne sont pas sans valeur. Un homme de Monsembé a traduit en Bangala l'Evangile selon St Luc. Cette version n'est pas parfaite sans doute, mais elle a de réels mérites.

Ils ont évidemment un peu plus de difficulté à apprendre les langues européennes, dont le génie est trés différent de celui de leurs dialectes. Ce-

pendant, ils attrappent rapidement des mots et des phrases françaises. Ils ont, dans beaucoup de régions une grande difficulté à prononcer les sons : *r*, *u*, *e* (muet). Dans les missions protestantes, on évite systématiquement d'enseigner l'anglais. Des notions d'anglais ont été répandues au Congo par des voyageurs et surtout par des ouvriers de Sierra-Leone. Les Congolais apprennent l'anglais plus aisément que le français. Quelques noirs qui ont accompagné des missionnaires en Angleterre, sont arrivés à parler couramment la langue de leur maître. A Wathen, un ancien aide-traducteur du Dr Bentley m'a adressé la bienvenue au nom de l'Eglise indigène en un anglais impeccable. Depuis mon retour, j'ai reçu d'un jeune homme éduqué à la même station de Wathen, une longue lettre écrite à la machine à écrire en français, avec très peu de fautes d'orthographe et dans un style presque tout à fait correct. Je connais des Belges qui n'en feraient pas autant!

Dans les régions où les missions protestantes ont exercé leur influence depuis un temps assez prolongé, on trouve des villages où la proportion des illettrés serait sans doute moins forte que dans les campagnes flamandes ou au Borinage. Dans le village de Ematte Loa, dont j'ai déjà parlé, les trois quarts des habitants savent lire et écrire. Un chef de poste du Bas-Congo m'a dit combien il avait été frappé du nombre d'indigènes instruits qu'il a trouvés dans les villages de sa région, dans la sphère d'influence de la mission de Wathen. Le célèbre voyageur Sir Harry Johnston fut aussi

très étonné de constater combien les missionnaires protestants avaient répandu l'instruction dans certaines régions du Congo.

Les livres publiés et imprimés, dans de nombreux dialectes congolais, par les diverses sociétés protestantes, forment déjà une bibliothèque bien garnie : grammaires, dictionnaires, abécédaires, manuels de lecture et d'écriture, ouvrages de vulgarisation scientifique, catéchismes, traductions bibliques, recueils de cantiques, etc. (1) Les Missions suédoises ont en 1911 fait hommage à S. M. le Roi Albert d'une collection de leurs publications, très remarquables au point de vue pédagogique. Ces mêmes missions publient en bas-congo, une revue bi-hebdomadaire, qui est tirée à 900 exemplaires et qui a 750 abonnés indigènes dans le Bas-Congo. A Yakusu, près Stanleyville s'imprime en lokele un petit journal, qui est lu par les 500 membres communiants de cette station, dispersés du Lomami au Stanleyfalls. Ces deux journaux renferment généralement un simple récit en langue française pour servir d'exercice aux lecteurs.

Le goût de la lecture est si répandu dans les milieux protestants au Congo que les indigènes paient volontiers pour se procurer des livres ou des journaux. Plusieurs publications religieuses en langue congolaise ont couvert leurs frais d'impression ; des subsides accordés par des sociétés anglaises ont pu même être remboursés. A Wathen, les élèves de la mission travaillent vo-

(1) Voir la liste bibliographique en appendice.

lontairement dans les jardins à leurs heures de loisirs pour se procurer un livre de lecture, un recueil de cantiques ou un Nouveau Testament qui soit bien à eux et qu'ils puissent remporter ensuite dans leur village.

Les relations épistolaires entre indigènes instruits dans les missions sont tout à fait courantes. Plus d'une fois, nous avons été chargés de missives pour une autre station. Depuis mon retour, j'ai reçu plusieurs lettres de chrétiens indigènes ; elles sont aussi remarquables pour le fond que pour la forme. Les écritures sont claires, fermes et souvent caractéristiques. Le style est naïf sans doute, mais plein de charme et remarquablement net. Les sentiments exprimés sont d'une grande finesse. L'une d'elles m'était adressée par les membres de l'Eglise de Yakusu ; une autre a été envoyée par mon cuisinier à ma famille à l'occasion d'un deuil.

Il semble que les noirs dépassent difficilement un certain niveau intellectuel. Ils ne possèdent pas l'originalité créatrice. Ne demandons pas trop à des sauvages sur lesquels pèse lourdement l'hérédité de siècles de barbarie et d'ignorance. Le milieu social où ils vivent est peu fait pour les développer intellectuellement. Que deviendrait un de nos enfants blancs, s'il était privé de tous les moyens d'instruction intuitive, que lui offre tous les jours la société dont il fait partie ?

N'y a-t-il pas un élément d'originalité dans les productions littéraires des Congolais ? Leurs chants de pagayeurs improvisés ou récités, leurs légen-

des, leurs fables, ont une note de verve, d'ironie ou de mélancolie romantique qui leur donne un charme réel. Les productions littéraires populaires de l'Europe à l'époque barbare sont-elles d'une valeur bien supérieure ? Les recueils de cantiques des missions publiés en bas-congo, en bobangi, en lokele, en baluba, etc., renferment toute une série de poésies religieuses qui sont des adaptations très intelligentes de cantiques européens et qui parfois dénotent une pensée originale. Naturellement éloquents, les Congolais font souvent preuve d'originalité dans leur façon d'exposer les vérités évangéliques ; ils aiment surtout les paraboles, dont la matière est empruntée à leur milieu physique ou social.

Le jeune Congolais a un grand pouvoir d'observation. Dès sa tendre enfance, il court les bois, il navigue sur les rivières, il observe les petits animaux, les poissons, les insectes dont il fait sa nourriture. Il accumule ainsi une masse de connaissances souvent très exactes ; il exerce son intelligence, il aiguise ses sens d'une manière plus originale et plus spontanée que nos écoliers qui doivent tous passer sous le rouleau compresseur des programmes scolaires stéréotypés.

Le Congolais est généralement très habile de ses doigts. On peut voir et admirer au Musée de Tervueren le goût qu'il déploie dans les travaux de vannerie, de tissage, de poterie, de ferronnerie. On apprend très facilement aux noirs toutes espèces de métiers. Sur le Chemin de fer des Grands Lacs, on a pu remplacer les Sierra-Léo-

Indigènes de Waïka et soldats de l'Etat

nais par des gens du pays, qui s'initient rapidement aux secrets de la machine à vapeur. On me citait le cas d'un indigène qui avait démonté une montre et l'avait remise en parfait état.

Enfin les Congolais ont une admirable habileté au commerce. Ils sont commerçants dans l'âme ; ils éprouvent une sorte de volupté à pratiquer le marchandage ! Il est indispensable de leur inculquer quelques habitudes de prévoyance et d'épargne ; mais n'est-ce pas nécessaire aussi pour nos ouvriers industriels ?

Des Congolais instruits ont commencé à leur propre compte des commerces d'ivoire ou de caoutchouc qui réussissent parfaitement. A Bolobo, la fabrication et la vente d'objets en ivoire fait vivre de nombreuses familles. On y confectionne avec un réel fini des cannes, des ronds de serviette, des coupe-papier, etc. La division du travail est poussée très loin dans cette petite industrie locale. Certains vont couper les palmiers borassus et le bois de teck qui sert à faire les cannes ; d'autres débitent le bois en morceaux ; d'autres tournent et polissent ; d'autres encore font les poignées d'ivoire, et enfin des ouvriers assemblent les diverses pièces. Dans le district des Bangala, à Ematte Loa, des jeunes gens de la Mission de Monsembé ont formé spontanément un village chrétien et gagnent bien leur vie en vendant aux vapeurs du fleuve du bois de chauffage, des légumes et de la volaille. L'air de prospérité de la population, les habitations joliment bâties font un

contraste frappant avec les villages païens des environs.

Pour montrer que les noirs sont capables de combinaisons commerciales à assez longue échéance, je pourrais raconter une transaction faite par les boys qui m'accompagnaient dans mon voyage de Yakusu à travers le Bas-Katanga et le district du Kasaï. A Luebo, chacun d'eux achète une jolie ombrelle. L'un d'entre eux était marié et destinait ce cadeau à son épouse. Mais les autres ? A nos questions un peu ironiques, ils répondirent : « Quand la femme d'Ekomo sortira avec son beau parasol, toutes les femmes de Yakusu seront jalouses et elles voudront en avoir autant. Alors nous vendrons nos ombrelles. Ici, elles coûtent 3 fr. et à Stanleyville, 5 fr. ; nous pourrons donc gagner 2 fr. ! »

Sans vouloir exagérer la portée de ces observations et tout en reconnaissant les limitations de la race noire dans sa condition actuelle, nous pouvons conclure que les Congolais sont éducables à un haut degré. On ne peut pas considérer les populations de nos colonies comme des brutes. On ne doit pas les traiter comme les bêtes de somme de la civilisation.

En de nobles paroles, qui méritent de ne pas rester lettre morte, les Evêques belges ont caractérisé les devoirs de notre peuple vis-à-vis de nos sujets africains : « Le peuple qui colonise... ne doit jamais perdre de vue que, vis-à-vis de la race inférieure avec laquelle il entre en rapport, il contracte toutes les responsabilités de l'éducateur vis-à-vis

de ceux dont il entreprend l'éducation. Responsabilité de l'exemple, avant tout ; responsabilité de la justice, ensuite ; responsabilité, enfin, de la longanimité et, au besoin, de la patience. » (1)

Et M. Bianquis, de la Mission de Paris, écrivait :

« Apprenons à respecter l'indigène, à respecter en lui la créature de Dieu, notre frère cadet, inférieur par le développement acquis, différent par son génie propre, mais égal en virtualité et en droit, puisqu'il est homme comme nous. C'est en le respectant que nous le dresserons à se respecter lui-même. » (2) Nous pourrions ajouter : c'est en le respectant, que nous obtiendrons de lui le respect pour nous-mêmes.

J'ai entendu des Congolais juger l'immoralité et l'ivrognerie de certains blancs en des termes qui dénotaient chez le noir l'être supérieur. Les propos de certains indigènes montrent qu'ils savent apprécier nos actes envers eux avec autant de clairvoyance que de justesse. L'un deux me disait :

« Nous sommes tout disposés à payer les impôts à Bula-Matadi. Mais que nous a-t-on donné en échange jusqu'ici ? Un peu plus de tranquilité sans doute. Mais quoi d'autre ? Dans notre région, nous n'avons pas de routes, pas d'écoles du Gouvernement, pas de médecins pour nous soigner, pas assez de magistrats pour trancher nos palabres et nous faire rendre justice. »

(1) Lettre pastorale à l'occasion de l'Annexion du Congo (Octobre 1908).

(2) Congrès protestant pour l'Etude des Questions sociales, Paris, juin 1908.

Un autre indigène, du district de Stanleyville, me faisait cette remarque qui ne manquait pas de bons sens :

« Les Belges nous ont délivrés du joug des Arabes. Nous leurs en sommes très reconnaissants. Mais il me semble que maintenant nous leur avons payé notre dette à cet égard et qu'ils pourraient nous donner autre chose en échange de nos impôts. »

Des gens qui savent raisonner aussi sagement, ne sont pas à mener par la terreur ; ils méritent d'être gagnés par le moyen d'une saine éducation.

2. Quelles méthodes d'éducation convient-il d'appliquer au Congo ?

Je crois utile tout d'abord de donner aux Congolais les éléments de l'instruction primaire, de leur apprendre à lire, à écrire et à calculer. Il ne me paraît pas possible de civiliser, dans le vrai sens du mot, sans instruire.

Faut-il instruire les indigènes en français, ou bien dans leurs dialectes ? — On n'arrivera à atteindre l'intellect et la conscience du Congolais d'une manière profonde, qu'en employant *sa* langue. Le français peut être réservé à quelques sujets plus développés, dont on fera des employés ou des fonctionnaires subalternes. Dans les colonies françaises, il est formellement interdit d'enseigner en langue indigène. On arrive ainsi à enlever à la masse de la population sa langue maternelle sans lui en donner une autre ; on fabrique des impotents intellectuels. Notre Gouvernement agit donc très sagement, en demandant l'instruc

tion en langue indigène et en réservant le français pour les écoles plus ou moins secondaires des grands centres.

Dans quelle langue indigène convient-il d'enseigner ? — Il y a tant de dialectes divers, parlés parfois par quelques milliers de gens seulement. Comment avoir les instituteurs pour toutes ces langues ? et les grammaires ? et les livres scolaires ?

Beaucoup préconisent l'emploi de quelque *lingua franca*, langage commun, compris dans de vastes régions. Cette méthode est peut-être praticable dans la partie orientale de la colonie, où beaucoup d'indigènes comprennent plus ou moins bien le ki-swahili. Cette langue, assez perfectionnée, est parlée dans tout l'Est africain ; elle possède de bonnes grammaires ; il a été possible de l'employer pour traduire la Bible.

Dans le reste de la colonie, il n'existe pas encore de langue commune susceptible d'être employée pour l'enseignement. Le fiote dans le Bas-Congo, le kituba dans le district du Kasaï, sont des jargons informes ; ils suffisent tout juste aux transactions des commerçants et des administrateurs, mais ils sont tout à fait inadéquats à transmettre des notions intellectuelles et morales un peu élevées. Il en est de même de la forme corrompue et barbare de ki-swahili parlée dans les environs de Stanleyville sous le nom de kingwana. Dans le centre du Congo belge, se développe une langue commune qui a pour base le dialecte des Bangala et qu'on appelle lingala ou Bula-matadi. M. Sta-

pleton, un linguiste distingué, trop tôt enlevé par la mort, a écrit un « *Essai de Grammaire Lingala* », en anglais ; une traduction française, imprimée à Bolobo, y est vendue à de nombreux blancs et a déjà rendu de grands services. Il faudrait développer ce travail et enrichir cette langue, qui pourrait ainsi devenir un véhicule suffisant pour l'instruction des indigènes de très vastes territoires. (1) Dans certains grands centres européens, le Lingala-Bula-Matadi est seul parlé par les enfants, descendant de parents qui appartiennent aux tribus les plus diverses ; ils n'apprennent plus leur langue maternelle.

Ce qui m'a le plus frappé au Congo, c'est le désir que les indigènes ont de s'instruire. Dans le Bas-Katanga, j'ai traversé des villages où des missionnaires n'avaient jamais passé et où on n'avait jamais vu qu'un seul blanc ; les chefs exprimaient leur vif désir de recevoir des instituteurs qui puissent enseigner leur peuple. A Lubo, j'ai vu la photographie d'un chef entouré d'une vingtaine de ses hommes ; ils avaient fait quinze journées de marche pour venir demander un instituteur à la mission du Dr Morrison. A Yakusu, près de Stanleyville, il arrive fréquemment des délégations de villages éloignés avec ce message : « Nous avons construit une école. Où est l'instituteur que vous pouvez nous donner ? »

Il est évident que les indigènes attribuent parfois une valeur magique aux livres des blancs,

(1) Je viens de recevoir un petit recueil de cantiques en lingala, publié par les missionnaires de Yalemba.

ainsi qu'à l'art de la lecture. Bentley raconte qu'au début de la colonisation, dans les factoreries du Bas-Congo, les indigènes présentaient les produits de leur chasse ou de leur culture à un premier employé ; celui-ci leur donnait un bon, avec lequel ils obtenaient du magasinier un paiement en marchandises. Des indigènes étaient venus près du missionnaire et lui avaient dit : « Nous voudrions que tu nous apprennes à écrire. Comme cela, nous n'aurions pas la peine d'apporter sur nos têtes de lourds fardeaux de nos lointains villages. Nous n'irions pas chez le premier blanc, mais nous ferious un papier avec lequel nous pourrions nous présenter tout de suite chez le second et lui demander des étoffes, du sel, de la poudre ou de l'alcool ! »

Plus récemment, un missionnaire du district de l'Equateur expliquait à un chef ce que c'était qu'écrire : « C'est, lui disait-il, faire parler un papier. » Le chef souriait d'un air incrédule. « Veux-tu voir si je dis vrai ? » lui répliqua le missionnaire. « Que veux-tu que j'écrive sur ce papier que tu iras porter à mon collègue à Bolengi ? » — « Mets, répond le noir : donne six oranges au chef. » Le missionnaire écrit et le chef part pour la mission, où il présente son billet à un des Blancs. A sa grande stupéfaction, il voit le Blanc se diriger vers un oranger et en cueillir six fruits. Le chef n'attendit pas le cadeau et détala à toute vitesse. Le Blanc le rattrapa et lui dit : « Pourquoi t'enfuis-tu ? » — « Je ne veux pas rester près d'un papier qui parle ! ! »

Ces idées superstitieuses sont vite dissipées ; mais, pour d'autres raisons, il ne serait pas sage de réduire l'éducation à un enseignement livresque. On risquerait de faire des déclassés, de créer pour l'avenir une catégorie de mécontents dangereux. On les détournerait d'occupations utiles et rémunératrices, sans pouvoir leur offrir des débouchés à leurs capacités intellectuelles.

Si des indigènes instruits on ne veut pas faire des ratés, il faut leur donner en outre un enseignement technique ou professionnel. Les habitudes de travail régulier sont pour eux un des grands moyens de civilisation. Si l'on n'arrache pas les noirs à leur milieu immoral et surtout à leur paresse, on ne parviendra jamais à les civiliser d'une manière permanente.

Ce que Grenfell écrivait du point de vue strictement missionnaire, peut être appliqué à toute œuvre quelconque de civilisation :

« Ceux qui ont l'expérience de la mission en Afrique, reconnaissent combien il est difficile pour des membres des Eglises indigènes de mener une vie chrétienne conséquente, si la vieille paresse héréditaire n'est pas remplacée par des habitudes d'activité. On a pu ainsi prédire une rapide déchéance à ceux qui, après une période d'activité, retombent dans les manières indolentes de leurs concitoyens. »

C'est l'agriculture qui doit tout d'abord être perfectionnée. Dans le passé, elle fut la seule source de richesse des indigènes. Elle sera dans l'avenir la base la plus solide de la prospérité de

la colonie. Les exploitations minières rapportent des bénéfices plus rapides et plus considérables aux capitalistes, mais elles sont généralement néfastes aux populations indigènes, au point de vue hygiénique et au point de vue moral. Pour l'ensemble de la colonie, elles sont d'un rapport moins sûr et moins durable qu'une agriculture rationnellement développée.

Dans la colonie de la Côte d'Or, les missionnaires bâlois ont assuré la prospérité économique de la colonie en encourageant d'une façon intelligente et désintéressée les indigènes à cultiver le cacao. Il y a 20 ans, la colonie ne produisait guère de cacao ; aujourd'hui, elle occupe le second rang (après le Brésil) dans la production de ce fruit. En 1910, les indigènes, formés par la Mission bâloise, ont exporté 35 tonnes de caoutchouc, 14 millions de livres (anglaises) de noix de palme, 27.000 hectolitres d'huile de palme, et 17 millions de livres de cacao. Le tout représente une valeur d'environ 12 1/2 millions de francs.

Autre exemple. Autrefois, les planteurs de la Trinidad, du Démarara, et de la Jamaïque, exploitaient de grandes plantations de cannes à sucre au moyen du travail de coolies et de créoles. Il y a dix ans, quelques planteurs divisèrent leurs domaines et les vendirent en parcelles à leurs travailleurs. Il paraît qu'aujourd'hui ces petits propriétaires produisent plus que les anciens planteurs blancs, tandis que ceux-ci, servant d'intermédiaires, gagnent davantage avec moins de responsabilité et moins de risque.

Dans l'Afrique occidentale anglaise, le système des petites fermes donne d'excellents résultats. Ces fermes, qui contiennent du cacao et des caoutchoutiers mélangés à des palmiers, occupent parfois seulement le travail d'une seule famille, et dans d'autres cas nécessitent l'emploi de 50 à 100 ouvriers.

S'inspirant de ces expériences, la Conférence générale des Missions protestantes du Congo, réunie à Bolengi, en octobre 1911, a mis à l'étude un vaste projet de Mission commerciale et technique, qui aura pour but essentiel de favoriser parmi les indigènes du Congo les petites exploitations agricoles et commerciales. Un grand Institut technique central formerait des artisans, des agriculteurs et des employés. Le capital sera fourni par des souscripteurs bénévoles, qui recevraient un intérêt limité : 5-6 %, par exemple. Le surplus des bénéfices de l'entreprise serait appliqué aux œuvres scolaires et médicales organisées en faveur des indigènes de la colonie. Si ce plan grandiose peut se réaliser, il aura une influence décisive sur le développement économique du Congo belge. Il mérite l'étude attentive et bienveillante des autorités.

Avant d'aller au Congo, je m'imaginais que, sous le rapport de l'instruction technique, les missions catholiques étaient beaucoup plus avancées que les missions protestantes et qu'il devait y avoir là une lacune de la méthode protestante, trop livresque, trop intellectuelle. Je m'étais trompé. J'ai constaté l'importance que les protestants

attachent au développement technique des Congolais. De nombreux fonctionnaires, des commerçants m'ont affirmé que les missions évangéliques fournissaient beaucoup plus d'artisans, d'employés, et de meilleurs, que les missions catholiques. « Les Pères forment quelques bons ouvriers, me disait-on, mais ils les gardent pour eux. »

C'est par le véritable travail libre, en laissant à l'indigène toute l'initiative compatible avec son développement actuel, que l'on secouera la paresse africaine. Cette nonchalance du noir, dont on parle tant, n'est pas aussi innée, qu'on pourrait le croire à entendre certains « Africains ». Presque partout au Congo, les femmes accomplissent une somme considérable de travail. Dans bien des régions, les hommes déploient aussi une activité énergique et persévérante, lorsqu'ils s'occupent de travaux qui les intéressent ou qui leur rapportent : la pêche, la chasse, la ferronnerie, etc. Dans le Bas-Katanga, les cultures très étendues et admirablement tenues, les villages propres et bien bâtis, les routes indigènes nettoyées comme des pistes cyclables (sans la moindre intervention des Blancs) : tout cela dénote une population laborieuse. A tous ces travaux, les hommes prennent une part au moins égale à celle des femmes.

Visitant le village indigène de Yalemba, je fus très frappé de voir tous les habitants activement occupés. Les uns ou les unes fabriquaient des filets, des nasses, de la poterie ; d'autres taillaient des pirogues, des tambours en bois ou confectionnaient

des armes. La rue principale du village était un atelier en plein air extrêmement affairé.

Mais l'indigène ne travaille ainsi que s'il est suffisamment rémunéré de sa peine et si le travail ne lui est pas imposé par la force. Il n'y a là rien que de très naturel. Dans le Bas-Congo, tant que les impositions en vivres étaient en vigueur, les indigènes cultivaient le moins possible et on avait beaucoup de peine à ravitailler les postes de l'Etat. Dès que l'impôt en argent a été établi, les cultures se sont agrandies comme par enchantement. Le marché de Madimba, par exemple, réunit des milliers de marchands et surtout de marchandes. L'Adjoint supérieur du Pool me disait qu'il pouvait maintenant y acheter autant de kwanga qu'il en désirait et même en faire de grandes expéditions pour les postes du Haut-Fleuve. Dans l'hinterland de Bolobo, en plein domaine de la Couronne, les indigènes récoltent librement de grandes quantités de caoutchouc, qu'ils vendent à bon prix au commerce libre.

Si l'on considère le bien général de la Colonie, il est évident qu'il faut en finir radicalement avec tout ce qui constitue du travail forcé sous une forme ou sous l'autre. Le système des concessions a abondamment prouvé son caractère nuisible. L'exploitation en régie par l'Etat ne vaut pas mieux, sauf quand il s'agit de quelques travaux qui sont réellement « d'utilité publique ». Quant aux grandes exploitations capitalistes dont les actionnaires habitent en Europe, elles sont évidemment moins favorable au développement nor-

mal du pays, que des entreprises plus modestes, dans lesquelles les indigènes auraient une part d'initiative qui pourrait aller en grandissant.

Avec une grande sagesse, le Gouvernement de la Colonie veut encourager l'établissement par des indigènes de petites exploitations commerciales et industrielles : telles les briquetteries, les tuileries, les coupes de bois, les scieries, les pêcheries, etc.

Il y aurait lieu aussi, me semble-t-il, de ne pas laisser tomber en désuétude les métiers indigènes, qui ont des ouvriers d'un réel mérite et qui disparaissent devant l'envahissement de l'horrible pacotille européenne. Il suffirait de donner quelques directions à ces artisans pour leur permettre de produire des objets utiles aux noirs comme aux blancs. Dans certaines missions et certains postes de l'Etat, le mobilier a été confectionné entièrement par des ouvriers noirs. Presque partout, on tend à remplacer les travailleurs et les employés sénégalais, sierra-léonais et akkras, par des Congolais. Ceux-ci sont tout aussi capables que les gens de la Côte et ils sont bien plus faciles à mener.

Résumons-nous en citant le grand réformateur noir, Booker Washington : « Il faut apprendre aux noirs que la liberté ne signifie pas la dispense du travail : elle signifie la fin de l'exploitation et la possibilité du travail normal (the end of being worked and the beginning of an opportunity to work.) »

Je ne serais pas complet, si je n'ajoutais pas, qu'à mon sens, l'instruction livresque et technique ne suffit pas ; elle doit avoir pour base une éducation morale. C'est une banalité que de répéter que « instruction » et « éducation » sont des notions qui ne se recouvrent pas nécessairement. On peut être très instruit, sans en devenir ni plus moral ni plus heureux dans la vie.

Le missionnaire-explorateur Grenfell écrivait vers 1887 : « Je viens de finir la traduction des Dix Commandements. « Ils sont bons », disent les indigènes ; mais personne ne veut se lier ni se gêner en les acceptant pour soi-même ! Ils seraient enchantés, si leurs voisins les mettaient en pratique, car ils comprennent combien il est avantageux de vivre au milieu de gens qui se conduisent bien. »

Mgr. Grison me disait qu'il était d'avis de ne pas encourager l'enseignement du français aux noirs, parce qu'il y avait tant de mauvais livres en français. Je n'approuve pas cette conclusion, mais je dis que l'instruction étant une épée à deux tranchants, il faut apprendre aux indigènes à s'en servir pour leur bien et non pour leur mal.

Rien n'est navrant comme de voir au Congo, dans les grands centres européens, ces Congolais qui ont pris la livrée extérieure de la civilisation sans être moralement améliorés. Sous le vernis européen de leurs manières extérieurement policée et de leur toilette tapageuse, ils ont gardé toute la mentalité des sauvages. Aux vices des païens, ils ont simplement ajouté ceux des Blancs.

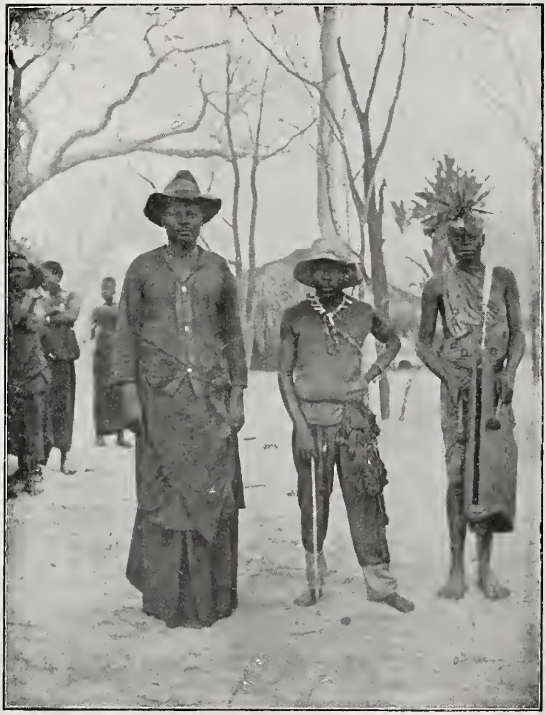
Un Commissaire de District me disait : « Une force morale et religieuse est indispensable pour éduquer les noirs. On doit remplacer les religions et les coutumes indigènes par quelque chose de supérieur, sinon on aboutit à un chaos indescriptible. »

Dans un article récent, la *Gazette* proclamait qu'il suffisait d'introduire au Congo cette morale « qui est une nécessité sociale », celle « qui a dans les Codes sa considération la plus efficace », celle pour laquelle « les gendarmes et les tribunaux ont fait et font plus que les missionnaires ». — Je ferai remarquer que les Congolais connaissent déjà cette morale rudimentaire. Grenfell, au début de l'occupation du Congo, écrivait : » Les gens nous disent, qu'ils ne voient aucun mal à tuer des sorciers ou bien des esclaves qu'ils ont achetés. Ils ne comprennent pas non plus pourquoi il serait défendu de mentir ou de voler, du moment qu'on réussit à ne pas se faire prendre. »

Si l'on veut transformer les sauvages païens en des hommes dans le vrai sens du mot, il s'agit de leur inculquer une morale plus élevée que celle dont le commencement est la crainte de la chicotte et dont le couronnement est l'habileté d'exploiter son prochain, sans se faire pincer par la police !

Voulant rester sur le terrain solide des faits, je ne discute pas ici la thèse émise par M. Vandervelde et par d'autres, d'après laquelle un enseignement laïque, dans le sens de non-confessionnel, aurait plus de chances de succès que l'enseigne-

ment à base religieuse. Le temps consacré à l'évangélisation des noirs, serait, dit-on, mieux employé, si on l'utilisait pour leur donner des notions scientifiques un peu plus approfondies. Jusqu'à présent, il n'existe pas d'essais concluants d'éducation laïque (non religieuse) parmi les Congolais ; on ne peut donc émettre que des hypothèses, légitimes sans doute, mais sans force démonstrative.



Le chef Molimbi, avec son médecin-sorcier et son tambourineur

Chapitre VII

LES METHODES D'EVANGELISATION DES MISSIONS PROTESTANTES AU CONGO

Dans le monde entier, les missions évangéliques sont essentiellement des agences d'éducation. Elles obéissent ainsi à l'ordre du Maître, qui, au moment d'envoyer ses apôtres à la conquête du monde, leur a dit : « Allez et *instruisez toutes* les nations. »

Cette œuvre d'éducation, les missionnaires protestants cherchent à la réaliser dans le sens le plus profond du terme. Eduquer, c'est agir non sculement sur l'intelligence, mais sur l'être humain tout entier. Eduquer, c'est prendre *tout* l'homme et l'élever à un niveau supérieur, en faire une personnalité morale plus heureuse, plus libre, et plus capable de jouer un rôle utile sur cette terre. Le programme de l'éducation, au sens complet du mot, n'a-t-il pas été admirablement formulé par le premier des missionnaires chrétiens, l'apôtre Paul : « Que tout en vous, l'esprit, l'âme et le corps soit conservé irrépréhensible. » ? Nous dirions dans notre langage : que tout en vous, le corps, l'intelligence et la conscience, soit développé à la perfec-

tion. Cette formule apostolique est bien plus profonde que l'adage classique : « Mens sana in corpore sano. » Car l'homme n'est pas seulement intelligence et corps, il est aussi sentiment et conscience. Ce dernier élément est même ce qu'il possède de plus essentiellement humain.

1. L'école est le point de départ de l'œuvre missionnaire

Bien loin de craindre l'instruction, les protestants désirent la répandre largement. Les peuples protestants ne sont-ils pas les plus instruits ? L'économiste de Laveleye n'a-t-il pas proclamé leur incontestable supériorité sur les autres nations ? L'historien Michelet définit ainsi les contrées réformées : des pays où l'on sait lire, « où la Religion toute entière repose sur la lecture. »

M. Vandervelde, après son voyage au Congo, a pu dire : « Les écoles sont l'œuvre de prédilection des missionnaires protestants. »

Au Congo, dans toutes les stations protestantes, l'école a été bâtie avant le temple. Ou plus exactement : l'école et le temple ne font qu'un, le même édifice servant généralement pour les leçons et pour les cultes. Il y a dans ce fait, non seulement une économie de bâtiments, mais comme un symbole de l'esprit réformé, pour lequel science et religion n'ont jamais constitué des puissances rivales.

La religion évangélique repose sur des documents écrits. Aussi tient-on à ce que ses adhérents sachent lire, afin de puiser eux-même directement

les germes et l'aliment de leur foi dans les livres bibliques. Au contraire, le catholicisme met l'accent sur la valeur des sacrements. Aussi place-t-il l'enseignement au second plan. L'Eglise romaine ne favorise pas l'instruction du peuple. Au Congo, les cinq cents missionnaires catholiques ont certainement appris à lire et à écrire à un nombre d'indigènes infiniment moindre que ne l'ont fait les deux cents missionnaires protestants. Ce contraste entre les méthodes des deux confessions m'a été signalé partout au Congo, par des gens de toutes les opinions et de tous les milieux. Les indigènes eux-mêmes se rendent parfaitement compte de cette différence entre les « hommes de Dieu » et les « hommes du Pape ». Dans les écoles de l'Etat, situées dans les grandes villes, les Frères de la Doctrine chrétienne donnent un enseignement qui obtient de beaux résultats. Mais ce sont des exceptions. Les catholiques instruisent une élite, ils ne développent pas la masse de la population. Il leur suffit que les indigènes portent des médailles, des scapulaires et qu'ils sachent réciter des litanies.

Dans un village près de Stanleyville, de jeunes indigènes protestants rencontrent un catéchiste, catholique qui veut les chasser à coups de bâton d'une localité qu'il prétend être sienne. Il se moque des protestants en les traitant de sauvages, parce qu'ils sont tatoués. Lui-même, ayant probablement été « un enfant abandonné » recueilli par les Pères, ne portait pas ces ornements païens.

« Ecris ton nom sur le sable ! » lui disent les

protestants. Sur son refus, qui n'avait d'autre raison que son ignorance, ses adversaires lui répliquent au grand amusement des spectateurs de ce meeting contradictoire en plein air :

« Lequel est le plus sauvage ? Celui qui n'est pas tatoué, mais qui est illettré, ou bien celui qui est tatoué, mais qui sait lire et écrire, comme nous le savons tous ? »

2. L'œuvre médicale ouvre les portes et les cœurs

Le sort des malades et des blessés congolais est bien digne de pitié. Ils sont livrés aux pratiques barbares, cruelles et généralement inefficaces des médecins-sorciers indigènes. Des plaies sans importance s'enveniment et se gangrènent, faute de soins antiseptiques ; des maladies peu graves en elles-mêmes, affections des voies respiratoires par exemple, deviennent mortelles, parce qu'elles sont négligées.

Les docteurs de l'Etat, trop peu nombreux, ne peuvent soigner les indigènes que dans quelques grands centres.

Comme le pionnier de la mission africaine, Livingstone, les missionnaires congolais ont compris qu'ils devaient imiter leur Maître Jésus, qui fut « un médecin missionnaire », et qui donna à ses disciples cet ordre : « Prêchez..., *guérissez* les malades » (Matth. 10. v. 7-8).

Les missions protestantes ont à leur service au Congo belge une douzaine de docteurs en médecine, ayant fait leurs études médicales complètes.

Deux d'entre eux sont des dames. Il y a pour le soin des malades 9 hôpitaux et 25 dispensaires, sans compter le service pharmaceutique dans les stations principales et sur les bateaux missionnaires. Tous les missionnaires, hommes et dames, ont fait un stage dans des hôpitaux ; un bon nombre sont gardes-malades diplômés.

Il est difficile d'évaluer le nombre de consultations et de traitements donnés dans toutes les missions protestantes du Congo belge. Nous avons les chiffres pour trois sociétés qui comprennent 21 stations principales. Pendant l'année 1911, on y a soigné 91.193 personnes. La Société baptiste anglaise emploie à elle seule une douzaine d'infirmiers indigènes.

A plusieurs reprises, le Gouvernement a su reconnaître les grands services rendus à la colonie par la mission médicale. Il a versé à la Baptist Missionary Society (de Londres) une ristourne de 2.500 fr. sur les droits de douane payés pour l'introduction au Congo de médicaments et produits pharmaceutiques. Un subside de 5.000 fr. a été accordé aux Missions suédoises à la fin de 1911 sur le fonds de la fleur de la Reine pour la lutte contre la maladie du sommeil. Ce fut le seul subside donné aux missions protestantes, à côté de sommes énormes octroyées aux missions catholiques. L'année passée, le Roi a décoré de l'Ordre du Lion M. le Dr Coppedge, le médecin de la mission américaine presbytérienne de Luebo, pour les services qu'il a rendus par son lazaret pour ma-

lades du sommeil. Chaque jour, ce docteur traite de 50 à 100 malades indigènes.

Il faudrait aussi pouvoir raconter les soins médicaux donnés par les missionnaires protestants à de nombreux blancs, dont beaucoup auraient péri sans ce secours dévoué et absolument désintéressé. Il n'y a pas longtemps, le Dr Coppedge faisait un voyage de trois jours à pied pour aller soigner un Père de la Mission de Scheut au Kasaï. Ce cas n'est pas isolé.

L'œuvre médicale a avant tout pour but de soulager les souffrances physiques. Mais elle est aussi un des moyens les plus puissants pour agir sur les indigènes. La charité chrétienne, prouvée par des actes mieux que par des paroles, ouvre les cœurs, gagne la confiance des plus craintifs ou des plus hostiles.

Les missionnaires de Luebo soignèrent et guérirent la fille d'un grand chef dont le territoire était absolument impénétrable aux Blancs, commerçants ou agents du Gouvernement. Par reconnaissance, le chef invita les missionnaires à lui rendre visite dans sa capitale et leur donna un sauf-conduit, grâce auquel ils purent effectuer le voyage sans danger.

Aucune contrainte n'est exercée sur les malades ; on ne leur pose aucune condition religieuse et on ne leur arrache aucune promesse. Mais nombreux sont ceux qui, venus pour faire soigner leur corps, ont trouvé la guérison spirituelle auprès du Souverain Médecin des âmes.

3. La base de toute l'œuvre missionnaire est religieuse

Dans l'emploi de tous ces moyens, les missionnaires évangéliques ne perdent pas un seul instant de vue le but essentiel de l'œuvre : convertir les Congolais, c'est-à-dire non pas les rattacher à une Eglise dont on leur impose les dogmes ou les rites, mais en faire des disciples authentiques du Sauveur Jésus-Christ.

Les missionnaires font une œuvre religieuse. Il paraît superflu d'insister. Cependant certains coloniaux estiment que les missions devraient avoir pour but essentiel de fournir au Gouvernement et aux maisons commerciales de bons employés et d'habiles artisans. Or, ce n'est là qu'une conséquence de l'éducation donnée par les missions, c'en est comme le fruit. On ne peut pas récolter les fruits sans planter l'arbre et l'enraciner dans un bon sol.

Désireux de coopérer avec le Gouvernement et le Commerce, dans la mesure où ceux-ci répandent une saine civilisation, les missionnaires sont au Congo pour les Congolais avant tout. C'est par amour pour eux qu'ils exposent leur vie et qu'ils se contentent de salaires dont ne voudrait pas le plus ignorant et le plus infime des ouvriers blancs en service dans la colonie. Presque partout au Congo belge, les missionnaires protestants ont précédé le commerce et l'administration ; bien souvent les agissements des fonctionnaires et le mauvais exemple donné par les Blancs ont constitué des obstacles à leur œuvre civilisatrice.

Les sauvages païens ont besoin de force morale encore plus que d'instruction pour atteindre à la vraie civilisation. Malgré toutes les théories de la morale indépendante, un peuple n'a pas encore trouvé l'énergie morale en dehors d'une religion éclairée et vivante. Grenfell remarquait que « les meilleurs chrétiens étaient en même temps les meilleurs artisans ». Un directeur de plantation me disait de ses ouvriers protestants : « Ils prient et ils chantent les louanges du Seigneur, mais ils n'en travaillent que mieux ! »

A la base de toute l'activité des missionnaires, vous trouverez toujours leur foi religieuse. Pourquoi, par exemple, se donnent-ils tant de peine pour étudier à fond les langues indigènes et pour répandre partout la connaissance de la lecture ? N'est-ce pas pour traduire la Bible et la mettre à la portée de tous les païens ? N'est-ce pas pour pénétrer plus sûrement jusqu'à l'âme de ces pauvres pécheurs qu'ils veulent amener à la foi qui sauve ?

C'est le message d'amour de l'Evangile que prêchent les missionnaires. Ils traduisent et exposent les récits évangéliques et certaines épîtres avant l'Ancien Testament. Cependant celui-ci s'adapte merveilleusement aux conditions de peuples vivant au milieu du paganisme, dans des conditions sociales qui rappellent étonnamment les temps patriarchaux.

C'est pourtant toujours l'histoire de Jésus, spécialement le récit de ses souffrances expiatoires qui touche le plus sûrement les cœurs. Il m'a

semblé que les protestants faisaient très peu appel au mobile de la crainte, à la menace des châtiments à venir. Les catholiques, au contraire, donnent dans leur prédication une grande place au « Diabolo » et à l'enfer. Au moment de l'apparition de la comète de Halley, les Pères de Umangi (près Lisala) terrorisèrent leurs adeptes en leur disant que la comète était un signe de la colère divine et qu'elle allait tomber sur la mission protestante de Bopoto ! Aussi, quand les pauvres noirs devaient traverser le terrain des hérétiques, ils se signaient et hâtaient le pas !

Dans leur enseignement religieux, les missionnaires évangéliques s'efforcent de ne rien brusquer. Ils n'exigent pas une adhésion extérieure et passive à des doctrines qui n'ont pas été comprises. Souvent il leur faut une admirable patience avant de constater quelques fruits à leur prédication. A Lulanga, les missionnaires évangélisèrent pendant douze ans avant d'enregistrer une seule conversion ; mais alors se produisit tout d'un coup un réveil dont les résultats furent nombreux et durables. A Yakusu, les trois premiers néophytes furent baptisés seulement sept ans après la fondation de la station ; et encore étaient-ils tous trois des étrangers à la région. Actuellement l'Eglise de Yakusu compte 500 membres communiants.

Voulant que l'Evangile agisse à la façon d'un levain intérieur, on n'impose pas aux indigènes des idées européennes et l'on ne se contente pas d'appliquer à leur paganisme sauvage un vernis de christianisme. On cherche à ne pas dépasser de

vitesse le développement normal de la conscience, à respecter les coutumes nationales en ce qu'elles ont de compatible avec la morale chrétienne, à garder intact le caractère ethnique de la race et sa mentalité particulière. Sous ce rapport, les missions protestantes ont fait de grands progrès dans leurs méthodes depuis quelques années.

Prenons un exemple très simple dans la question du vêtement. Un missionnaire de Yakusu écrit :

« Autrefois on pensait qu'un converti ne valait quelque chose au point de vue moral qu'à condition d'adopter nos modes européennes. Cette idée a perdu beaucoup de terrain. L'habit était devenu un signe nécessaire de l'adhésion au christianisme, si bien que pour les indigènes le vêtement était parfois considéré comme le billet d'entrée dans le royaume des cieux ! » (1)

« Nous sommes heureux de penser, ajoute-t-il, qu'un pécheur lokélé peut suivre l'école, apprendre l'alphabet, lire les Evangiles, assister aux classes pour catéchumènes, être accepté dans l'Eglise par le baptême, sans qu'on lui ait conseillé de changer son accoutrement. Il n'en est pas moins un homme, parce qu'il a l'aspect extérieur d'un sauvage. »

Il arrivera un moment où cet homme sentira *de lui-même* la nécessité d'une tenue plus décente, qui établisse une distinction bien nette entre son état actuel et son ancienne vie de barbarie et de débauche.

(1) H. Sutton Smith, « Yakusu, The very Heart of Africa », pp. 69-70.

Il est intéressant de constater comment les Congolais savent s'assimiler les vérités évangéliques, en les traduisant non seulement dans leur langue, mais dans leur mentalité, et en les mettant ainsi à la portée de leurs congénères sans en altérer les éléments essentiels. Je citerai cette parabole prononcée par un évangéliste indigène que j'ai vu à Bolengi.

Il arrivait dans un village où l'Evangile n'avait jamais été prêché.

« Hommes de Monieka, dit-il à la population assemblée, nous sommes venus ici aujourd'hui non pour vous apprendre des choses nouvelles, mais pour vous apporter ce après quoi vous soupirez depuis longtemps. Nous sommes venus pour satisfaire la faim et la soif de vos cœurs. Pour vous faire comprendre ce que nous voulons, je vais vous raconter une histoire. »

« Il y avait une fois deux frères. L'un fut vendu tout jeune en esclavage par son père, qui était un grand chef. L'autre finit par succéder à son père et devint très puissant. Un jour, voyageant dans son grand canot de guerre avec deux cents pagayeurs, il aborda à un village. Il y rencontra son jeune frère esclave. Après l'avoir embrassé, il lui dit : « Tu es esclave ; je suis libre. Tu es pauvre ; je suis riche. Je vais te racheter et te libérer, parce que nous sommes frères, enfants du même père ». A sa grande surprise, son jeune frère lui répondit : « Je n'ai pas envie d'être libéré. Je suis esclave, il est vrai ; mais mon maître est le chef du village ; il me traite bien, il m'a donné

deux femmes et il me comble de cadeaux. » Malgré les supplications de son aîné, le cadet persista dans son refus. Le frère aîné s'embarqua et disparut à toute la vitesse de ses deux cents pagayeurs. »

« Peu de temps après, le maître du jeune esclave mourut. Comme c'était un grand chef, on lui fit de belles funérailles. On creusa une tombe de 14 pieds de longueur, 10 pieds de largeur et 8 pieds de profondeur. Après les incantations des médecins-sorciers, on força sept des esclaves du défunt à descendre dans la tombe ; puis, sur leurs dos ployés et frémissants, on plaça le lourd cercueil et on remplit la tombe de terre. Parmi ces sept victimes enterrées vives, se trouvait le jeune frère qui avait négligé l'occasion d'être libéré. »

Cette partie du récit, toute naturelle, n'amena aucun mouvement dans l'auditoire sauvage, mais tous étaient silencieux, les yeux rivés sur l'évangéliste, attendant l'explication de la parabole :

« Le père de ces deux hommes, reprit le catéchiste, représente notre Père qui est dans les cieux, car il y a un seul et même Dieu pour les noirs et pour les blancs. Le jeune frère en esclavage, c'est l'image de tous les hommes, esclaves du péché auquel les ont livré leurs passions et leurs convoitises mauvaises. Et qui est le frère aîné ? C'est le fils de Dieu, notre frère aîné, le Sauveur Jésus-Christ, qui est venu sur la terre pour libérer et enrichir les pauvres frères opprimés par le péché. Nous venons vous offrir en son nom la libération. Peut-être ne sentez-vous pas

les chaînes de l'esclavage et vous trouvez-vous bien comme vous êtes, satisfaits de votre état présent ? Mais, prenez garde ! Si vous n'acceptez pas notre offre aujourd'hui, il viendra un jour où vous désirerez être libérés, et alors il sera peut-être trop tard. »

Après que le catéchiste eut exposé plus clairement l'appel de Dieu dans l'Evangile et qu'il eut montré que le Christ doit régner dans nos cœurs et sur nos vies, le vieux chef de Monieka se leva et dit solennellement :

« Hommes et femmes de Monieka, ceci est la vérité même. Comme chef de ce village, je fais cette loi nouvelle : à partir d'aujourd'hui, nous ne reconnaîtrons pas de plus haute autorité que celle de ce grand Sauveur, dont on vient de nous parler. »

Et à Monieka, la plus sauvage de toutes les villes sauvages, que les agents du Gouvernement avaient vainement cherché à pacifier, où la haine des Blancs dominait tous les cœurs, un petit groupe de chrétiens se constitua, une société d'hommes et de femmes vraiment libres, qui, à leur tour, cherchent à libérer les autres en les soumettant au joug du Dieu d'amour. (1)

Vis-à-vis du paganisme les missionnaires évangéliques observent généralement une attitude modérée. Ils n'ont pas grande confiance dans la polémique comme telle. Ils conseillent à leurs adeptes le respect de toutes les convictions sin-

(1) Cet épisode est traduit de la brochure de M. A. F. Hensey : Afrian Opals

cères et ils ne les poussent pas à l'iconoclastie. Ils leurs défendent de se moquer des cérémonies païennes, car si le ridicule tue, il ne vivifie pas. Ils ont peur d'ébranler les consciences et de faire perdre aux indigènes le respect pour ce qui est sacré, s'ils favorisaient des moqueries qui, pour une conscience encore insuffisamment éclairée, seraient une sorte de profanation des choses saintes.

4. Une sévère discipline est exercée dans l'Eglise

Cette tolérance n'implique nullement du laisser-aller à l'égard de ceux qui ont fait définitivement profession de Christianisme. On exerce au contraire à leur égard une discipline extrêmement sévère. Envers les membres communiants, ou membres effectifs de l'Eglise, on n'use pas de demi-mesures. Au milieu de la corruption païenne, il est nécessaire d'établir une démarcation bien tranchée entre les chrétiens et les « gens du monde », ou simplement les catéchumènes qui n'en sont qu'à la période d instruction.

Voici les conditions qui, d'une façon générale, sont posées à ceux qui veulent être reçus dans l'Eglise par le baptême :

1) savoir lire et écrire ;

2) être abstinent total, ou, dans certaines missions, être d'une sobriété exemplaire ;

3) renoncer à la polygamie ;

4) rompre totalement avec les coutumes païennes, en ce qu'elles ont de contraire au christianis-

me (culte des ancêtres, danses, sociétés secrètes, etc.) ;

5) faire une profession de foi explicite, et, dans un entretien avec les missionnaires, être capable de rendre compte de sa croyance d'une façon personnelle, et non par la simple récitation d'un crédo ou d'un catéchisme ;

6) s'engager à verser une cotisation régulière, dont le montant est facultatif ou bien qui est soumis à un minimum. Ainsi à Yakusu, la cotisation est, pour les hommes, au moins de 50 centimes par mois.

On comprend sans peine, que dans ces conditions, les conversions ne se comptent pas par milliers et par dizaines de mille, mais celles qui sont enregistrées sont profondes et durables. On ne maintient sur les listes de membres communiants que ceux qui restent au-dessus de tout reproche. A Wathen, j'ai vu au culte un chef des environs, homme instruit et intelligent, qui n'est plus membre votant de l'Eglise depuis qu'il a épousé une seconde femme. Les missionnaires sont en bons termes avec lui et il assiste aux services, mais il ne peut plus prendre part à la communion et il n'est plus compté dans les statistiques.

A Yakusu, il y avait en 1909, 500 membres d'Eglise. On découvrit que parmi les chrétiens se pratiquaient encore certains rites se rapportant au culte des ancêtres ; ces pratiques n'étaient ni immorales, ni positivement anti-chrétiennes, mais on estima qu'elles constituaient une attache dan-

gereuse avec l'ancien paganisme. Les 500 membres furent suspendus de la communion, jusqu'à ce qu'ils fussent venus individuellement signer à la station principale, à 100 kilomètres parfois de leur village, un engagement où ils promettaient de rompre avec toutes les cérémonies païennes. Quand j'ai passé là, en juillet 1911, presque tous avaient signé.

Peut-être trouvera-t-on le rigorisme des missionnaires protestants excessif ? Plusieurs se demandent s'il ne faudrait pas être moins sévère en ce qui concerne la polygamie, lorsqu'il s'agit de personnes qui n'ont connu l'Evangile qu'après leur mariage. Des exceptions ont été faites parfois pour des gens âgés.

Quand on connaît un peu le milieu païen, quand on comprend la lutte terrible à entreprendre contre des siècles d'atavisme barbare, quand on se représente les tentations que les néophytes trouvent autour d'eux et en eux-mêmes, on se dit que pour être durable l'œuvre missionnaire doit être assise sur de solides fondations, que les constructeurs de la société nouvelle ne sauraient prendre trop de soin à choisir leurs matériaux, ni trop de peine à les équarrir.

5. On fait appel à l'initiative personnelle des chrétiens

Cette influence profondément religieuse des missions protestantes, cette rigueur dans la discipline ecclésiastique ne tendent nullement à annihiler la liberté des indigènes. Dans des milieux

Une vendeuse d'œufs dans le Bas-Katanga

Une allée de palmiers à la Mission de Lulanga

anticléricaux, on répète, comme si c'était un axiome, qu'on ne peut pas être croyant et libre. Les protestants savent être à la fois des libres penseurs et des libres croyants.

L'éducation que les missionnaires évangéliques donnent aux Congolais, n'aboutit pas à leur mise sous tutelle, mais à leur affranchissement.

En visitant les écoles des missions, j'ai été très frappé de la grande liberté qui est laissée aux élèves. Les enfants qui sont en pension dans les stations missionnaires, y sont toujours du consentement de leurs parents ou tuteurs. On a parfois fait un grief aux missions protestantes de ne pas avoir accepté les « enfants abandonnés » que les autorités voulaient placer de force dans une école. Appuyés par les fonctionnaires, les Jésuites ont ainsi peuplé leurs fermes-chapelles. M. Frederickson, à Sona-Bata, me montrait une photographie prise par lui de plusieurs centaines d'enfants qui s'étaient réfugiés dans sa station pour échapper aux recruteurs des Jésuites. Malgré leurs supplications, M. Frederickson ne se sentit pas le droit de protéger ces malheureux, qui n'étaient pas ses ressortissants ; ils furent emmenés par la police, quelques-uns liés de chaînes et de cordes. Il y en aurait long à dire sur ce chapitre. Il suffira de consulter le rapport de la Commission d'Enquête, écrit par trois magistrats catholiques.

Dans les missions protestantes, on ne retient pas les élèves de force. Peu de temps avant mon passage à Wathen, 50 élèves étaient partis à la suite d'une petite mutinerie ; ils prétendaient, bien

à tort, qu'on pesait mal leur nourriture ! Tout en regrettant ce coup de tête, les missionnaires les laissèrent partir, estimant qu'il s'opérait sans doute une sélection parmi leurs élèves.

Dans les stations protestantes, la chicotte n'est jamais employée. Des châtiments corporels ne sont jamais infligés à des adultes. M. Ross Philips, le seul protestant de la Commission pour la protection des Indigènes en 1911, n'a pas contresigné la proposition des missionnaires catholiques, qui demandaient le droit d'employer de nouveau la chicotte dans leurs stations.

Selon la mode des collèges anglais, de légers châtiments corporels sont appliqués, dans les cas graves, aux élèves des écoles. On n'y recourt que rarement. M. Frederickson me disait même que, dans son école de Sona-Bata, il y avait totalement renoncé ; il s'en trouvait très bien ; quand on montre de la confiance aux enfants, ils cherchent à s'en rendre dignes.

Lorsqu'on ouvrit à Kimpésé l'école normale pour instituteurs et institutrices du Bas-Congo, le Directeur annonça aux étudiants et étudiantes qu'on n'avait pas prévu de règlement d'ordre intérieur, parce qu'on comptait sur la dignité des élèves et sur leur sentiment du devoir. Jusqu'ici ils se sont montrés dignes de cette confiance et on n'a pas eu à regretter l'absence de peines disciplinaires.

Un voyageur de marque a observé, m'a-t-on dit, la différence d'attitude des indigènes dans les missions protestantes et dans les missions catho-

liques lors d'un voyage au Congo. Dans celles-ci, tout marchait à la baguette, selon une discipline rigide, avec une organisation de caserne, admirable en elle-même, mais laissant peu de jeu aux individualités. Dans les premières, il y avait moins d'ordre extérieur, moins de décorum, mais à la liberté de mouvement des indigènes, à leur grande franchise de parole, on les sentait plus indépendants.

Les méthodes d'éducation employées par les missions évangéliques sont bien faites pour développer les Congolais d'une manière normale, pour en faire non pas des ratés ou des demi-civilisés, mais des « hommes » dans toute la force du terme.

On ne cherche pas à isoler les néophytes dans un milieu artificiel, où ils demeureraient sous la la tutelle de leurs maîtres dans un état de perpétuelle minorité. On les arme aussi bien que possible pour la lutte de la vie ; on leur enseigne des métiers qui leur permettent de gagner par leur travail le pain de leur famille ; on leur ouvre l'intelligence, et par-dessus tout, on trempe leur caractère au contact de la personnalité morale la plus éminente, celle qui peut éduquer intégralement les hommes, celle du Sauveur Jésus-Christ.

Et alors les missionnaires laissent leurs élèves retourner dans leur village, au sein de leur famille, pour que sous l'influence de leur conscience libérée, d'autres soient affranchis à leur tour. Ils ne leur défendent pas de s'occuper des choses de la terre, de faire du commerce, de se mettre au service des Blancs et du Gouvernement. En agis-

sant ainsi, les missionnaires évangéliques savent qu'ils travaillent dans l'esprit de leur Maître, qui, au moment de quitter ses apôtres, disait à son Père céleste : « Je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. »

6. La propagande est faite essentiellement par les instituteurs indigènes

Si l'action des missions évangéliques s'exerce en profondeur, cela ne veut pas dire que leur influence se localise sur quelques points du territoire, ceux occupés par les stations principales. Leur action civilisatrice rayonne au loin à des distances considérables. Ainsi la station de Wathen évangélise une région que j'évalue à 1.000 kilomètres carrés (approximativement l'équivalent de la région qui s'étend entre Bruxelles, Liége, Libramont et Maubeuge). Les deux stations de Yalemba et de Yakusu ont leurs annexes échelonnées le long du fleuve Congo sur une distance de plus de 250 kilomètres ; sur ce long parcours, en dehors des villages arabisés des environs de Stanleyville, les localités sans école protestante forment une infime minorité ; à l'intérieur du pays, la mission étend ses ramifications le long des affluents du grand fleuve, à des distances qui dépassent 100 kilomètres. La mission presbytérienne du Kasaï, par ses deux stations de Luebo et d'Ibanshe, évangélise la partie centrale du district du Kasaï, sur un territoire qui mesure, à vol d'oiseau, 250 kilomètres de l'est à l'ouest et qui atteint et dépasse 150 kilomètres du sud au nord

(comme d'Anvers à Luxembourg, et de Gand à Liége).

Dans ces vastes territoires, l'action indirecte des missions est aussi grande, sinon plus grande que leur action directe. L'instruction se répand et crée un nouveau désir : la soif de connaître. Les chrétiens, mieux logés, apprennent à leurs voisins à bâtir avec plus de soin. Les violences et les guerres diminuent. L'exemple de la vie de famille chrétienne contribue à relever la situation des trois victimes séculaires des sociétés africaines : l'enfant, la femme, l'esclave. Les pratiques païennes s'atténuent ; on n'ose plus accomplir ouvertement certains rites ; on se cache pour perpétrer ce qui autrefois était admis par tous comme absolument naturel et légitime.

Cette action de pénétration n'est possible qu'avec la collaboration des indigènes. Sans eux, la sphère d'action des missionnaires blancs serait réduite à peu de chose. Comme le dit très bien un rapport de la Congrégation de Scheut :

« Les catéchistes sont l'élément essentiel, indispensable, de la propagande. Une chrétienté sans catéchistes peut être une bonne paroisse, mais ce n'est plus une mission, parce que la conquête des villages païens qui l'entoure est rendue impossible. L'agent de cette conquête, c'est l'apôtre indigène qui ôte à la prédication ce caractère trop étranger qui froisse quand il n'effraye pas, c'est le catéchiste qui connaît mieux la mentalité de ses compatriotes et qui atteint plus facilement l'âme où se décide la conversion. »

Les missions protestantes du Congo belge ont à leur service plusieurs milliers d'instituteurs indigènes. Les statistiques de six des sociétés seulement (avec 37 stations principales) nous indiquent pour 1911 un total de 2275 aides indigènes officiels (1).

Ce ne sont certes pas des savants, mais tous savent parfaitement lire et écrire; ils ont une connaissance souvent remarquable des écrits bibliques. Quelques-uns reçoivent, dans les écoles normales de Kimpésé et de Yakusu, une instruction secondaire. Avant de les envoyer dans les annexes, on a soigneusement éprouvé la valeur de leurs convictions religieuses et leur fermeté morale. Ils remplissent souvent avec autant de tact que d'énergie des fonctions très délicates.

Voici l'histoire de deux de ces instituteurs indigènes.

Katembwé est instituteur et chef de son village. Ancien soldat de l'Etat, il a d'abord été catholique, mais cette religion n'a pas satisfait les aspirations de sa conscience. Malgré les menaces de mort d'un officier de l'Etat, il prit parti pour les protestants. Il renonça à ses femmes et les maria l'une après l'autre, sauf une, sans exiger le paiement d'un douaire. Il a si bien travaillé et si bien vécu surtout, que le tiers des jeunes hommes de son village sont devenus des instituteurs.

Un autre que nous appellerons *Malimba* était employé par la Compagnie du Kasaï comme ca-

(1) S. M. S. (175). F. C. M. S. (312), A. B. M. U. (355). B. M. S. (1.018), A. C. P. M. (315). C. B. M. (100).

pita du caoutchouc. C'était un grand travailleur, il se rendait extrêmement utile à la Compagnie. Un jour, il vient au culte. Les chrétiens le dévisageaient, se demandant : « Que peut faire ici un capita de la C. K. ? Vient-il pour espionner ? » Mais non, il venait pour écouter ; bientôt il fut sérieusement converti. Il va trouver l'agent de la C. K. et lui dit : « Règlons nos comptes ; t'ai-je payé tout ce que je te dois ? Tu n'as aucun reproche à me faire ? Donne-moi un reçu pour ma décharge. » — « Pourquoi ? » — « Je ne travaille plus pour toi. Je t'ai servi fidèlement ; tu n'as aucun reproche à me faire. Je suis devenu chrétien. Je ne veux plus faire du caoutchouc. » — « Mais tu es fou ! Tu quittes une belle position : on te donnera de l'avancement, on augmentera encore ton salaire. Ne fais pas une bêtise pareille ! » — « Je ne tiens plus à l'argent, ni aux belles positions. Je n'ai plus qu'un désir : faire connaître l'Evangile à mon peuple. » — « Et comment vivras-tu ? Ce que tu fais est ridicule ! » — « Je ne sais pas comment je vivrai, mais Dieu y pourvoira sûrement ».

Malimba apprit à lire. Il fut placé dans une nouvelle station à un poste de confiance qu'il remplit parfaitement. Il a déjà converti bien des gens. Il jouit dans la contrée d'une très grande autorité morale.

Ces instituteurs officiels de la mission reçoivent un très modeste salaire, payé par les contributions de l'Eglise indigène. A côté d'eux, il y a des instituteurs volontaires et d'autres qui s'improvi-

sent eux-mêmes éducateurs. Fidèles au principe réformé et évangélique du sacerdoce universel, les missionnaires protestants s'efforcent de faire de chaque membre de leur Eglise un missionnaire laïque, Souvent à l'insu des directeurs de la station, un jeune noir communique à ses compatriotes les notions scolaires et religieuses qu'il a puisées pendant un séjour plus ou moins prolongé à une école de la mission. Au loin sur la Lindi, M. Millman eut un jour le grand étonnement de trouver un village inconnu, où un jeune garçon lui avait préparé la voie par ses leçons de lecture, ses prières et ses récits naïfs tirés de l'histoire de Jésus.

M. le Dr Morrison m'a raconté la touchante histoire de cet homme qui avait parcouru une distance de douze jours de marche pour venir chercher à Luebo un nouvel exemplaire du petit livre qui constituait toute sa bibliothèque et tout son matériel scolaire. Il avait appris à lire dans une annexe de la mission. Retourné dans son village, bien loin près du Sankuru, il avait bâti une modeste salle d'école, et là il enseignait ses concitoyens sans autre mandat que celui de sa conscience et de son Dieu. Un prêtre vint à passer dans le village. Grande fut la colère du Rév. Père en apercevant un lieu de culte hérétique. Il se fait désigner la case de l'instituteur, y pénètre en son absence, déchire quelques textes bibliques qui ornaient les murs et s'en va en emportant dans sa poche l'unique livre du brave protestant. A son retour des champs, le pauvre homme découvrit

que son grand trésor lui avait été volé. Et tout candidement, il se décida à entreprendre un long et périlleux voyage pour se procurer un nouveau livre et continuer sa modeste mission.

Les chrétiens indigènes qui ne peuvent pas payer de leur personne, contribuent de leurs deniers à l'œuvre de propagande évangélique.

A Bolengi, les membres de l'Eglise ont décidé que parmi eux un sur dix partirait dans les villages comme évangéliste et que les neuf autres donneraient, pour payer sa subsistance, le dixième de leur revenu. Ainsi ils donnent la dîme de leurs hommes et la dîme de leur revenu.

Comme je l'ai déjà indiqué, à Yakusu, les membres communiants hommes donnent chacun au moins 50 centimes par mois pour l'Eglise. C'est une somme déjà considérable en comparaison de la quantité de numéraire dont disposent les indigènes. Quelques-uns d'entre eux donnent jusqu'à 3 francs par mois. Le total des contributions pour 1910 s'est élevé à 2,986 fr. 75. Un instituteur et un membre de l'Eglise d'Ikoko font chacun les frais d'une des annexes de la mission, ce qui représente une dépense d'environ 12 fr. par mois.

Les membres de l'Eglise de Yakusu soldent le traitement de 80 instituteurs indigènes. Ceux de Bolobo, de 10 instituteurs. Ceux de Wathen, de 77 instituteurs. Dans cette dernière station, le total des dons pour 1910 atteint 4.043 fr.

Il existe à Wathen, une fête touchante et originale, c'est celle de la moisson, Harvest-thanksgiving ; en Congolais : Matondo. L'idée en fut suggé-

rée par une brave femme congolaise qui arriva un jour avec des produits de son jardin, disant qu'elle n'avait pas d'argent à donner pour l'œuvre de Dieu, mais qu'elle apportait tout ce qu'elle pouvait. Dès lors, tous les membres furent invités à faire leur offrande en nature un certain dimanche du mois de juillet. Je possède une photographie montrant l'accumulation des produits déposés devant la tribune dans le temple : bananes, manioc, arachides, cannes à sucre, courges et calebasses, œufs et poulets s'empilent avec d'autres objets de tous genres. Après le culte d'action de grâce, tous ces produits sont vendus aux enchères et achetés par les indigènes, les uns se fournissant des denrées provenant du district habité par les autres, car les participants de cette fête arrivent de plusieurs journées de marche à la ronde. D'anciens élèves de la station, qui sont employés à Matadi, à Thysville, à Lépoldville ou même plus loin, envoient leurs dons en argent : 10, 15, 20, 75 francs. En 1912, la vente et les dons ont produit près de 1350 fr. A cette occasion, il y a plusieurs journées de réunions spéciales. Cette année, le service de Sainte Cène a réuni 596 participants.

A Yakusu, des chrétiens ont fourni leur travail pour la construction de l'hôpital ; les uns une semaine, d'autres plusieurs journées.

Voici, d'après les rapports de 1911, les totaux généraux des contributions volontaires versées par les indigènes des stations de quelques sociétés missionnaires :

Société baptiste américaine :	fr. 6,010.00
Société baptiste de Londres :	13,600.00
Société suédoise :	1,725.65
F. C. M. S: (Bolengi) :	4,460.30
Total pour quatre sociétés :	fr. 25,795.95

Le fait de prélever des cotisations sur les indigènes peut paraître extraordinaire à ceux qui ne connaissent pas l'organisation des Eglises nonconformistes, séparées de l'Etat, auxquels se rattachent toutes les sociétés protestantes du Congo. Ces dons sont librement consentis et donnés joyeusement par des chrétiens qui désirent manifester leur gratitude pour les bienfaits spirituels qu'ils ont reçus de la mission. Il ne s'agit nullement, comme le prétendait un membre de la Chambre belge, d'un « impôt par tête d'habitant exigé par les missionnaires dans les villages où ils sont établis ! » Le montant de ces dons est destiné, non pas à remplir les caisses des sociétés, ni même à payer le traitement des missionnaires blancs, mais bien à salarier des instituteurs indigènes qui évangélisent le district. Ces sommes sont donc appliquées directement au développement moral des indigènes.

En encourageant chez les Congolais la vertu de la libéralité, les missionnaires protestants ne poursuivent pas un but intéressé. Ils savent combien il est nécessaire d'apprendre aux païens égoïstes et avides, qu'il y a « plus de bonheur à donner qu'à recevoir ». Un des grands dangers de la civilisation matérielle, qui augmente les

besoins des indigènes et les encourage à travailler pour gagner de l'argent, c'est de les pousser à l'avarice et à la cupidité. On n'a pas tort de se demander parfois si les noirs n'étaient pas plus heureux dans leur état de nature, qu'au milieu des complications que leur apporte la civilisation. Pour réagir contre cette action dégradante de la civilisation matérielle, rien ne vaut les habitudes de générosité et de désintéressement que les bonnes œuvres chrétiennes inculquent aux membres des Eglises. Cette influence moralisatrice est tout spécialement exercée par le protestantisme qui n'enseigne pas le mérite des œuvres, mais qui en fait une libre manifestation de la reconnaissance envers Dieu.

7. Quels sont les résultats obtenus par les missions protestantes ?

« Les missions protestantes au Congo ont-elles du succès ? demanderont la plupart de nos concitoyens. On en entend si peu parler ! »

En effet il semble que dans notre pays, on établisse la conjuration du silence autour de tout ce qui est protestant. Sous l'Etat indépendant, les autorités ne parlaient guère des missions évangéliques que pour en dire du mal, par l'organe du « Bureau de la Presse ». Les publications officielles les citent à peine. La Commission d'enquête, qui a puisé la plupart de ses renseignements, les plus importants en tout cas, auprès des missionnaires protestants, ne fait mention d'eux que dans une note de son Rapport ; cette note est

du reste très élogieuse. Depuis l'annexion, le Gouvernement a une attitude généralement équitable envers les missions protestantes, mais les contingences politiques ne permettent pas toujours d'en dire tout le bien qu'on voudrait en dire et qu'on en pense.

Les fonctionnaires de la Colonie sont plus libres dans leurs appréciations. La plupart ne ménagent pas leurs éloges à l'œuvre évangélique ; presque tous en parlent avec respect ; l'opinion des autres, une infime minorité, ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête, car elle est faite d'ignorance ou viciée par le parti-pris.

Sans être parfaites, puisqu'œuvres humaines, les entreprises des missionnaires protestants peuvent supporter sans crainte l'examen de critiques compétents et impartiaux. Elles n'ont rien de caché et rien à cacher dans leurs méthodes ; elles sont ouvertes à l'inspection de tous les voyageurs et de tous les fonctionnaires. Si quelqu'un avait des préventions contre elles, il suffirait d'aller les voir ou de les étudier dans des documents authentiques. Les protestants, partisans du libre examen, acceptent toutes les concurrences loyales et ne veulent pas mettre leurs œuvres au bénéfice d'un protectionnisme administratif.

Est-il possible de marquer ces résultats par des chiffres ? Evidemment : toutes les sociétés publient annuellement des rapports avec des statistiques. Mais disons tout de suite que ces statistiques ne sont pas à comparer avec celles des missions catholiques. Pour un observateur superficiel et mal ren-

seigné, le progrès des missions évangéliques n'est rien à côté de l'extension rapide des missions catholiques. Qu'avons-nous à mettre en comparaison de ces chiffres publiés par la Congrégation de Scheut ? Dans la mission de Mgr. Van Ronslé : en 1910, il y a eu 12.722 baptisés et 23.362 catéchumènes ; en 1911, 16.268 baptisés et 31.078 catéchumènes Dans la mission du T. R. P. Cambier, au Kasaï : en 1910, 6.685 baptisés et 22.416 catéchumènes ; en 1911, 8.551 baptisés et 31.554 catéchumènes. Si nous additionnions les conversions enregistrées par toutes les missions catholiques au Congo belge depuis trente ans, nous arriverions à un chiffre formidable. Notez bien que je ne mets nullement en doute l'exactitude matérielle de ces statistiques. Seulement il faut savoir ce qu'elles représentent.

Le rapport des missions de Scheut pour 1910-1911 nous parle de ces « milliers de dormeurs que le hasard des routes ou mieux la Providence a fait rencontrer aux catéchistes » ; et on ajoute : « Ils forment la très grosse majorité des baptêmes *in extremis* conférés l'an dernier. » Voilà donc des milliers de personnes qui ont été incorporées dans l'Eglise chrétienne, alors qu'elles se trouvaient dans un état d'inconscience ou de folie ! Nous n'incriminons pas les Pères et leurs catéchistes qui procèdent à ces actes sacramentaux en toute bonne conscience, puisqu'ils croient avec leur Eglise à la valeur magique des sacrements. Mais, au point de vue de la foi chrétienne et de la civilisation, on peut légitimement douter de la valeur

de pareilles conversions. Les bien portants, baptisés trop hâtivement, ne sont souvent pas beaucoup plus conscients de l'acte qu'ils posent, ni de la responsabilité morale qu'il devrait faire peser sur eux.

Voici un fait qui s'est passé au printemps de 1911 dans un village du Katanga, où jamais aucun missionnaire chrétien n'avait pénétré. Un prêtre, en tournée par là, se présente au chef et lui demande s'il y a des malades dans sa ville. On amène un moribond. D'une voix autoritaire qui terrorise le pauvre homme, le prêtre lui fait faire une profession de foi et une confession de ses péchés. A toutes les questions, auxquelles il ne comprend rien, le malade répond négativement ou affirmativement selon le ton de l'interrogation. Puis, il est baptisé et administré. Le missionnaire s'en alla et le moribond reprit vie. Allez lui demander ce que c'est que l'Evangile, Jésus, Marie, les Saints, la Bible ou l'Eglise, il vous répondra sans doute qu'il ne sait pas de quoi vous parlez ! Néanmoins il est probable qu'il figure sur la statistique des catholiques.

Les missionnaires catholiques exercent évidemment une action plus profonde sur les indigènes qui sont élevés dans leurs écoles ou qui sont en contact permanent avec eux dans leurs stations. Mais, dans l'ensemble, les néophytes catholiques sont très loin de présenter les garanties religieuses et morales qui sont exigées des membres communiants des Eglises protestantes.

Les protestants cherchent à former une élite et

par cette élite à agir sur la masse de la population. Il faut que les chrétiens soient comme le levain transformant lentement la pâte du monde. Or, l'action de la levure dépend non pas de sa quantité, mais de sa qualité.

A Bolengi, j'ai vu baptiser dans le fleuve 197 candidats, chiffre qui probablement n'a jamais été atteint au Congo. Un missionnaire de Bopoto écrivait récemment pour annoncer le baptême de 32 néophytes, ce qu'il considérait comme un grand succès.

La grande société baptiste anglaise qui travaille depuis 1878 au Congo comptait, en 1911, 3.562 membres communiants et enregistrait pour la même année 582 baptêmes.

D'après des calculs que je ne crois nullement exagérés, j'évalue à 25.000 le nombre des membres communiants rattachés actuellement aux missions évangéliques du Congo belge. Ce chiffre suppose l'existence d'au moins 100.000 membres adhérents, auditeurs réguliers des cultes, qui suivent les cours du catéchuménat ou qui ne remplissent pas encore toutes les conditions énumérées plus haut et exigées pour le baptême.

Malgré la petitesse apparente de leurs résultats, les missions protestantes exercent une action bien plus profonde et plus solide que les missions catholiques. Un observateur impartial doit en convenir et en rechercher la cause.

Un fonctionnaire belge disait un jour à un missionnaire protestant :

Un village des environs de Bopoto

Le Dr Morrison, de Luebo, tranchant une palabre

« Pourquoi les indigènes vont-ils à vous ? Les villages s'établissent à proximité de votre station, sans la moindre contrainte. Vous êtes seul avec votre femme ; les missionnaires catholiques sont nombreux, ils sont puissants ; et pourtant, vous réussissez mieux qu'eux ? »

Poursuivant son enquête, le fonctionnaire trouva la réponse auprès des indigènes de la station protestante : « Qu'est-ce que vous fait le missionnaire pour vous attirer et vous retenir auprès de lui ? Est-ce qu'il vous menace ? est-ce qu'il se charge de vos affaires devant les tribunaux ? est-ce qu'il cherche à vous obtenir la dispense des impôts à l'Etat ? est-ce qu'il vous donne des cadeaux ? » — « Non, répondirent les chrétiens indigènes, notre « Homme blanc de Dieu », nous parle de Dieu et nous apprend à connaître le Sauveur. Rien de plus ! »

Au milieu du second tronçon du Chemin de fer des Grands Lacs, au kilomètre 186, mon compagnon de voyage M. Lambotte reçoit une lettre très correctement rédigée. Elle provenait d'un travailleur du chemin de fer, ancien élève des écoles de Yakusu ; il demandait si nous pourrions lui vendre un livre de cantiques. Après son travail, il vint lui-même. Voici ce qu'il nous raconta : Les Pères lui avaient demandé de devenir un de leurs catéchistes, puisqu'il savait lire et écrire.

— « Ce n'est pas vous qui m'avez enseigné, répliqua-il, mais les « hommes de Dieu de Yakusu » ; je n'ai pas besoin de travailler pour vous ! »

— « Les hommes qui t'ont enseigné iront en enfer, ils seront brûlés, et toi avec eux. »

— « Cela ne fait rien ; s'ils périssent, je périrai avec eux. »

Et notre homme ajoutait : — « Je n'ai pas voulu me mettre au service des Pères, parce qu'ils *ne savent pas changer les cœurs*. Or ce qu'il nous faut, c'est que l'on change nos cœurs. »

Les missions évangéliques ont du succès, elles font des progrès assurés, parce qu'elles possèdent le secret de changer les cœurs.

Le dévouement admirable et la foi sincère de tant de Pères et de Sœurs ne sont certes pas en vain. Toute bonne action produit ses fruits. Les missionnaires catholiques sont souvent mal logés, imparfaitement ravitaillés et ils prolongent leurs séjours en Afrique beaucoup trop longtemps pour leur santé. Nous rendons hommage à leur esprit de sacrifice, mais nous les comparerons à de braves soldats qui sont lancés dans la mêlée sans armes efficaces ou à de bons artisans qui sont mis au travail sans outillage perfectionné. Les missions catholiques n'ont pas l'arme qui seule peut assurer la victoire sur le paganisme : La Parole de Dieu. Ils l'ignorent souvent eux-mêmes et ils ne la communiquent pas aux Congolais. Ils sont dépourvus des méthodes d'éducation qui ouvrent l'intelligence et qui forment la conscience. Aussi, dans notre éloge des missions protestantes, nous n'exaltons pas les hommes ; nous rendons gloire à Dieu seul et à son Evangile de salut.

C'est cet Evangile qui agit sur les cœurs, parfois sans l'intervention directe du missionnaire C'est la Bible qui affine les conscience et trempe les caractères.

Que de délicatesse d'âme révèle, par exemple, l'histoire de cette Congolaise atteinte de la maladie du sommeil ! Quand elle sentit que sa raison commençait à l'abondonner, elle demanda à Dieu une seule grâce : que dans sa démence elle pût ne pas blasphémer et ne pas être en scandale à l'Evangile. Elle tomba dans la plus abjecte des folies et pendant plusieurs mois, elle n'eut d'humain que l'apparence. Enfin, au moment de mourir, elle reprit ses sens. Regardant son mari dans les yeux : « J'ai été folle ? » dit-elle. — « Oui, bien longtemps. » — « Ai-je blasphémé contre mon Sauveur ? l'ai-je renié ? » Quelle angoisse dans cette question, à laquelle le mari répondit aussitôt : « Non ; jamais ! »

Voyant que Dieu avait exaucé sa prière, elle murmura, la figure rayonnante déjà d'une gloire surhumaine : « Tout est bien ; je puis aller vers la maison du Père céleste ». Et elle partit le sourire aux lèvres pour le monde meilleur où il n'y a plus ni maladie, ni angoisses, où toutes les larmes sont essuyées et tous les cœurs consolés (1).

En ce qui concerne la valeur morale des convertis, j'ai recucilli des témoignages intéressants de coloniaux, dont l'impartialité ne peut être mise en doute, car aucun n'est protestant.

(1) D'après A. F. Hensey : « African Opals. »

Un commerçant, à l'Equateur, me disait : « Nous aimons les boys protestants, parce qu ils ne mentent pas, ne boivent pas et ne volent pas. »

Un directeur de plantations sur le Kasaï m'affirmait : « Je ne veux pas avoir d'autres travailleurs que ceux qui viennent de la mission du Dr Morrison. Ils chantent les louanges du Seigneur et ils prient, il est vrai ! Mais ils n'en travaillent que mieux ! »

Sur les bateaux de la Compagnie du Kasaï, malgré les conflits d'autrefois avec la mission américaine, les indigènes protestants sont nombreux. La plupart des capitaines les estiment tant, qu'ils les laissent libres de tenir leur culte chaque matin sur le vapeur. Avant les coups de sirène et les ordres de manœuvres, on entend le chant des cantiques.

Un chef de poste, dans le Bas-Congo, m'a déclaré que les villages protestants étaient manifestement mieux tenus que les villages païens de la même région et qu'il n'avait jamais aucune difficulté à faire payer l'impôt par les indigènes protestants.

M. le Vice-Gouverneur-Général Ghislain me disait combien il était satisfait des services des boys et des clercs protestants employés dans les bureaux à Boma.

A son retour du Congo, M. E. Vandervelde écrivait au Secrétaire de la Mission baptiste de Londres : « J'ai pu observer que les fonctionnaires du Gouvernement reconnaissent que l'œuvre des missions protestantes au Congo est digne de

toutes louanges. Ils ont réussi à former des « hommes », qui certainement contribueront grandement dans l'avenir au développement matériel et moral de leurs frères. » (1) Après avoir visité les écoles de la mission de Bolobo, M. Vandervelde écrivait : « Je suis encore tout ému de la visite que nous fîmes à la mission protestante de Bolobo. Ce sont des hommes que l'on forme ici. C'est une élite que l'on crée... Les protestants préparent pour l'avenir des chefs de file, qui aideront les autres à avancer à leur tour. » (2)

Enfin le roi Albert, qui lors de son voyage dans la colonie, a visité avec autant de soin que de bienveillance plusieurs stations missionnaires protestantes, résumait son appréciation en disant, lors d'une réception officielle, au président de la nouvelle Société belge de Missions protestantes au Congo : « L'œuvre des missions protestantes au Congo est une œuvre d'élite. »

(1) Missionary Herald of the Baptist Missionary Society : déc. 1908, p. 371.

(2) Derniers jours de l'Etat indépendant : p. 91-92.

Chapitre VIII

ALCOOLISME ET ANTIALCOOLISME AU CONGO BELGE

1. La législation antialcoolique de la Colonie

L'alcool de traite, introduit en Afrique depuis des siècles par les marchands européens, a causé parmi les populations indigènes un mal incalculable. L' « eau de feu » a abruti des peuplades entières, quand elle ne les a pas complètement détruites. Sir Charles Burton écrivait : « Si la traite des esclaves était rétablie avec toutes ses horreurs et que, en même temps, l'Afrique fût débarrassée de l'homme blanc avec sa poudre et son alcool, on pourrait dire que les indigènes auraient gagné au change. » Devant une commission d'enquête de la Chambre des Communes anglaise, un pasteur noir, le Rév. James Johnson, de Lagos, déclarait ceci : « La traite des esclaves a été en Afrique une grande calamité, mais les maux causés par le commerce de l'alcool sont bien pires encore. Je préférerais voir mes concitoyens réduits aux travaux forcés et préservés de la boisson, plutôt que de les voir livrés aux marchands

d'alcool. Sans des mesures prohibitives, la disparition de la race noire n'est plus qu'une question de temps. »

Pour ce qui concerne l'Afrique centrale, des mesures prohibitives ont été décidées par le Congrès de Bruxelles en 1889, sur la proposition de Lord Salisbury. Dans la région comprise entre le 20e degré de latitude Nord et le 22e degré de latitude Sud, chaque puissance coloniale devait prohiber la vente de l'alcool aux indigènes dans une partie de son territoire et dans le reste de la colonie imposer les boissons alcooliques d'une taxe progressive.

Si je suis bien renseigné, ces stipulations n'ont pas été mises en vigueur dans le Congo français ni dans le Congo portugais. Une conférence internationale diplomatique s'est de nouveau réunie à Bruxelles. Ses longues délibérations n'ont abouti à aucun résultat, par suite du mauvais vouloir de la France, où, hélas ! les distillateurs règnent, et aussi de l'Allemagne.

Il faut dire à l'honneur de l'Etat indépendant du Congo qu'il a fidèlement exécuté les engagements pris au sujet de la vente des liqueurs. C'est une des seules bonnes choses qu'il ait accomplie, mais il l'a faite énergiquement,... comme le mal qu'il a commis.

Dans la région maritime du Bas-Congo, l'alcool a été imposé et la vente en a été réglementée. Elle est interdite du samedi soir au lundi matin. Lors de mon passage, le règlement n'était pas toujours appliqué à Banane. L'était-il parfaitement

à Boma et à Matadi ? Je l'ignore. Toujours est-il que M. le Vice-Gouverneur Ghislain devait rappeler ces dispositions. dans une circulaire, au commencement de 1912.

Sauf cette restriction, l'alcool est vendu librement aux indigènes. Les boissons constituent le principal objet de commerce. La presque totalité des salaires payés aux travailleurs noirs passe dans le comptoir des cabarets. Un jour, à Banane, on paya aux débardeurs pour 2.000 fr. de salaires ; le lendemain, la Compagnie hollandaise leur avait vendu pour 1800 fr. d'alcool ! Un compatriote qui a dirigé des équipes pour la pose du télégraphe dans le Bas-Congo, me disait que ses ouvriers se faisaient apporter des vivres par leurs femmes et dépensaient toute leur paie en boissons ; pendant des journées entières, ils ne se soutenaient que par le rhum.

Il en résulte une dégénérescence effrayante de la race indigène. C'est une pitié de voir circuler dans les belles avenues de Boma ces êtres malingres, rabougris, aux visages de brutes. Ainsi que le disait M. Woeste à la Chambre : « Dans le Bas-Congo, de nombreuses factoreries sont devenues des foyers d'alcoolisme. Si des mesures radicales n'interviennent pas, la population du Mayumbe et du Bas-Congo est vouée à la mort. « (Séance du 8 février 1912).

Comme je demandais à des hauts fonctionnaires à Boma, pourquoi la Belgique n'interdirait pas la vente de l'alcool dans le Bas comme dans le Haut-Congo, il me fut répondu que cela était impossible

à cause de la contrebande qui se ferait sur une plus grande échelle encore le long des frontières françaises et portugaises, lesquelles sont très difficiles à surveiller. Espérons qu'un accord interviendra bientôt avec le Portugal, s il n'est pas possible avec la France. Et si ces puissances civilisatrices persistent à vouloir empoisonner les noirs, pourquoi la Belgique ne dégagerait-elle pas sa responsabilité morale en prohibant l'alcool et en empêchant la fraude dans la mesure où cela lui serait possible ? Elle aurait au moins sauvé le drapeau belge d'une opprobre.

Dans le reste du Congo belge, c'est-à-dire dans les 49/50e du territoire de la Colonie, il est interdit de vendre de l'alcool aux indigènes. La vente des vins et bières mesurant jusqu'à 15 % d'alcool est permise. L'absinthe est totalement prohibée. Les Européens peuvent recevoir et acheter en quantité indéfinie les bières et les vins, mais il ne peut leur être livré plus de 3 litres de liqueurs (dépassant 15 %) par tête et par mois. Il serait bon de réduire cette quantité à 1 litre par tête et par mois, et de rendre les envois strictement personnels.

La limite de la zone de prohibition était autrefois marquée par la frontière du district du Bas-Congo, à la rivière Kwilu. Sur les instances du missionnaire H. Bentley, cette limite fut reportée vers l'ouest et placée tout près de Matadi, à la rivière M'pozo. Souhaitons qu'on la rejette bientôt dans l'Océan atlantique !

Il m'a paru que ces mesures prohibitives étaient

strictement appliquées. Un agent de la Compagnie l'Intertropicale me racontait que sa société avait obtenu le monopole de la vente de l'alcool aux blancs dans le Katanga, mais qu'elle avait dû déposer à Elisabethville une caution de 25.000 fr., comme garantie qu'on ne livrerait pas plus des trois litres légaux. Et le brave homme se lamentait sur la dureté des temps et des gouvernements. J'avoue que mon pouvoir de sympathie n'alla pas jusqu'à faire écho à sa douleur !

2. Les habitudes d'intempérance chez les Blancs

La fraude s'exerce sur la longue frontière fluviale du Congo français, qu'on ne peut pas surveiller. Même si les règlements sont bien appliqués, les blancs peuvent recevoir assez de boissons alcooliques pour se saoûler consciencieusement. Un trop grand nombre d'agents de sociétés commerciales et même de fonctionnaires s'alcoolisent d'une façon qui est préjudiciable à leur santé et qui les rend plus ou moins incapables de remplir dignement leurs fonctions, de traiter les indigènes avec justice et de mériter leur respect. A la descente du bateau, dans un chef-lieu de district, j'ai refusé de saluer un chef de poste qui se trouvait dans un état évident d'ébriété. Un autre chef de poste, placé dans un endroit très important, m'a reçu en titubant et avec des idées absolument embrouillées. Avisé de ses habitudes, j'avais pourtant eu la charité de l'avertir de ma visite dès le matin. Pendant mon court séjour au

Congo, j'ai vu à maintes reprises des Européens en état d'ivresse publique. Que de ruines physiques et morales sont dues à l'abus des boissons alcooliques; sous les tropiques, l'intempérance est encore plus nuisible que dans nos climats, car tout excès quelconque s'y paie par des accès de fièvre. Quand le civilisé s'abrutit, il devient pire qu'un sauvage. De là ces actes de cruauté qui tiennent de la démence et qui ruinent aux yeux des indigènes le prestige de la race blanche.

La plupart reconnaissent le mal que leur fait ce vice. Ils n'ont pas le courage de réagir contre les coutumes et contre l'entraînement. Pendant les huits jours que j'étais à Pania-Motumbo, j'ai pu voir les quatre Blancs de la localité s'inviter chaque soir chez l'un ou chez l'autre pour boire. Dans la nuit, rapportés par des serviteurs noirs dans des hamacs, ils nous réveillaient par leurs chants discordants. Un d'eux me développait ce principe : « Quand une caisse de bière est ouverte, il faut bien la finir, n'est-ce pas ? » Je ne pus malheureusement saisir la logique du raisonnement !

Ces habitudes d'intempérance sont une source de dépenses telles que certains agents y enfouissent le plus clair de leur traitement souvent très élevé. Dans le Kasaï, une petite bouteille de bière coûte au moins 2 fr.

L'avenir de la Colonie dépend de la moralité et de la sobriété des agents blancs. Une grande sévérité dans le recrutement et dans la surveillance

des fonctionnaires s'impose à cet égard, si l'on veut faire œuvre utile et durable.

Il ne faudrait pas généraliser ces remarques et jeter le discrédit sur de nombreux fonctionnaires dont la conduite est irréprochable, au moins en ce qui concerne la tempérance. Cependant beaucoup, buveurs modérés en Europe, se laissent gagner peu à peu par l'alcoolisme. Dans un pays où l'on a toujours soif, il est difficile de rester modéré. Il faut aussi une rare trempe de caractère pour résister à l'influence déprimante au point de vue moral du milieu païen, pour réagir contre l'action délétère de la solitude morale, sans distractions honnêtes, sans livres. J'ai été frappé du petit nombre, parfois de l'absence complète de livres dignes de ce nom dans les postes que j'ai visités. Quel contraste avec les stations missionnaires où les bibliothèques, fournies et variées, deviennent parfois une cause d'encombrement dans les déménagements ! Ce ne sont pas les caisses de livres qui encombrent les steamers de l'Etat et des Compagnies !

3. L'alcoolisme chez les noirs

Préservés dès l'origine de la colonisation contre l'empoisonnement alcoolique, les indigènes du Moyen et du Haut-Congo présentent un contraste étonnant avec les populations de la région maritime. Généralement ils sont bien bâtis, robustes, plus résistants aux maladies et d'une intelligence plus vive. Ce n'est pas qu'ils n'aient pas leurs boissons enivrantes nationales, bière de sorgho,

vin de palme fermenté (malafu). Quoi qu'assez fortement alcoolisées ces boissons sont bien moins nuisibles que l'alcool de traite. L'alcoolisme chronique est moins fréquent chez les noirs que chez les Blancs. Leur intempérance se manifeste dans des beuveries à l'occasion des danses, qui ont lieu surtout à la nouvelle lune. J'ai vu très rarement des Congolais ivres ; ils ont plus de pudeur que les Européens et cuvent leur vin dans leur case.

Malheureusement ils ont appris des blancs, parfois des missionnaires catholiques, l'art de la distillerie. Avec une calebasse, un pot de terre, un tronc de bananier, un bambou ou un vieux canon de fusil, ils se fabriquent des alambics qui produisent de l'alcool de bananes ou de malafu, d'autant plus nocif qu'il est nullement rectifié. On poursuit avec sévérité ces distilleries clandestines. La nuit que je passai à Stanleyville, une d'entre elles fut découverte par la police. Dans la prison de Lusambo, je vis une femme condamnée pour ce même délit. Mais la surveillance est très difficile.

Que fait-on pour combattre les habitudes d'intempérance parmi les Congolais ?

L'Etat ne fait rien, en dehors des poursuites contre les distilleries clandestines. Sur le lac Kivu, un fonctionnaire n'a-t-il pas voulu protéger les bacchanales des indigènes contre les missionnaires protestants allemands, sous prétexte de liberté des cultes ? Hâtons-nous de dire que ce fonctionnaire a été désavoué par le Ministre des Colonies.

4. L'action des missions catholiques

Quelle est l'action des missions catholiques dans ce domaine ? D'après ce que j'ai pu observer, elle est nulle. Il serait difficile qu'il en fût autrement, et pour les raisons suivantes :

1° Les missions catholiques fabriquent des boissons alcooliques. Les Jésuites de Kisantu confectionnent une bière qu'ils vendent aux indigènes à un franc la bouteille. Même si la teneur alcoolique n'en est pas très forte, c'est un mauvais exemple et une source de dépenses inutiles pour les noirs. (1)

Les débats de la Chambre ont suffisamment mis en lumière les alambics du T. R. P. Cambier et sa liqueur verte, la Flobecquoise !

2° Les missionnaires catholiques boivent des boissons alcooliques. Il se peut qu'il y ait parmi eux des abstinents, mais je n'en ai pas rencontré un seul. Mgr. Grison s'excusait auprès de moi de n'avoir à m'offrir que du vin blanc. Sur le Kasaï, j'embarrassai un groupe de Pères que je surpris en train de déguster leur whisky et desquels je refusai successivement du whisky, du vin et de la bière ; ils n'avaient rien d'autre à offrir ! Un fonctionnaire très clérical me dit : « Vous savez, tous les missionnaires catholiques sont abstinents ? Seulement, quand ils sont en société, ils ne veulent pas être impolis, et ils boivent comme les autres. Vous ne voulez pas prendre de mon advo-

(1) A Lusambo, les travailleurs de l'Etat ont bâti solidement l'établissement des Frères de la doctrine chrétienne, chargés d'éduquer les noirs. A côté de l'école et de l'Eglise, qu'a-t-on élevé ? — Une brasserie !

caat ?... Mais il n'y a pas de noir ici pour vous voir ! »

Dans plusieurs endroits, les Pères ont la réputation (justifiée ou non ?) d'être de francs buveurs.

3° Les missionnaires catholiques ne font généralement aucune œuvre de tempérance parmi les indigènes. D'après ce que je viens de dire, on comprendra qu'ils seraient souvent mal placés pour l'entreprendre.

Un père reprochait un jour à un de ses travailleurs son intempérance :

— Vous buvez bien, vous ? Pourquoi ne pourrais-je pas boire ? lui répliqua le noir.

— Si tu veux boire, va chez les Anglais (à la mission protestante !).

— Au contraire ; j'irai chez eux, si une fois j'ai envie de cesser de boire !

5. La lutte contre l'intempérance dans les missions protestantes

Que font les missions protestantes pour combattre l'alcoolisme ?

Sans qu'il y ait de contrainte exercée sur eux dans ce sens, les missionnaires protestants sont abstinents ; la chose est bien connue de tous les coloniaux. Quelques missionnaires se permettent d'user en voyage de vin de malafu *non fermenté*, boisson qui dans cet état ne renferme que des traces d'alcool. Sinon, les boissons alcooliques ne sont employées dans les missions protestantes qu'en cas de maladie. Pour la communion, le vin est partout remplacé par un breuvage non alcoo-

lique : limonade au citron ou jus de groseille délayé.

La longue carrière fournie par de nombreux missionnaires au Congo belge prouve à l'évidence que sous les tropiques on peut parfaitement se passer de boissons alcooliques et que la santé s'en trouve même beaucoup mieux. C'est l'expérience que fit le Roi Albert pendant son voyage dans la colonie. Moi-même, je n'ai pas consommé une goutte de bière, de vin ou d'alcool, même après les marches les plus fatigantes.

Par leur abstinence, les missionnaires évangéliques désirent aussi donner le bon exemple aux noirs. Dans toutes les missions protestantes, l'abstinence est exigée de tous les membres communiants et elle est déjà pratiquée fidèlement par un grand nombre de membres catéchumènes ou adhérents. Une seule société de missions permet à ses adeptes la consommation modérée du malafu non fermenté.

Dans le Bas-Congo, une section de la Croix-Bleue avait été fondée par M. et Mme Bentley et rattachée à la Croix Bleue belge. Cette société a compté jusqu'à 3000 signataires. J'ai rencontré encore beaucoup de chrétiens et de chrétiennes qui portaient fièrement au cou la médaille avec la croix bleue et une inscription en français.

Toute Eglise du reste est au Congo une société d'abstinence. Ce sont les indigènes eux-mêmes qui partout ont insisté pour que les missionnaires établissent des règles sévères contre l'intempérance. Dans telle station, les missionnaires, par

Baptême de 197 néophytes à Bolengi (15 octobre 1911)

largeur d'idée, auraient été disposés à ne défendre que les alcools européens et à permettre le malafu. Les chrétiens noirs leur enjoignirent de ne pas faire d'exception, étant données les tentations qui assaillent les indigènes. A Yakusu, le membre communiant qui a rompu son engagement en prenant du vin ou du malafu est exclu de la Sainte Cène pour six mois ; s'il a été pris d'ivresse scandaleuse, l'exclusion est d'un an.

Etudiant la question du commerce des boissons par les indigènes, la Conférence de Bolengi fut unanime à déclarer qu'un chrétien ne peut pas être autorisé à faire directement le commerce de boissons alcooliques. Sans poser des règles rigides concernant les domestiques ou les employés qui doivent servir de ces boissons, on fut d'avis de leur signaler le danger moral de leur situation.

Cette sévérité peut paraître excessive. On la comprend, lorsqu'on connaît le caractère des indigènes récemment échappés au paganisme et quand l'on sait à quelles rudes tentations ils sont souvent exposés.

S'il en est qui succombent, nombreux sont ceux qui restent fidèles à leur promesse, parfois avec un admirable courage.

Pendant un voyage de trois mois, j'ai pu éprouver la sobriété des huit jeunes chrétiens de Yakusu, qui m'accompagnaient ; aucun n'a rompu son engagement, malgré les longues marches sur les plateaux arides du Bas-Katanga. Les employés de chemin de fer et les mécaniciens protestants sont

très appréciés par la Compagnie du Bas-Congo à cause de leur tempérance et de leur honnêteté.

A un moment donné, les indigènes du Congo français voulurent exclure de leur marché les femmes protestantes qui venaient vendre leurs produits des environs de Wathen. Pour les reconnaître des riveraines françaises, païennes, on leur offrait un verre de malafu ; si elles refusaient, c'étaient des Belges et on les boycottait! Malgré la perte à subir, les protestantes refusèrent toutes l'alcool.

Le missionnaire Hensey raconte la touchante histoire du fils d'un chef du District de l'Equateur. Des évangélistes indigènes avaient passé par son village et il avait dit : « Je veux posséder la paix que ces hommes prétendent trouver auprès de Jésus. » Enfreignant les ordres de son père, il était parti pour la station missionnaire. Après un temps de catéchuménat, le jeune prince fut baptisé et accepté dans l'Eglise. Il rentra dans son village. Son père l'insulta et le déshérita. Il resta ferme sous les menaces, sentant que son devoir était d'apporter la lumière à son peuple.

Un jour, les tambours du village appelèrent la population à la danse. Seul, le jeune chrétien ne prenait pas part à l'orgie. Il tâchait de se concentrer dans la lecture de l'Evangile de Marc. Tout à coup, un des danseurs alcoolisés se présente devant lui, avec une coupe de malafu : « Bois et viens danser avec nous ! » Il répondit : « Si tu pouvais lire, tu connaîtrais Celui dont parle ce

livre, Celui qui enlève de mon cœur tout désir de ces choses qui vous amusent, vous. »

Approchant la coupe des lèvres du chrétien et brandissant un grand couteau sur sa tête, le sauvage lui cria : « Bois ou tu meurs ».

D'un coup poing le jeune homme lança au loin le breuvage tentateur, mais aussitôt le coutelas s'abattit ; le fils du chef avait été fidèle jusqu'à la mort. (1)

(1) D'après F. Hensey : African Opals.

Chapitre IX

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES AU CONGO BELGE

Il ne s'agit ici que de quelques notes ; elles résumeront les observations que j'ai pu faire au cours de mon voyage. Pour traiter un peu à fond les questions que je vais aborder dans ce chapitre, il faudrait un autre volume.

L'impression générale que l'on rapporte d'un voyage au Congo, c'est celle de l'extrême complexité des problèmes de tous genres qu'ont à résoudre les civilisateurs ; administrateurs, commerçants ou missionnaires. D'Europe, il n'est pas possible de se faire une idée exacte des circonstances de la Colonie. Des réformateurs en chambre peuvent facilement critiquer, dresser des plans et faire des projets. C'est une tout autre affaire que de se trouver aux prises avec les difficultés pratiques, de lutter contre la barbarie ambiante, de « tirer son plan » (selon une expression chère aux « Africains ») avec les moyens insuffisants dont on dispose. Il ne faut pas non plus juger du Congo et des Congolais avec des idées européennes toutes faites. Certaines choses qui, vues de loin, semblent révoltantes, apparaissent

comme toutes naturelles quand on les étudie dans leur milieu. D'autre part, des mesures excellentes sur le papier et conformes à la mentalité européenne peuvent en Afrique aboutir à de criantes injustices ou se trouver absolument inapplicables.

Ces réserves disent avec quel esprit d'équité, de modération et avec quelle prudence je désire présenter les simples remarques qui suivent.

1. Affaires indigènes

Dans les pages précédentes, j'ai suffisamment montré que les indigènes congolais sont dignes d'être administrés avec sagesse et avec équité. Sous le régime de Bula-Matadi ils ne doivent pas être amenés à regretter leur « état de nature ». Par certains côtés, le contact de la civilisation européenne (je ne dis pas de la civilisation chrétienne) est si démoralisant, qu'il faut réagir énergiquement pour empêcher la désaggrégation sociale et la dégradation individuelle.

Sans parler de l'action morale des missions, il est indispensable de maintenir ou de reconstituer les cadres sociaux des sociétés indigènes. Les agents blancs ne sont pas assez nombreux et ne ne le seront sans doute jamais pour s'occuper des détails de l'administration, pour trancher toutes les palabres et faire exécuter tous les règlements et toutes les lois. Ils auront besoin de plus en plus d'être secondés par les chefs indigènes. On a eu souvent le tort d'abaisser, d'humilier d'une façon systématique les chefs et de remplacer les héri-

tiers dynastiques par d'anciens esclaves sans autorité et sans traditions.

Mais la question se complique étrangement par le fait que la plupart des chefs congolais sont encore actuellement d'affreux despotes, qui rançonnent sans pitié leurs sujets, qui disposent de leurs biens, de leur honneur et parfois de leur vie sans aucun scrupule, qui se font payer pour rendre la justice et l'adjuger au plus offrant.

Il s'agit donc de bien choisir les chefs et de les éduquer pour les mettre à la hauteur de leur tâche. Il faut aussi proportionner leur compétence à leur développement moral. Des écoles pour chefs et fils de chefs rendront de grands services ; mais il faut bien se rendre compte que les conducteurs du peuple n'ont pas besoin seulement d'une instruction qui leur ouvre l'esprit, qui leur permette de tenir des registres ou des comptes, qui les rendent capables de lire des circulaires administratives : ils ont surtout besoin d'une influence moralisatrice qui en fasse des hommes de devoir, de fidèles agents du Gouvernement et des juges impartiaux, des exemples pour leur peuple. Cet idéal n'est pas irréalisable. Quelques chefs répondent déjà à ces exigences d'une façon plus ou moins complète. Je pense, entre autres, à un chef d'un beau village que j'ai traversé près de Wathen, à un chef du Kasaï dont le Dr Morrison m'a raconté la conversion, à un jeune chef formé par les missionnaires du Koni Hill (Katanga) et objet de l'admiration d'un docteur belge. Et il y en a bien d'autres. A Bolobo, je me suis entretenu

avec un vif intérêt avec un ancien compagnon de Grenfell, Manwélé Bongudi, qui portait fièrement son képi officiel de « chef supérieur des indigènes » et qui exerce une excellente influence.

Dans l'état actuel de l'administration, il n'est pas possible que les fonctionnaires s'occupent de tous les détails. C'est notamment le cas pour les formalités de mariage. La famille étant la base de toute société, il est important que les indigènes soient encouragés à contracter des mariages réguliers et monogames. Sans pouvoir traiter en détail la question très complexe de la polygamie, je puis dire que cette pratique doit être combattue pour les raisons suivantes :

1° elle est une cause de dépopulation par l'abaissement de la natalité ;

2° elle est dégradante pour les femmes et pour leurs enfants ;

3° elle est une cause d'abrutissement pour les hommes ;

4° elle est un des éléments constituants de l'esclavage ;

5° elle met au pouvoir de quelques hommes, souvent âgés, de trop nombreuses épouses et en prive beaucoup de jeunes gens ; d'où des désordres et des conflits : des « palabres de femmes ».

L'impôt sur les femmes supplémentaires n'a pas obtenu les résultats qu'on en escomptait. Au lieu de décourager les polygames, il constitue plutôt une prime à la polygamie. Les époux riches et puissants se pavanent fièrement au marché avec

la rangées de médailles-reçus, qui représentent les taxes payées pour leurs épouses.

Des mesures administratives pourront du reste difficilement avoir raison de coutumes invétérées qui sont surtout du ressort de la morale. L'influence des missions doit s'exercer dans ce domaine d'une façon toute spéciale. Nous avons dit avec quelle sévérité, trouvée excessive par quelques-uns, les missions protestantes exigent de leur membres communiants la renonciation à la polygamie. Les missions catholiques, de leur côté, s'efforcent de créer des ménages monogames. Quand la monnaie se répandra partout, les femmes, comme le bétail, ne seront plus une valeur économique et un signe extérieur de la richesse. Les mesures que l'on prendra contre l'esclavage, atteindront également la polygamie.

Actuellement, ils est souvent difficile aux Congolais de contracter des unions régulières, même s'ils en ont le désir. Ils doivent comparaître devant le juge, avec des témoins de leur village. Il s'agit donc souvent d'un voyage de plusieurs journées, quand ce n'est pas deux ou trois semaines. Puis les juges sont encombrés de besogne et font attendre longtemps les conjoints ; parfois même ils les découragent systématiquement par des trucs de procédure, parce qu'ils sont contre le mariage des indigènes ! Tout cela représente des fatigues, du temps perdu, des dépenses considérables.

En attendant que les officiers d'état-civil soient assez nombreux pour éviter aux indigènes ces trop longues démarches, ne pourrait-on pas con-

fier aux missionnaires les fonctions d'officier de l'état-civil pour ce qui concerne le mariage tout au moins de leurs adhérents ? Il ne s'agit ici que d'une mesure d'opportunité et de sage adaptation aux circonstances du moment. La Conférence de Bolengi, en préconisant cette solution, a eu bien soin d'affirmer que les missionnaires protestants ne veulent nullement empiéter sur les attributions du pouvoir civil, ni établir une préséance quelconque du mariage religieux sur le mariage civil. Un des rapporteurs, M. le Rév. C. Bond, écrit : « C'est seulement quand le mariage civil est accompli, que nous avons le droit de procéder à la cérémonie religieuse ». Mais les formalités du mariage civil devraient être simplifiées. Un missionnaire suédois qui a rempli les fonctions d'officier d'état-civil dans le Bas-Congo dit quel temps précieux il perdait à remplir les innombrables papiers exigés par la bureaucratie. (1)

Pour faciliter le mariage aux jeunes hommes dans des conditions régulières, il faudrait encore règlementer le prix d'achat des femmes ou le montant du douaire qui doit être payé aux pa-

(1) La paperasserie est une plaie de l'administration que nous importons au Congo. Voici deux exemples typiques.

Une fillette meurt à l'âge de trois mois dans une station protestante. Un des missionnaires remplit au mieux le formulaire d'acte de décès. Bien des mois après, l'acte revient avec une série d'arrêtés, de jugements, signés et contresignés par le Directeur de la Justice, par le Procureur d'Etat, par le Gouverneur-Général. Qu'avait-on oublié ? De remplir les colonnes indiquant la profession de la défunte et son état-civil (célibataire, mariée ou divorcée ?). Ces longs documents devaient être recopiés intégralement dans la marge minuscule de la pièce originale ! Travail de Bénédictin que le missionnaire s'est bien gardé de faire ! On demandait aussi une déposition de la sage-femme (sic) pour confirmer le sexe de l'enfant !

Autre exemple. Un soldat meurt au camp de Lokandu. Il laisse

rents de l'épousée. Dans certaines régions, les exigences des beaux-parents sont exorbitantes. Ainsi dans le district de l'Equateur, une femme se paie jusqu'à 40.000 mitakos ou 2.000 fr. Il en est de même dans les environs de Stanleyville, chez les Lokélé par exemple. Un prix maximum devrait être fixé à un taux raisonnable par district ou par région, d'après les coutumes locales, en attendant qu'on puisse supprimer complètement ce mode de mariage.

Enfin, l'esclavage est une calamité sociale dont en Belgique on ne soupçonne pas la gravité. Cette « plaie saignante de l'Afrique » comme l'appelait Livingstone, cause encore bien des souffrances et bien des injustices au Congo belge. Dans la région de Stanleyville, les arabisés font faire tous leurs travaux de culture par des esclaves ; dans le Kasaï, au moins 50 % de la population vit en état d'esclavage ; dans le Bas-Katanga, cette proportion est peut-être dépassée. Déclarer, comme le fait le Gouvernement belge, qu'*officiellement* l'esclavage n'existe pas, c'est pratiquer la politique de l'autruche, c'est aussi mettre les administrateurs et les juges dans des situations inextricables, c'est jeter le désarroi dans les notions des

une veuve, et, tous comptes réglés, un actif de quelque chose comme 15 centimes. Le commandant du camp envoie au parquet de Stanleyville les pièces relatives à cette succession. Accompagnées de nouveaux papiers dans une farde adhoc, elles sont expédiées à la Direction de la Justice à Boma, d'où elles reviendront paraphées, augmentées et multipliées avec l'ordre de transmettre à Lokandu l'autorisation de payer les 15 centimes à la veuve, qui sera sans doute remariée et peut-être introuvable.

Et voilà pourquoi il faut à Boma une armée de fonctionnaires dont certains n'ont jamais vu le Congo, et pour ainsi dire pas un Congolais !

indigènes. Actuellement il n'y a pas d'attitude uniforme en face de l'esclavage, ni entre les diverses régions de la colonie ni dans le même district entre les différents fonctionnaires.

Si les razzias d'esclaves ont disparu dans la plus grande partie du territoire de la colonie grâce aux efforts et à la vaillance des officiers de l'Etat, il n'en reste pas moins que journellement se pratiquent la vente et l'achat d'hommes, de femmes et d'enfants. On se tranquillise en parlant d' « esclavage domestique » et en affirmant que les esclaves sont souvent bien traités par leurs maîtres, qu'ils peuvent se marier parfois et accumuler un petit pécule, qu'il leur arrive de se racheter, que leur situation est dans certains cas celle d'un serf, ou même celle d'un vassal vis-à-vis de son suzerain protecteur. Tout cela est vrai. Néanmoins, la privation de la liberté personnelle, la sujétion de la masse de la population sous le pouvoir absolu de propriétaires de chair humaine, est, sous tous les climats et pour toutes les races, une source de douleurs et d'injustices indicibles.

L'esclavage est donc un mal auquel notre Gouvernement devrait s'attaquer courageusement. La question est des plus compliquées et d'une extrême délicatesse. La libération précipitée des esclaves amènerait des troubles profonds et une dangereuse perturbation économique. Au point de vue politique aussi, il y a des précautions légitimes à prendre. Il ne serait pas prudent, par exemple, de mécontenter par des mesures trop radicales les arabisés de la province orientale ou

les roitelets du Kasaï. Pour faire œuvre utile, il serait nécessaire de ménager des transitions.

Voici le système que préconise M. le Dr. Morrison. Au lieu de déclarer l'esclavage inexistant légalement, il faudrait reconnaître le fait de son existence et instaurer une législation pour le combattre. Un terme de dix années, par exemple, serait désigné pour l'abolition de l'esclavage. En attendant, le Gouvernement fixerait à un taux raisonnable un prix de rachat, que le maître serait obligé d'accepter. Ce prix diminuerait graduellement jusqu'à l'année de la libération. En outre, tous les enfants seraient déclarés libres, même s'ils naissent de parents esclaves. A la mort d'un maître d'esclaves, ses esclaves ne seraient pas légués à ses héritiers, sauf peut-être à sa femme légitime ou à son enfant. Enfin tout esclave serait libéré sur le champ, s'il peut prouver qu'il a été maltraité par son maître ou que celui-ci a cherché à le vendre.

2. Les réformes de l'administration et les missionnaires protestants

Mon intention n'est pas de reprendre longuement un débat qui a provoqué tant de froissements et de malentendus, qui a été pour les missionnaires protestants du Congo une source d'amertumes prolongées et un sérieux obstacle à leur œuvre d'évangélisation. Cependant tant d'idées fausses sont encore répétées à ce sujet par des personnes même très bien intentionnées, qu'il est nécessaire de faire quelques remarques :

1° *Les missionnaires protestants du Congo n'ont jamais fait de politique,* comme on les en a accusés si souvent dans notre pays. Malgré toutes les tentations qu'ils auraient pu avoir de le faire sous un régime qui les traitait en dépit de toute équité, ils n'ont jamais rien entrepris pour aliéner à la Belgique que la Colonie qui lui était destinée.

On pourrait citer des paroles déjà connues. Celles qu'écrivait Bentley, en 1889 : « Il faut espérer que la Belgique ne laissera pas l'Etat qui a été fondé et développé par l'entreprise belge, passer en d'autres mains... Nous saluerions avec joie l'annexion du Congo par elle, et nous espérons qu'elle ne tardera pas. » (1) Rappelant ses sentiments envers l'Etat indépendant à ses débuts, Grenfell disait : « Pendant la première décade de ma vie en Afrique (1874-1884), j'ai vécu sous le gouvernement indigène et les amères expériences de cette époque sont gravées indélébiles dans mon esprit et dans ma mémoire.... Dix ans de ce régime m'ont assez instruit pour me faire saluer avec une indicible reconnaissance la nouvelle que le roi Léopold de Belgique prenait sur ses épaules la charge d'administrer le territoire du Congo, charge que notre pays avait maintes fois refusé d'entreprendre. » (2) Tout dernièrement M. le Dr Morrison disait publiquement dans plusieurs des villes belges : « Un des plus beaux jours de ma vie africaine fut celui où j'appris à Luebo que le Parlement belge avait décidé l'annexion du Con-

(1) H. Bentley : Pioneering on the Congo, II, p. 426.
(2) Sir H. Johnson ; George Grenfell and the Congo, I, p.375.

go. Tout ce que j'ai fait en faveur des indigènes n'avait pas d'autre but que de conserver à la Belgique une colonie qui ne fût pas épuisée et dépeuplée. »

Devant les abus criants dont souffraient les indigènes et qui entravaient l'œuvre civilisatrice, les missionnaires ne se sont décidés à en appeler à l'opinion publique européenne qu'après avoir épuisé toutes les représentations respectueuses auprès des fonctionnaires locaux et auprès du Gouvernement de Bruxelles et, après avoir fait la douloureuse expérience que leur appel à la justice et à l'humanité des autorités était absolument vain.

A la Conférence générale des Missionnaires protestants en 1907, le Dr Morrison posait les principes qui ont inspiré les missionnaires du Congo :

« Pendant des années, nous en avons appelé au Gouvernement de l'Etat indépendant, individuellement et au nom de nos sociétés, mais nous avons été repoussés et mis en suspicion à cause de nos réclamations. La campagne de mensonges, de basses insultes et de « bluffs » arrogants qu'on nous a opposée dans notre combat pour la justice, nous a été une nouvelle révélation de la dépravation humaine... Nous devons donc en appeler à l'opinion publique mondiale, mais à certaines conditions : 1° après avoir épuisé tous les moyens légaux d'agir sur le Gouvernement, sans avoir obtenu le redressement des torts ou des sanctions adéquates aux fautes commises ; 2° lorsqu'il de-

vient manifeste que la politique arrêtée du Gouvernement peut provoquer en tout temps des injustices semblables ; 3° si nous sommes persuadés que les injustices sont nécessitées par le régime lui-même et qu'elles ne sont pas le fait des errements individuels de quelques fonctionnaires.»(1)

2° *Les missionnaires protestants n'ont pas exagéré leurs critiques.* Pour ne pas revenir sur un passé que tous préfèrent oublier, je me contenterai de renvoyer aux résultats de la Commission d'enquête et à son rapport, pourtant bien atténué.

On n'a jamais osé publier les procès-verbaux des interrogatoires de cette Commmission.

Tout ce que j'ai entendu au Congo de la part de missionnaires, de commerçants, de fonctionnaires et de magistrats, m'a confirmé dans ma conviction que les défenseurs des droits des Congolais n'avaient dit que la stricte vérité.

Un magistrat, qui sous l'Etat indépendant était employé à Boma, m'a fait cette déclaration : » « Nous savions à Boma tout ce qui se passait dans la Colonie. Les missionnaires protestants n'ont rien exagéré. Au contraire, nous nous étonnions qu'ils fussent si modérés dans leurs critiques, sachant qu'ils étaient au courant de ce que nous connaissions nous-mêmes. Mais nous ne faisions pas de rapport à Bruxelles, parce que nous savions bien que là-bas on ne voulait pas être renseigné. Nous transmettions les ordres militairement. »

(1) Résumé d'après « Congo Missionnary Conference : Report 1907 » pp. 97-99.

3° *Lors du changement de régime, les missionnaires protestants se sont d'abord tenus dans une prudente expectative.* Ceux qui ont étudié de près l'histoire des dernières années de l'Etat indépendant, ne s'étonneront pas de cette réserve. Elle était parfaitement justifiée par de dures expériences et par de cruelles déceptions dans le passé.

Voici, par exemple, comment le Dr Morrison exprime ses sentiments à cet égard : « Nous devons confesser que pendant quelques mois après l'Annexion, certains d'entre nous se demandaient si réellement il y aurait un changement de politique sous le nouveau régime. Nous avions espéré que, si on n'admettait pas ouvertement les erreurs de l'ancien Gouvernement, tout au moins on n'en ferait pas publiquement l'apologie. Tout en sachant parfaitement que certains fonctionnaires étaient tout à fait dignes d'être conservés, nous avions espéré que d'autres seraient remplacés aussi vite que possible par de meilleurs éléments. Sous l'ancien régime, quand nous appelions l'attention du Gouvernement sur certains abus, nous étions examinés et confrontés avec plus de sévérité que les coupables dont nous avions dénoncé les crimes : nous avions espéré que ces procédés seraient abandonnés. En somme, nous avions espéré qu'on passerait l'éponge, qu'on oublierait un passé que nous, qui en avons souffert, nous étions trop désireux d'oublier. En tout cas, nous avions espéré que le nouveau Gouvernement donnerait quelque preuve de sa confiance dans la sincérité de ceux qui avaient protesté contre les anciens

Le temple-école de Yanjali, annexe de la Mission de Yakusu

abus ; nous pensions que l'on conviendrait de notre honnêteté et de notre loyauté. »

4° *Dès qu'ils ont eu la certitude de la sincérité du Gouvernement belge et de l'efficacité des réformes proposées, les missionnaires protestants ont reconnu spontanément les améliorations survenues.* Ils ont proclamé avec joie la vérité avec la même sincérité qui les avait inspirés dans leur dénonciation des abus. Citant quelques-uns de leurs témoignages à la Chambre des Représentants, en février 1912, M. Renkin, Ministre des Colonies, disait : « Ces témoignages non suspects paraîtront décisifs à tout le monde ». (1)

Rappelons la lettre écrite le 14 décembre 1910 à M. le comte Conrad de Buisseret, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de S. M. le roi des Belges près les Etats-Unis d'Amérique, par M. le Missionnaire Jos. Clark, d'Ikoko, après son voyage en compagnie de la Commission d'étude de l'A. B. M. U. En voici les principaux passages :

« Nous avons passé huit semaines dans la colonie belge et visité 21 établissements de missionnaires où nous avons rencontré des hommes et des femmes de cinq nationalités et de sept sociétés religieuses protestantes différentes. Trois des missions représentées étaient américaines. »

« Nous avons parcouru 800 milles en remontant la rivière du Congo, et visité certains districts où, sous l'ancien régime, les plaintes contre le

(1) Le témoignage non suspect des missionnaires protestants n'était-il pas décisif également lorsqu'ils étaient malheureusement contraints de dénoncer des abus ?

Gouvernement étaient des incidents quotidiens. Nous avons fait de courts voyages à pied et visité des villages indigènes isolés, et certains d'entre eux étaient dans la région qui était autrefois le théâtre de raids pour le caoutchouc, et d'où émanaient beaucoup de récits de cruautés que j'ai racontés dans le passé. »

« Dans tout ce voyage, et dans mes rencontres avec tant de missionnaires qui s'exprimaient franchement et avec des centaines d'indigènes dont je connais bien les idiomes, je n'ai pas vu une seule chose qui fît même penser à la continuation d'atrocités, d'agissements cruels ou injustes de la part des fonctionnaires actuels de l'Etat envers les indigènes. »

« Je n'ai entendu de la part, ni des blancs, ni des noirs, aucune allusion à une continuation de l'ancien état de choses dans la colonie. »

« Mais, ce que j'ai entendu, c'est que de grands changements avaient été apportés dans l'administration, et que ces changements avaient introduit des conditions favorables pour les missionnaires blancs et aussi pour le noir ignorant (untutored). »

« Je ne puis parler que pour les districts visités par nous ; mais dans ceux-ci j'ai trouvé que la clameur contre le travail forcé avait cessé, grâce aux changements déjà apportés à l'administration. »

« Même à l'égard du missionnaire, il semblait que la façon d'agir et l'attitude des fonctionnaires se fussent modifiées. Je crois que le missionnaire

protestant n'est plus regardé comme un ennemi et un espion, mais comme un ami honnête et franc. »

« En entrant dans des villages isolés, nous avons trouvé que les indigènes ne s'enfuyaient plus et ne se cachaient plus, comme ils l'eussent fait il y a trois ans. La confiance dans le blanc et dans ses lois est maintenant en train d'être rétablie. Nous avons trouvé l'indigène occupé près de sa maison. De nouvelles habitations étaient en construction. Des jardins plus grands et plus beaux étaient en culture. La paix règne maintenant, ainsi que la confiance, où la guerre et le trouble régnaient autrefois. Ces changements sont dûs, sans aucun doute, aux lois meilleures imposées au peuple par S. M. le Roi Albert et le Parlement belge. »

Nous avons signalé déjà et nous citons en appendice les lettres que la Conférence générale des Missionnaires protestants de Bolengi a adressées à S. M. le Roi Albert et à M. le Ministre des Colonies.

Un homme d'une haute compétence en matière de missions et de colonisation, M. le Dr Lambuth, a fait un voyage d'étude au Congo belge de novembre 1911 à juin 1912. En quittant la colonie, il adressait au Commissaire de District du Kasaï, en son nom personnel et au nom de son collègue M. le professeur J. W. Gilbert, les lignes suivantes :

« Jamais au cours de mes voyages en Chine, au Japon, aux Indes, au Brésil et au Mexique, je n'ai rencontré plus grande courtoisie de la part de

fonctionnaires de l'Etat. — Nous ferions preuve d'une négligence impardonnable si nous omettions de faire cette déclaration à la première occasion. Je puis assurer d'ailleurs qu'elle part du fond du cœur. »

« Nous désirons aussi par votre intermédiaire exprimer nos sincères remerciements à vos représentants à Luluabourg, Lusambo, Lubefu, Katako-Kombe et Bena Dibele, qui nous ont offert l'hospitalité, ont mis leurs cartes à notre disposition, nous ont procuré des porteurs et fait tout ce qui était en leur pouvoir pour rendre agréable notre séjour parmi eux. »

« Nous sommes convaincus d'après ce que nous avons vu que les autres pays n'ont pu surmonter les difficultés que rencontrent les fonctionnaires belges dans leurs efforts pour organiser ce qui est le chaos, pour faciliter les communications et les transports sur d'immenses distances, pour soumettre à un régime fiscal une contrée dont les habitants n'ont jamais été habitués qu'à troquer des marchandises et pour développer un système de civilisation qui constituera une contribution permanente à ce que cette autorité éminente, l'honorable James Bryce, ambassadeur britanique près les Etats-Unis d'Amérique, appelait la mission des races fortes envers celles plus faibles. — C'est une satisfaction de pouvoir déclarer avec certitude et en toute vérité que vos nobles efforts et ceux de vos collaborateurs sont couronnés de succès. »

Enfin, cet automne, M. le Dr Morrison déclarait

publiquement et répétait de vive voix à M. Renkin combien il était satisfait des mesures prises par la Belgique pour améliorer l'administration de la Colonie, quelle reconnaissance il avait envers les autorités pour l'impartialité qu'elles manifestent envers les missions protestantes, et combien sincère était sa confiance dans la bonne volonté du Gouvernement de S. M. le Roi Albert.

3. Les rapports entre Missions catholiques et Missions protestantes

C'est encore une question délicate que je désire traiter sans préventions, mais qu'il est urgent d'élucider. Les conflits entre missions chrétiennes sont nuisibles à l'œuvre d'évangélisation, ils exercent un mauvaise influence sur les noirs, ils suscitent aux administrateurs de graves difficultés dans une tâche qui est déjà assez ardue par elle-même.

Un premier principe à souligner est celui de l'absolue égalité devant la loi des missions chrétiennes de toutes confessions. L'Acte de Berlin, régissant toutes les colonies du Bassin conventionnel du Congo, ainsi que la Charte coloniale du Congo belge, sont assez explicites sur ce point. Il ne peut pas être question non plus de privilège pour des missions nationales au détriment de missions d'autres nationalités : les mêmes textes législatifs s'y opposent formellement.

Peut-on d'ailleurs encore traiter en étrangères des missions qui ont donné sans compter leur argent et leurs hommes pour le bien de la colonie

belge et pour la prospérité matérielle et morale de ses habitants ? La Société baptiste de Londres, à elle seule, n'a-t-elle pas dépensé en trente ans pour ses missions congolaises la somme globale de 10 millions de francs ? (1) Que deviendrait le Gouvernement s'il devait prendre en main le service médical et le système scolaire de l'ensemble des missions protestantes ? Ce qu'elles ont fait pour la Colonie depuis trente-quatre ans représente une dette de reconnaissance que les Belges ne doivent pas oublier. Et les sacrifices en hommes ? Sur 124 missionnaires suédois envoyés au Congo de 1885 à 1908, 46 sont morts à la tâche. La Congo Balolo Mission a perdu 36 missionnaires. Ceux qui ont sacrifié leur vie aux côtés des officiers belges et des missionnaires catholiques méritent le même respect et la même gloire.

Pour avoir la paix confessionnelle au Congo, il faut donc que le Gouvernement conserve la plus absolue neutralité en matière religieuse. La religion n'est du reste pas son domaine. Il faut d'autre part que les missions de toutes confessions reconnaissent sans conteste l'autorité du pouvoir civil dans les limites de ses atributions légales. La mission ne doit pas constituer un Etat dans l'Etat. Donc pas de privilèges et pas de pression administrative. L'exemption de l'impôt personnel accordée aux catéchistes catholiques et refusée aux protestants a provoqué l'irritation justifiée de ces

(1) Le budget annuel des missions protestantes au Congo doit s'élever à plus d'un million de francs. Cette somme est constituée uniquement par des contributions volontaires d'amis des missions en Europe et en Amérique.

derniers. Nous ne demandons pas l'exemption pour les catéchistes protestants, mais nous réclamons le droit commun pour les catholiques. Notre Gouvernement a déjà réalisé des progrès remarquables dans le sens de l'égalité religieuse. Ses efforts méritent d'être appuyés par tous ceux qui ont le sentiment de la justice et qui désirent que la paix règne au Congo.

Pour empêcher les conflits confessionnels, on a souvent préconisé le système des sphères d'influence. Certaines régions seraient réservées aux catholiques, d'autres aux protestants. Je ferai à ce système plusieurs objections.

D'abord une objection de principe. Les missionnaires sont des hommes convaincus. Ce ne sont pas des dillettantes et des éclectiques. Les catholiques, comme les protestants, estiment sincèrement que leur propre Eglise est dans la vérité et qu'il est avantageux pour les hommes de toutes races d'être placés sous l'influence de leurs propres convictions. S'ils n'avaient pas cette certitude, ils ne partiraient pas sous les tropiques pour y remplir leur apostolat au milieu des dangers, sans ambition humaine et sans récompense matérielle. Aucune des deux confessions ne peut donc se résoudre en conscience à abandonner des tribus entières à l'influence de l'autre Eglise. Au Congo comme en Europe, la liberté de conscience doit être accordée à tous. La religion est chose privée : chacun doit pouvoir se décider pour ou contre la foi religieuse, pour telle forme du christianisme ou pour telle autre.

Ensuite, il serait très difficile de réaliser cette répartition des champs missionnaires, surtout dans l'état actuel des œuvres missionnaires. Un essai avait été tenté au Kasaï. Un accord fut conclu entre le Gouvernement d'une part et d'autre part les missions de Luebo et de Luluabourg. Mais le pacte a été rompu par les catholiques, qui n'ont pas observé les conventions arrêtées ; les deux missions ont donc reçu l'autorisation de s'étendre librement.

Dans les grands centres, les villes principales, les chef-lieux de district, il serait impossible et injuste d'assurer le monopole à une confession religieuse, que ce soit aux protestants ou aux catholiques. La présence de nombreux fonctionnaires et de magistrats peut empêcher les conflits de devenir aigus. Dans les localités moins importantes, il serait désirable que les stations missionnaires de différentes confessions ne soit pas trop rapprochées Les protestants ont toujours évité de s'établir trop près de missions catholiques, là où ils n'étaient pas les premiers occupants. Dans bien des régions, les protestants ont devancé les catholiques. Dans l'Ubangi, dans l'Ouellé, dans l'est de la colonie, dans le Kwango et le Kwilu notamment, les catholiques sont seuls établis jusqu'à présent. Il faudrait éviter de placer une mission à un kilomètre d'une autre, comme c'est le cas, par exemple, à Sona-Bata et à Lulanga. (1)

(1) Il s'agit là d'une tactique inspirée par une Bulle papale qui dit des protestants : « Leurs mouvements doivent être suivis, leurs tentatives détruites. » (Voir Rambaud, op. cit. p. 45).

Il y a amplement place pour l'activité civilisatrice des deux confessions. Sous un régime de liberté et d'égalité absolues, les missions protestantes et catholiques pourraient se faire une concurrence loyale qui ne serait nullement nuisible au développement des Congolais et qui provoquerait une saine émulation. Les polémiques devraient être évitées autant que possible. Les uns et les autres doivent s'occuper essentiellement à propager le côté positif de leurs convictions sans critiquer ceux qui ont d'autres opinions tout aussi sincères et respectables.

Cependant la liberté d'opinion doit permettre une certaine polémique, si elle reste franche et loyale. Les protestants n'auraient-ils pas le droit d'affirmer que les scapulaires et les médailles n'ont pas plus de vertu curative ou miraculeuse que les fétiches, que les catholiques romains ont ajouté aux textes évangéliques des traditions qui ne sont pas essentielles ou qui sont même contredites par la Bible ? D'autre part, les catholiques sont parfaitement libres de déclarer, selon leurs convictions, la suprématie papale, la nécessité de la confession auriculaire pour le pardon des péchés, la légitimité du célibat des prêtres, la valeur sacramentelle du sacrifice de la messe, et d'estimer que les protestants sont dans l'erreur et qu'en se privant de ces moyens de grâce, ils compromettent leur salut éternel.

Nous n'admettrons pas qu'un missionnaire ou un chef protestant arrache à des indigènes leurs

médailles, leurs chapelets ou leurs scapulaires ou qu'il leur interdise de les porter ; qu'il emploie un langage blessant à l'adresse de la personne des prêtres romains ou de la hiérarchie catholique.

D'autre part, nous désirerions que les attaques des catholiques soient toujours inspirées par un esprit de vérité. Rappellerons-nous la fameuse lettre que le Père Carrié adressait en 1879 à Dom Pedro V, roi du Congo, pour le dissuader de recevoir les disciples de Luther « qui avait falsifié la Bible » et de Calvin, « ce porc, cet âne, ce chien »! (1). Les mêmes calomnies stupides sont enseignées par les Jésuites de Kisantû. M. Vandervelde a noté que leur catéchisme accuse les protestants d'enseigner la « doctrine de Jésus-Christ falsifiée » et Luther d'être « un orgueilleux, un ivrogne, qui, après avoir bu et mangé à l'excès, est mort misérablement » (2). Ces contre-vérités historiques seraient encore excusables sous la plume d'un chartreux ou d'un Père de Scheut, mais les Jésuites connaissent les travaux décisifs des historiens catholiques allemands sur la vie de Luther. Notez que les missionnaires protestants eux-mêmes n'avaient jamais éprouvé le besoin de parler de Luther aux Congolais : il leur suffisait de prêcher Jésus-Christ. Maintenant, pour répondre à ces attaques incessantes, la Mission suédoise a été obligée de publier en Bas-Congo une brochure racontant véridiquement la biographie du grand réformateur.

(1) Voir Rambaud : « Au Congo pour Christ », p. p. 38. 48. Bentley : Pioneering on the Congo. I, p.p. 161, 162.

(2) E. Vandervelde : Derniers jours de l'Etat du Congo, p. 178.

Les propos tenus par les missionnaires catholiques au sujet du mariage des missionnaires protestants manquent aussi parfois aux convenances. J'en ai eu, par exemple, un écho très frappant dans une conversation entre un missionnaire américain et des indigènes catholiques sur le Kasaï. Ailleurs, un prêtre qui critiquait devant un indigène le mariage des protestants et qui exaltait les vertus du célibat, s'attira cette remarque : « Vous avez eu une mère : que pensez-vous donc d'elle ? »

Dans certaines régions, les rapports personnels entre missionnaires des deux confessions sont empreints d'urbanité. Mais autre part, elles sont en train de se gâter. Sir Harry Johnston ne pourrait plus écrire : « Les rancunes démodées du XIXe siècle ne semblent par avoir pénétré à l'est du Stanleypool » (1). Dans le district de l'Equateur notamment, les missionnaires protestants et leurs adeptes ont à souffrir de l'hostilité des catholiques. A tout instant, des catéchistes protestants sont battus, parfois cruellement, par des troupes de catholiques. Des catholiques ont insulté des missionnaires blancs. Une lettre écrite par la femme d'un docteur de Coquilhatville à la femme d'un missionnaire de Bolengi a été interceptée par des catholiques. Au mois d'août 1912, M. Corey, secrétaire-général de la F. C. M. S. a été attaqué ainsi que M. le rév. Hensey, sur la haute Busira, par une troupe de catholiques conduits par trois de leurs catéchistes. Si les missionnaires protestants

(1) Sir H. Johnston : « G. Grenfell the Congo », I. p. 249.

n'avaient pas été défendus au dernier moment par des hommes de leur bateau, leur vie aurait été sérieusement en danger. Après deux tentatives repoussées victorieusement par les protestants, une troisième attaque fut faite de nuit contre le vapeur de la mission, à bord duquel se trouvaient plusieurs missionnaires et des dames.

Il s'agit là évidemment d'actes commis par des indigènes. Mais jamais, je n'ai entendu aucun fait semblable mis à la charge d'indigènes protestants. Il doit donc y avoir une instigation, au moins indirecte, provenant de l'attitude des Pères eux-mêmes. Ceux-ci en effet négligent vis-à-vis des missionnaires protestants les règles de la plus élémentaire politesse et ils laissent leurs adeptes, sur le terrain même de la mission catholique, insulter de la façon la plus grossière les missionnaires protestants (1).

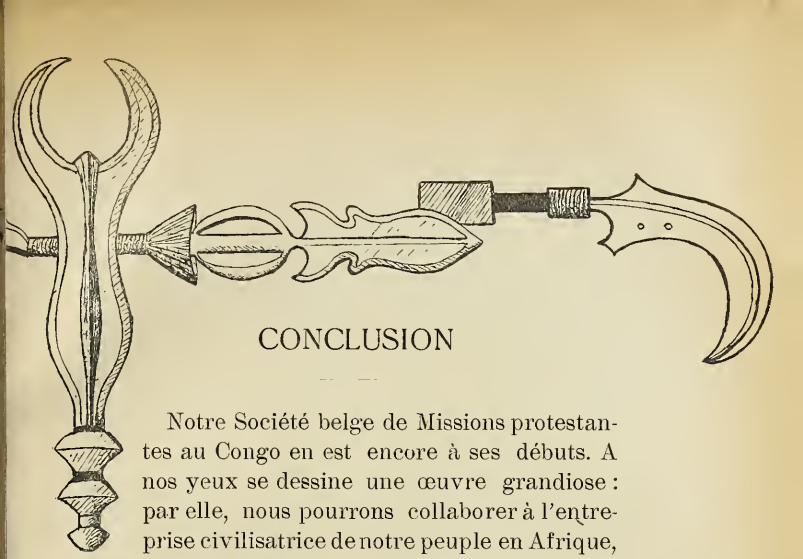
Des faits de ce genre sont de la plus haute gravité, car ils compromettent aux yeux des noirs la dignité de tous les Blancs de la région et ils constituent un danger pour la sécurité de toute la population européenne. Ce qui les aggrave, c'est que les Pères n'ont pas, à ma connaissance, désavoué leurs adhérents, ni présenté la moindre excuse à leurs victimes. Des poursuites ont été entreprises par la magistrature, mais, aux dernières nouvelles, on n'avait pas arrêté les catéchistes coupables, dont les noms sont connus. Si des sanctions sévères n'interviennent pas, la tension entre indi-

(2) Il s'agit toujours de l'Equateur. Des faits de ce genre, mais moins graves, se sont également produits dans d'autres régions du Congo.

gènes protestants et catholiques pourrait devenir grosse de péril. Les missionnaires catholiques devraient, comme le font les protestants, enseigner aux indigènes le respect de tous les Blancs, les engager à ne pas se battre, même s'ils sont attaqués, à moins qu'en des cas extrêmes ils aient à protéger leur vie.

Si les indigènes protestants ou catholiques savent que leurs missionnaires désavoueront toute violence exercée sur des gens de l'autre confession et qu'ils les livreront eux-mêmes à la Justice, le calme se rétablira vite et se maintiendra ; les deux confessions pourront continuer côte à côte leur œuvre civilisatrice (1).

(1) Je n'ai pas recueilli à la charge d'indigènes protestants des faits de la gravité de ceux que je viens de citer. Il est évident que, si on nous en signalait, nous les blâmerions avec la même sévérité.



CONCLUSION

Notre Société belge de Missions protestantes au Congo en est encore à ses débuts. A nos yeux se dessine une œuvre grandiose : par elle, nous pourrons collaborer à l'entreprise civilisatrice de notre peuple en Afrique, nous faciliterons la tâche des puissantes sociétés qui nous ont montré la voie et qui nous serviront d'exemple, nous aurons la grande joie de porter l'Evangile de la Liberté à quelques-uns de nos frères congolais.

En considérant le petit nombre des protestants de Belgique et leurs faibles ressources, nous pourrions trembler devant une aussi lourde responsabilité. Si nous hésitons devant le devoir présent, jetons un coup d'œil en arrière et mesurons le chemin parcouru depuis trois ans. Qui aurait jamais osé prophétiser une marche aussi rapide et aussi assurée ? Qui aurait escompté des résultats aussi considérables ? Que de fois n'avons-nous pas hésité et tremblé devant les difficultés qui surgissaient devant nous ! Et nous pouvons nous appliquer ces reproches que le Seigneur Jésus adressa en tant d'occasions diverses à ses apôtres :

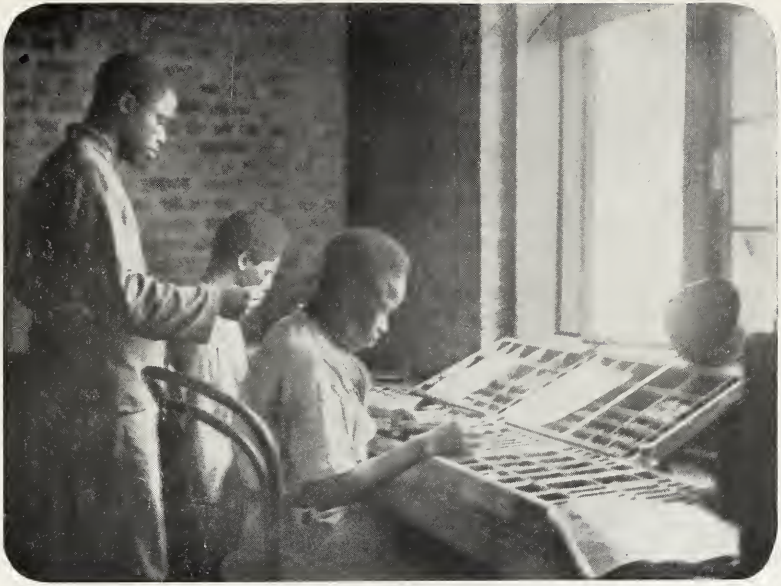
« O gens de petite foi !... Ne vous inquiétez pas

du lendemain : le lendemain aura soin de lui-même. A chaque jour suffit sa peine ».

Mais, en même temps, cette constatation humiliante nous remplit d'une douce sécurité. Nous nous disons : « Ce n'est pas nous qui avons voulu cette œuvre. Ce n'est pas nous qui avons inventé cette tâche nouvelle et ardue à mettre sur les épaules déjà si chargées des protestants de Belgique. C'est un devoir qui nous a été imposé par Dieu lui-même. Par une suite ininterrompue d'indications suffisamment claires, le Maître de la Moisson nous *contraint* à entrer à notre tour dans le champ si fructueux des missions en pays païens. « *Ce que Dieu ordonne, Il le donne* », déclarait St Augustin. Marchons donc avec confiance de l'avant, faisons ce que nous devons et Dieu pourvoira. »

Le champ de travail dans lequel nous allons entrer est-il d'un terrain dur ou fertile ? Il est impossible de le dire à l'avance. A vues humaines, il présente des élements très favorables. La population ressemble beaucoup à celle parmi laquelle la Mission presbytérienne de Luebo remporte tant de succès. Nous avons constaté d'excellentes dispositions et un grand désir d'instruction. Il nous a été possible de deviner des besoins spirituels et moraux, et non pas seulenent la soif de connaître la science des blancs et de trouver ainsi des moyens de s'enrichir matériellement.

Là où la civilisation ordinaire échoue, là où les doctrines humaines laissent intacte l'âme congolaise, quand elles ne la dégrade pas davantage, la



Imprimeurs indigènes à Yakusu

puissance de l'Evangile opère des miracles. On dit parfois qu'il faut d'abord quelque peu civiliser les nègres avant de pouvoir les convertir, les détacher de leur milieu païen, les prendre tout jeunes et les façonner loin de leurs parents. L'expérience des missions évangéliques montre, tout au contraire, que, pour civiliser d'une manière profonde et durable, il faut *commencer* par convertir. Quand l'âme a passé par une nouvelle naissance, l'être tout entier se développe et se perfectionne peu à peu : l'intelligence s'éclaire, le cœur s'élargit, la conscience se redresse, la volonté s'affermit.

N'attendons pas de rapides développements de notre œuvre, ni de faciles succès. Mais, quels que soient les obstacles sur notre route, ne doutons pas de l'utilité, ni de l'avenir de notre mission, car nous emploierons une arme qui nous assure la victoire finale, l'arme invincible de la Parole de Dieu.

Nous prévoyons le jour où les Eglises indigènes de la mission belge seront plus fortes que leurs Eglises-mères. Prenons comme idéal la vaillante Eglise morave. Elle comprend 44.000 membres, approximativement le nombre des protestants de la Belgique. Dans ses missions en pays païens, elle compte 154 stations avec 155 annexes, dirigées par 377 missionnaires européens et renfermant 102.642 membres.

Peut-être aussi les Eglises congolaises nous dépasseront-elles en zèle pour l'avancement du règne de Dieu, en libéralité et en consécration au Seigneur. J'ai trouvé bien des exemples d'une telle supériorité dans certaines missions congolaises.

Sachons être à la hauteur de notre devoir. Ne craignons pas les sacrifices. Sans se sacrifier, on ne peut accomplir aucune œuvre féconde. Si Dieu nous demande de nos ressources, donnons joyeusement. S'Il réclame nos fils et nos filles pour son service, ne les retenons pas, soyons fiers et heureux de les voir se mettre au poste d'honneur.

Ecoutons le vœu du païen congolais, habitant précisément la contrée que nous avons choisie : « Ah ! nous aurions bien besoin dans notre tribu, » qu'on vienne nous enseigner à être bons. Nous » avons la peau noire, mais notre cœur aussi » est noir. » Ce cri d'une conscience, sentant son état de péché, ne rappelle-t-il pas l'appel du Macédonien à l'apôtre Paul, et ne doit-il pas aller droit au cœur des protestants de Belgique ?

Je me représente qu'en ce moment dans un de ces villages du Bas-Katanga traversé par notre caravane, des indigènes sont accroupis autour d'un feu de campement. Les étoiles du ciel tropical brillent d'un vif éclat au-dessus de leurs têtes. Autour d'eux, c'est la nuit peuplée de terreurs superstitieuses et symbolisant bien leur état de crainte et d'ignorance. Ils causent à voix basse sur le ton chantant de leurs harmonieux dialectes :

— Vous souvient-il, dit le chef du village, de ce Bula Matadi qui a passé dans notre contrée ? Ce n'était ni un officier, ni un commerçant. C'était un « homme blanc de Dieu ». Il nous a promis de nous envoyer des instituteurs pour nous instruire.

— Oui, réplique un des anciens. Mais voilà que plus de douze lunes se sont passées, et il n'est pas

revenu et il ne nous a envoyé personne. Nous aurait-il menti ?

— On dit, interrompt un autre, que les hommes blancs de Dieu ne mentent jamais.

— Alors, reprend l'ancien, c'est qu'il est mort, tué par le léopard, ou que sa pirogue a chaviré dans le grand fleuve.

— Ou bien, conclut le chef, ses amis dans sa tribu, ne l'auront pas cru, ou ils n'auront pas trouvé assez de sel pour payer les instituteurs et leurs porteurs. Attendons encore cependant, peut-être le Grand Esprit aura-t-il pitié de nous et s'occupera-t-il de nous, comme les compagnons de ce Blanc nous ont assuré qu'il le fait. Attendons encore ! »

Protestants de Belgique, laisserez-vous dans l'angoisse et dans l'ignorance ces pauvres païens ? Ne ratifierez-vous pas les promesses qui ont été faites en votre nom par votre délégué ?

APPENDICE I.

Lettres au Roi des Belges et au Ministre des colonies

Nous donnons au complet la lettre adressée au Roi par la conférence générale des missionnaires protestants, à Bolengi :

A Sa Majesté le Roi Albert, Bruxelles.

Sire,

La Conférence générale des Missionnaires protestants du Congo est réunie à Bolengi en sa sixième session, pour la première fois depuis l'avènement de Votre Majesté.

La Conférence saisit avec joie cette occasion pour adresser à Votre Majesté ses hommages très respectueux et très sincères. Plusieurs membres de la Conférence ont gardé le meilleur souvenir de la haute bienveillance et du sympathique intérêt avec lesquels Votre Majesté visita leurs stations missionnaires lors de Son voyage à travers le Congo.

Dans nos prières, nous demandons au Dieu tout-puissant de bénir le règne de Votre Majesté, d'en

faire une ère de prospérité matérielle et morale pour le peuple belge, ainsi que pour les indigènes de la Colonie.

C'est avec une vive satisfaction que les missionnaires protestants constatent les progrès réalisés dans l'administration du Congo belge pendant le règne de Votre Majesté. La promesse solennelle faite par Votre Majesté lors de son avènement leur est un gage précieux de la sincérité et de la permanence des réformes déjà instaurées, et suscite en leurs cœurs le ferme espoir d'une amélioration plus profonde encore.

Notre sincère désir est de coopérer de toutes nos forces et en toute loyauté à ce que le Gouvernement de Votre Majesté entreprend et entreprendra en vue du bien de la Colonie et de ses habitants. Nous prenons la liberté de soumettre à Monsieur le Ministre des Colonies quelques suggestions qui pourront sans doute être de quelque utilité au Gouvernement de Votre Majesté, et qui, en tout cas, seront une preuve de notre bon vouloir.

C'est avec une vive satisfaction que nous avons appris la fondation de la Société belge de Missions protestantes au Congo. Nous sommes certains que nous travaillerons dans la plus complète harmonie avec nos frères et coreligionnaires de Belgique.

Veuille Votre Majesté avoir l'extrême obligeance de transmettre à Sa Majesté la Reine l'expression de notre profond respect, et de notre grande admiration pour la généreuse initiative prise par Sa Majesté dans les œuvres de charité, et en particulier dans la lutte contre la maladie du sommeil au Congo.

Sire,

Daigne Votre Majesté accepter l'expression de notre très profond et très loyal dévouement,

Au nom de la Conférence générale des Missionnaires protestants du Congo :

Les Secrétaires, *Le Président,*
(S.) John Howell (S.) A.F. Hensey
E. Firth Guyton

Fait à Bolengi, le seize octobre mil neuf cent onze.

S. M. le Roi a fait répondre par le Ministre de la Maison du Roi, en date du 31 décembre 1911. Citons les lignes suivantes :

« Sa Majesté a été très touchée des sentiments dont vous lui offrez la chaleureuse expression tant pour Elle que pour sa Majesté la Reine, et Elle m'a chargé d'avoir l'honneur de vous transmettre, à vous et à tous vos collègues, Ses sincères remerciements et ceux de notre gracieuse Souveraine. Le Roi n'est pas moins reconnaissant des prières par lesquelles vous appelez sur Son règne la bénédiction du Dieu tout puissant. »

« Notre Souverain se réjouit de la constatation faite par les Missionnaires protestants des progrès réalisés dans l'Administration du Congo belge depuis qu'Il est monté sur le trône, et Il partage avec eux le ferme espoir d'une amélioration profonde et progressive. »

« Sa Majesté prend acte volontiers de la coopération que Lui promettent les Missionnaires protestants dans toutes les entreprises du Gouvernement tendant au bien de la Colonie et de ses habitants. Elle n'attend pas moins de leur zèle et de leur loyauté, car Elle conserve, Elle aussi, un sympathique souvenir de la visite qu'Elle a faite à quelques-unes de leurs stations lors de son voyage au Congo. »

De la lettre adressée par la Conférence de Bolengi à M. Renkin, Ministre des Colonies, nous extrayons les passages suivants :

« C'est bien à contre-cœur et par devoir envers les indigènes, que les missionnaires protestants se sont vus obligés de critiquer le régime instauré par l'Etat indépendant du Congo. Aussi sommes-nous heureux maintenant de constater les grands progrès déjà réalisés dans l'administration de la Colonie. »

« Nous sommes en particulier reconnaissants pour le changement des méthodes de taxation dans certaines parties de la Colonie. Nous attendons avec impatience le moment où tous les Congolais seront mis au bénfice de toutes ces réformes. Nous nous rendons compte des obstacles que doit rencontrer l'application des nouvelles mesures, mais nous espérons sincèrement qu'ils seront surmontés à force de persévérance. Nous remercions Dieu pour la nouvelle orientation et pour l'esprit de justice qui paraît inspirer les autorités supérieures de la Colonie. «

Suivent quelques suggestions relatives à la Commission pour la protection des indigènes, aux chefferies indigènes, au mariage civil, au mariage par achat.

La lettre au Ministre est conclue par ces lignes :

« Nous avons été heureux de voir siéger pour la première fois parmi nous un délégué de la nouvelle Société belge de Missions protestantes au Congo, Monsieur le Pasteur Henri Anet. Nous avons déjà depuis deux ans comme collègue un protestant belge, Monsieur Henri Lambotte, à Yakusu, qui nous fait apprécier le protestantisme belge. La présence de ces Messieurs nous a été une preuve de l'absolue communauté d'idées et de foi existant entre nos sociétés et nos coreligionnaires deBelgique. Elle est pour l'avenir un gage de fraternelle coopération dans l'œuvre de l'Evangélisation du Congo pour le bien des indigènes congolais et pour l'honneur de la Patrie belge. »

APPENDICE II

Liste des sociétés protestantes évangélisant le Congo Belge

1. *American Baptist Missionary Union* (actuellement sous le titre de American Baptist Foreign Mission Society) : A. B. M. U. (1878) (1) Foreign Mission Rooms, Ford Building, Boston (Mass.), Etats-Unis d'Amérique. Baptistes.
2. *American Présbyterian Congo Mission* : A. P. C. M. (1890). Nashville (Tenn.), Etats-Unis. Presbytériens.
3. *Baptist Missionary Society* : B. M. S. (1878). Mission House, 19, Furnival Street, London, E. C. Baptistes.
4. *Christian and Missionary Alliance* : C. & M. A. (1889). 690 Eighth Avenue, New-York, Etats-Unis Alliance évangélique.
5. *Congo Balolo Mission* : C. B. M. (1889). Harley House, Bow Road, London. E. Alliance évangélique, mais surtout baptistes.
6. *Congo Inland Mission* : C. I. M. (1911). Mennonites.
7. *Foreign Christian Missionary Society* : F. C. M. S. (1896). Box 884. Cincinnati (Ohio), Etats-Unis. Disciples.
8. *Garengaze Mission* (ou *Arnot Mission*). (1881). Mr. C. P. Watson, 23, Renfield Street, Glasgow, Ecosse. Darbystes « larges ». (Opened Brethren).
9. *Methodist Episcopal Congo Mission* : M. E. C. M.

(1) Les dates entre parenthèses indiquent le commencement de l'activité dans la Colonie belge.

(1912). Nashville (Tenn.), Etats-Unis. Methodistes épiscopaux.

10. *Ostafricanische Missionsgesellschaft* : O. M. (1909) Bethel, bei Bielefeld, Prusse rhénane.
11. *Société belge de Missions protestantes au Congo* : S. B. M. P. (1910). 129, Chaussée d'Ixelles, Bruxelles. Presbytériens.
12. *Svenska Missionsförbundets* : S. M. S. (1885). Barnhusgatan, 10, Stockholm, Suède. Eglise libre suédoise.
13. *Westcott's Independent Mission* : W. I. M. (1896). Inkongu, Kasaï, Congo belge. Darbystes « étroits » (Close Brethren).

Stations principales des sociétés protestantes au Congo

1. A. B. M.U. Bas-Congo : (Mukimvika), Matadi, Pala-Bala, Banza-Mantéka, Lukunga, Sona-Bata (Kwilu).
   Haut-Congo : Tshumbiri, Ikoko.
2. A. P. C. M. Kasaï : Luebo, Ibansche, Mototo, Sangula. *
3. B. M. S. Bas-Congo : Matadi, (San Salvador), Wathen, Thysville, (Kibokolo), (Mabaya).
   Haut-Congo : Kinshasa, Bolobo, Lukoléla, Monsembé, Bopoto, Yalemba, Yakusu, Babondo,* Waïka.
4. C. & M. A. : Mayumbe : Boma, Vungu, Lolo, Maduda, Yema, Kinkonzi, Mboka.
5. C. B. M. Haut-Congo : Léopoldville, Lulanga, Bonginda, Ikau, Bongandanga, Baringa, Yuli, Bompona.
6. C. I. M. Kasaï : Djoko-Punda, Kalamba, *

7. F. C. M. S. Equateur : Bolengi, Monieka, Lotumbé, Longa.
8. Arnot M. Katanga : Koni Hill, Loanza.
9. M. E. C. M. Sankuru : Wembo Niama. *
10. Ö. M. Lac Kivu : Ile Idjwi. (12 stations dans l'Est-Africain allemand).
11. S. B. M. P. : Bas-Katanga : Tshofa-Mission. *
12. S. M. S. Bas-Congo : Londe (à Matadi), Kibunzi, Mukimbungu, Nganda, Kinkenge, Kingoye, (Brazzaville), (Musana), (Madzia).
13. W. I. M. Sankuru : Inkongu, Bakwa-Bulu.

Au total : 65 stations principales, dont 57 en territoire belge. Les noms entre parenthèses désignent les stations situées au Congo portugais et au Congo français. Les stations marquées d'une astérisque sont concédées, mais pas encore ouvertes. Lukoléla et Monsembé ne sont plus occupées par des missionnaires blancs. Kalamba n'est pas encore concédé.

N. B. Une nouvelle société américaine, l' « *Africa Inland Mission* » est en train de s'établir à Mahagi, au N.-E. de la Colonie. Cette mission s'est donnée pour tâche de constituer une barrière à l'Islamisme entre le Nil et le lac Tchad ; elle occupe aussi le Soudan et l'Uganda.

Un des missionnaires de l'A. B. M. U., M. le Dr Leslie, vient de s'établir à Vanga, sur le Kwilu à quatre journées en amont de Bandundu.

Statistique des Missions protestantes au Congo belge

SOCIÉTÉS	Stations	Annexes	Missionnaires blancs	Aides indigènes	Membres Communiants	Ecoliers	Médecins	Hôpitaux	Dispensaires	Imprimeries	Vapeurs
A. B. M. U.	7	247	35	355	5182	7354	4	2	8		1
A. P. C. M.	4	94	38	315	8000	10000	1	1	1	1	1
B. M. S.	12	290	40	1018	3562	10200	3	3	6	3	2
C. & M. A.	7										
C. B. M.	8	88	22	100	761			1	6	1	1
F. C. M. S.	4	84	17	312	3000	1188	2	1	3	1	1
Arnot M.	2	?	11	?	?		?	?	?	?	
S. M. S.	6	144	57	175	1508	5425		1		1	
W. I. M.	2	?	6 (?)	?	?	?			1		
Totaux	52	947	227	2275	22013	34167	10	9	25	7	6

APPENDICE III

Bibliographie des Publications des Missions protestantes en langues congolaises

I. *Société baptiste américaine (A.B.M.U.)*

En *Bobangi* (Moyen-Congo).

Epître de St Jean. Choix des Psaumes.
Pain quotidien.

En *Bateke* (Stanley Pool)

Evangile de Marc. Pain quotidien.
Livre de lecture, avec 12 cantiques.

En *Kikongo* (Bas-Congo) :

Evangile de Matthieu.	Epître aux Romains.
» » Luc.	» » Corinthiens, I et II.
» » Jean.	
Fragments des Evangiles.	Epître aux Galates.
	» » Colossiens.
Autres fragments des Evangiles.	» à Timothée I et II.
Histoires du Nouveau Testament.	Catéchisme.
	Histoire de l'Eglise.
Vie du Christ.	Pain quotidien.
Livre des Psaumes.	« Ligne après ligne ».
Histoire de Joseph.	Livres scolaires.

En *Nkundu* (Equateur) :

Evangile de Jean.	Epître aux Romains.
Livre des Psaumes.	» de Jacques.

En *Kiteke* (Tshumbiri) :

Epîtres de Pierre.	Evangile de Jean.
Epître de Jude.	1re Ep. de Jean.
Evangile de Marc.	Livres scolaires, (lectu-

» » Jean.
Livre des Psaumes.
re, etc.).
Recueil de cantiques.
Pain quotidien.

En *Lontumba* (Lac N'tumba) :

Actes des Apôtres.
Recueil de cantiques.
Histoires de l'Ancien Testament.
Histoire de Lazare.
» » Lot.
Court manuel de Français.
Livre de Daniel.
Catéchisme.
Enfance du Christ.
Histoire de Joseph, esclave et gouverneur.
Histoire de Judas, le Traître.
Arithmétique.

II. *Société américaine presbytérienne (A. P. C. M.)*

En *Baluba* (Kasaï) :

Livre des Miracles.
» d'Enseignements bibliques.
Epître aux Romains.
Epitre aux Corinthiens.
Paraboles.
Recueil de cantiques.
Grammaire.
Série de livres de lecture.

III. *Société baptiste de Londres (B. M. S.)*

En *Kikongo* (Bas-Congo) :

Nouveau Testament.
Paraboles et Miracles.
Histoire Sainte.
Vie du Christ.
« La Sainte Guerre ».
« Voyage du Chrétien ».
Pain quotidien.
Catéchisme.
« Types et Ombres ».
Grammaire française.
Vocabulaire français.
Arithmétique.
Livres de Psaumes et de Proverbes.
Livres d'Esaïe.
» de Jérémie.
» des Lamentations.
» d'Ezéchiel et de Daniel.
Recueil de cantiques.
Atlas missionnaire.
Méthode de lecture.
Guide de la Conversation : français, congolais, portugais, anglais.
Liturgie pour les mariages et les funérailles.

Livre de lecture.

En *Bobangi* (Moyen-Congo) :

Nouveau Testament,
Evangile de Matthieu.
» » Marc.
» » Luc.
» » Jean.
Actes des Apôtres.
Luc et Jean.
Romains-Apocalypse.
Galates-Philippiens.
Epîtres de Jacques-Jude.
» de Jean.
« Les Chrétiens et leur Christ. »
« Voyage du Chrétien. »
Paraboles.
Catéchisme.
Pain quotidien.
Vie du Christ : lecture pour chaque jour.
Abécédaire.
Méthode de lecture.
Histoires bibliques.
» du Peuple d'Israël.
Histoire d'Abraham.
» de Joseph.
Les Juges d'Israël.
« Les Etincelles. »
Divers.
Questionnaire instructif.
Histoire Sainte.
« Appels humains et réponses divines. »
Harmonie des Evangiles.
Règlement d'Eglise.
Recueil de cantiques (nombreuses éditions).
Premières leçons de français.
Livres scolaires, cartes, etc., etc.

Arithmétique.

En *Lokele* (Yakusu) :

Evangile de Matthieu.
» » Marc.
» » Luc.
» » Jean.
Epître aux Romains.
» » Corinthiens.
» » Galates.
» » Ephésiens, Colossiens et Hébreux.
Livres des Psaumes.
» de Néhémie.
» d'Esaïe.
Histoires de l'Ancien Testament.
Histoire de la Vie du Christ.
« Voyage du Chrétien. »
Catéchisme.
Catéchisme (en Swahili).

Epître aux Thessaloniciens.
Epître à Timothée.
» de Jacques.
Apocalypse.
Méthode de lecture.
Epître à Philémon.
» à Tite.
» de Jean (I, II, III).
» » Jude.
Recueil de cantiques.
Abécédaire.

En *Heso* (Basoko-Yalemba) :

Evangile de Matthieu.
» » Marc.
» » Jean.
Epître aux Thessaloniciens.
Recueil de cantiques.
Passages choisis de la Genèse, Josué, Juges et Ruth.
Catéchisme.
Abécédaire.
Méthode de lecture.

Collection d'histoires indigènes.

IV. *Congo Balolo Mission (C. B. M.)*

En *Lomango* (Lulanga-Lopori) :

Nouveau Testament.
Les quatre Evangiles.
Les Epitres.
Livres de lecture.
Recueil de cantiques.
Catéchisme.
Vie des patriarches.
Abécédaire.

En *Eleko :*

Evangile de Matthieu.
» » Marc
Evangile de Jean.
Recueil de cantiques.

V. *Foreign Christian Missionary Society (F. C. M. S.)*

En *Lonkundu* (Busira-Equateur) :

Evangile de Matthieu.
» » Marc
» » Luc
» » Jean.
Recueil de cantiques.
Histoire des commencements.
Choix de passages bibliques.
Histoires de l'Ancien Testament.
Epitres de Jean et à Philémon,
Epitre de Jacques.
Livres scolaires : abécédaires, etc.
Grammaire Lonkundu.

M. le missionnaire W. Forbeitt
préparant de la médecine pour un chef congolais

VI. *Société des Missions suédoises (S. M. S.)*

En *Kikongo* (Bas-Congo) :

Nouveau Testament.
Evangile de Matthieu.
» » Marc.
» » Jean.
Actes et Luc.
Recueil de cantiques (plusieurs éditions).
Almanach avec textes bibliques.
« Le Messager de Paix » (mensuel)
Grammaire congo-française.
Géographie universelle.
Ancien Testament.
Livre des psaumes.
Les Epîtres.
Histoire sainte.
Histoire de Mart. Luther.
Méthodes de lecture.
Grammaire.
Petite histoire naturelle.
Livres de lecture.
Arithmétique.

VII. *Mission Westcott (Inkongu).*

En *Luna Linkongo* (Sankuru) :

Evangile de Matthieu.
» » Jean.
» » Luc.
Marc-Romains.
Les actes des Apôtres.
« Histoires vraies. »
Nouveau Testament.
Epîtres : Corinthiens et Galates.
Epître aux Thessaloniciens.
Epître de Jean.
Recueils de cantiques.
Livres de lecture.

N. B. Cette bibliographie a été élaborée à la demande de la conférence de Bolengi. Elle est loin d'être complète. Elle n'indique pas les livres publiés par les Sociétés missionnaires sur leurs œuvres ou sur la Colonie et ses habitants.

APPENDICE IV.

Ce qu'on a dit des Missions protestantes à la Chambre belge

Rappelons le propos tenu au Sénat, le 8 septembre 1908, par le Comte d'Ursel : « Les missionnaires protestants ne se gênent pas pour aller raconter partout que le règne du roi Léopold est fini et que l'Angleterre va le remplacer. » Cette calomnie n'était appuyée sur aucun fait,... et pour cause !

Dans une lettre adressée au *Peuple*, le 18 février 1909, le P. Vermeersch prétendait que les missionnaires protestants faisaient prêter à leurs catéchistes « un serment d'allégeance au roi d'Angleterre »

Il semblerait inutile de se donner la peine de refuter de pareilles calomnies, si elles n'étaient pas reproduites à tout moment. Encore le 7 février 1912, à la Chambre des Représentants, M. Gendebien lançait cette interruption à M. Hymans :

« Il n'y a pas bien longtemps, les missions protestantes exigeaient des noirs qu'ils prêtent serment de fidélité au Roi d'Angleterre. »

J'écrivis à l'honorable représentant de Thuin pour lui demander sur quels faits il appuyait une affirmation aussi extraordinaire. Comme il serait assez absurde de porter cette accusation contre des missions américaines ou suédoises, le débat se restreignait à deux sociétés anglaises, la Société baptiste de Londres et la Congo Balolo Mission. Deux autres sociétés anglaises, étant « darbystes », ne peuvent avoir aucune velléité d'appuyer un Gouvernement quelconque, pas même celui de leur nation.

M. Gendebien me répondit : « Les faits que j'ai signalés à la Chambre se passaient dans la région du Bas-Congo. Il sont certains ». Je répliquai que, dans ce cas, il était d'abord peu juste de dire « *les* missions protestantes exigent le serment de fidélité ». Ensuite qu'il ne pouvait être question que des deux stations anglaises du Bas-Congo : Matadi et Wathen. Or, j'ai visité ces deux stations et j'en connais personnellement les missionnaires. Je suis bien certain qu'ils ne sont pas capables d'une pareille indélicatesse.

Consulté par moi, le Secrétaire de la Société baptiste de Londres, M. le Rév. C. E. Wilson, me répondit : « Si M. Gendebien veut bien nous fournir les faits sur lesquels il s'appuie, il nous sera très facile de prouver que son affirmation est sans fondement aucun. Son sentiment d'équité le poussera certainement à répondre à notre légitime requête. En attendant, nous considérons son assertion comme un « foolish canard », auquel n'ajoutera foi aucun homme sérieux, ni en Belgique, ni ailleurs. »

Je priai M. Gendebien de bien vouloir me communiquer les « faits certains » auxquels il faisait allusion. Je ne reçus plus aucune réponse et je me permis de conclure le débat en écrivant à M. Gendebien :

« Vos informateurs ou bien se sont trompés ou bien vous ont trompé. »

Des exemples de ce genre montrent avec quelle défiance il convient d'accepter les accusations qui ont été lancées ces dernières années contre les missionnaires protestants au Congo.

Il n'est pas inutile de mettre les choses au point. M. Royer ne disait-il pas dans la séance du 1er février, que dans une brochure catholique il avait trouvé cette phrase :

« Il est un fait indéniable que la plupart des pro-

testants inspirent à leurs convertis des sentiments de défiance, de mésestime, d'opposition contre le gouvernement établi. »

Il suffit de lire les Annales parlementaires pour se rendre compte que ce n'est pas aux missionnaires protestants que doit s'adresser le reproche d'ériger un Etat contre l'Etat.

Les protestants approuveront sans réserve ce qui a été dit à la Chambre au sujet du respect qui est dû au pouvoir civil. M. Daens a eu raison de déclarer :

« Il est certain qu'ici en Belgique l'immixtion de la religion dans la politique est un vrai malheur ; au Congo, cette immixtion ferait aussi obstacle à la propagation de la foi. » (Séance du 8 février 1912.) Et le député des démocrates chrétiens donne comme avertissement le tort fait en Chine par les intrigues politiques des missionnaires catholiques français.

M. Renkin a nettement posé le principe : « Les missions ne peuvent être placées au-dessus de la loi ; elles jouissent d'une liberté absolue quant aux doctrines et à la discipline ecclésiastique ; mais elles doivent respecter les droits du pouvoir civil. » (Séance du 8 février.)

* * *

La question des subsides gouvernementaux aux missions a soulevé divers incidents dans la dernière session parlementaire. On reprochait à M. le Ministre des Colonies de ne pas subsidier les missions protestantes comme les missions catholiques. M. Renkin repoussa d'abord ces reproches en s'appuyant sur des raisons, qui certes n'étaient pas probantes :

1°) Ces missions sont étrangères. L'Acte de Berlin n'enjoint-il pas aux puissances occupant le Bassin conventionnel du Congo d'accorder une protection *égale* à toutes les missions chrétiennes sans distinction de confession, *ni de nationalité ?* Les missions catho-

liques n'ont-elles pas à leur service un bon nombre d'étrangers et administrativement ne dépendent-elles pas d'un pouvoir étranger : la congrégation de la propagande à Rome ? Dans l'administration, la magistrature, la force armée au Congo, ne compte-t-on pas un nombre respectable d'étrangers, dont beaucoup ont rendu de précieux services ? Pourquoi emploierait-on un autre poids pour les missions protestantes ?

2°) Les missions sont riches. — Cela ne peut entrer en ligne de compte. C'est du reste tout à l'honneur de l'intérêt généreux que savent prendre les protestants anglais, américains et suédois à une entreprise qui profite à la Belgique. D'ailleurs, tout en ayant des ressources suffisantes, ces missions ne jettent pas l'argent par les fenêtres et elles connaissent le déficit.

La seule vraie raison a été développée par M. Hymans à la Chambre et donnée aussi par M. Renkin au Sénat : « Les missions anglaises et américaines sont toutes non-conformistes et fondées sur le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. De même les missions suédoises sont fondées sur le principe de l'indépendance et de la liberté la plus grande. Elles ne peuvent recevoir de subsides pour leurs œuvres religieuses et leurs églises. Mais elles peuvent en recevoir pour leurs œuvres d'intérêt social. » (Discours de M. Hymans, 7 février.)

Jusqu'ici un seul subside a été versé à une mission protestante : 2.500 fr. annuellement à la Société baptiste de Londres sous forme de ristourne de droits d'entrée sur les produits pharmaceutiques employés au profit de noirs.

Le Ministre des Colonies a ajouté :

« Les protestants belges ont manifesté l'intention d'envoyer une mission au Congo. Je leur ai promis de leur donner des terres et de les subsidier. » (Séance du 31 Janvier.)

APPENDICE V

Les affaires Morrison

M. le Dr W. M. Morrison, un des principaux missionnaires de la Mission presbytérienne américaine du Kasaï, a été souvent malmené par la presse belge à l'occasion de démêlés soit avec des fonctionnaires de l'Etat, soit avec la Compagnie du Kasaï. Il nous a paru utile d'insérer ici quelques notes documentées pour que chacun puisse juger impartialement les questions en litige. Il s'agit d'un passé que nous ne voulons pas ressusciter, mais il est bon de mettre au point des évènements historiques que l'on cite encore sans être toujours bien renseigné. Ce n'est pas à la demande du Dr Morrison que nous rédigeons cette notice historique, et nous le faisons sans acrimonie et sans rancune.

A. Différend avec M. le comte Ferdinand de Hemricourt de Grunne

M. le comte de Grunne, jeune fonctionnaire de la plus haute honorabilité, venait de prendre la direction du secteur de la Lulua. Des chefs Zappo-Zapp de la région de Luluabourg se rendirent auprès de lui et demandèrent son appui pour faire réintégrer dans leurs villages des indigènes qui, d'après eux, auraient quitté indûment leurs chefferies. M. de Grunne arriva à Luebo en février 1908 en compagnie de ces chefs. Ceux-ci se mirent en demeure de revendiquer la propriété d'une masse d'anciens esclaves. Ils jetèrent leur dévolu sur plus de 300 personnes. Grand émoi dans la contrée. La plupart de ces gens avaient été

vendus déjà régulièrement par les chefs qui les revendiquaient, ou bien ils s'étaient libérés. Plusieurs possédaient des certificats de libération signés par des missionnaires ou par des agents de l'Etat.

Un chef local reçut l'ordre de se saisir des soi-disant fugitifs. Pour amener au poste de l'Etat la trentaine d'hommes qu'il avait appréhendés, il employa le seul moyen à sa disposition : il les lia, sans cruauté, avec des tiges de « n'codi ». M. Vass, collègue de M. Morrison, prit une photographie du groupe des prisonniers. A l'insu du Dr Morrison, cette photographie fut communiquée avec une lettre à la presse anglaise, reproduite par le *Patriote* le 7 mai 1908. On a fait beaucoup de bruit autour de ce document photographique On a prétendu que M. de Grunne faisait une razzia d'esclaves. De ses amis, bien intentionnés, mais mal renseignés, ont repliqué qu'il s'agissait d'une troupe d'esclaves libérés par le comte de Grunne !

Lorsque M. Morrison apprit ce qui se passait, il se rendit auprès du chef de secteur et lui expliqua l'erreur et l'injustice qu'on lui faisait commettre en profitant de son ignorance des circonstances locales. Les « libérés », réfugiés autour de Luebo, avait parfaitement le droit d'y résider. En tout cas, les chefs de la région de Luluabourg ne pouvaient plus les réclamer pour les réduire de nouveau en esclavage.

Les prisonniers furent relâchés et l'affaire en resta là.

Pourquoi les chefs de Luluabourg voulaient-ils resaisir leurs anciens esclaves ? Dans le but de les livrer à l'Etat comme « travailleurs d'utilité publique ». Les chefs devaient fournir à l'Etat un certain nombre de recrues. Ils se gardaient bien de choisir des hommes libres. Au lieu de prendre des esclaves de

leur propre village, ils trouvaient encore plus commode de se procurer au loin d'anciens serfs pour satisfaire aux exigences de la conscription. Dans la période antérieure à 1908, des raids étaients faits par des fonctionnaires accompagnés de Zappo-Zapp armés par eux pour s'emparer des Baluba. Le centre de ces brigandages se trouvait à Pania-Mutombo. Le chef de Pania gardait les enfants, les vieillards et les jeunes filles ; les hommes étaient livrés à l'Etat. Pour faciliter ces razzias, des villages entiers furent à plusieurs reprises déplacés des environs de Luebo vers la région de Luluabourg.

C'est en s'inspirant de ces anciennes pratiques, que les chefs de la Lulua avaient surpris la bonne foi de M. le comte de Grunne.

Justement alarmé par le discrédit jeté sur sa personne par les polémiques de presse, M. de Grunne demanda à M. Morrison de bien vouloir le disculper. M. Morrison acquiesça avec grand plaisir à cette demande, car, dans l'entretemps, il avait pu se rendre compte que M. de Grunne était un fonctionnaire irréprochable, administrant très sagement son secteur.

Un accord fut signé le 17 juin 1910. M. Morrison déclarait qu'il n'avait fait aucune communication à la presse et qu'il ne prenait pas la responsabilité de ce qui avait été publié par les journaux, ni de leurs commentaires. (M. Morrison n'écrivit à ce sujet qu'une lettre au Commissaire de District, le 27 février 1908.) M. Morrison reconnaissait la parfaite honorabilité de M. le Comte de Grunne et déclarait qu'il n'avait pas fait de razzia d'esclaves au profit de la Cie du Kasaï.

Il ne s'agissait pas là, comme l'ont écrit nos journaux, d'une rétractation de la part de M. Morrison ou d'une réparation pour de fausses accusations, mais

seulement d'une mise au point. M. le comte de Grunne et M. le Dr Morrison sont actuellement dans les termes les plus cordiaux.

B. L'incident Kervyn de Meerendré

A son retour du Congo, M. Renkin, Ministre des Colonies, fit à la Chambre des Représentants la déclaration suivante, en séance du 15 décembre 1909 (Annales parlementaires, p. 338) :

« La plainte Morrison vise, au contraire, un agent de l'administration. Elle m'est parvenue par une voix indirecte. »

« Quelque temps après mon retour en Europe, le révérend père Cambier, préfet apostolique du Haut-Kasaï, qui avait quitté le Congo trois semaines après moi, me remettait copie d'une lettre que M. Morrison lui avait adressée le 24 septembre 1909 et dont il s'était chargé de me faire connaître le contenu. Dans cette lettre, le révérend Morrison accusait M. Kervyn de Meerendré, agent de la colonie, d'avoir dans les environs de Luebo enlevé de force, sous prétexte de recrutement, des hommes, des femmes et des enfants, d'avoir pillé des villages, d'en avoir brûlé d'autres. »

. . . . . (1)

« Cette année, M. Morrison reproduit une accusation semblable contre un agent de l'Etat, M. Kervyn de Meerendré. Cette accusation est-elle mieux fondée que celle de 1908 ? Je l'ignore. L'enquête que j'ai ordonnée dès que la dénonciation est venue à ma connaissance, le dira. »

« Il est à regretter que M. Morrison ne m'ait pas saisi de cette dénonciation à Boma, où il s'est trouvé en

(1) Ici M. Renkin fait un rapprochement avec l'affaire du Comte de Grunne. Il fait une légère confusion en parlant d'un Rév. Bond. Il n'y a jamais eu de missionnaire de ce nom à Luebo.

même temps que moi à la fin du mois d'août 1909. J'aurais pu me renseigner de suite. M. Morrison s'est contenté de faire une vague allusion à ces faits dans une lettre où il traitait de dix sujets d'administration coloniale. »

« Il ne me les a signalés qu'après mon départ du Congo, bien qu'ils dussent être déjà à sa connaissance lors de son passage à Boma ; mais dès le 27 septembre 1909, dans une lettre violente, il dénonçait à M. Conan Doyle les prétendus excès commis par M. Kervyn, et sa lettre servait de thème à des attaques nouvelles contre le Congo belge. »

« Je laisse à chacun le soin d'apprécier une telle attitude. »

L'impression que devait avoir à cette époque M. Renkin et qu'il a communiquée au public belge peut se résumer comme suit :

1° M. Morrison a *encore une fois* porté plainte à la légère contre un agent de l'Etat.

2° M. Morrison a agi, dans cette affaire, avec duplicité. Il a laissé croire aux autorités qu'il était satisfait de l'administration de sa région et en même temps il dénonçait les soi-disant agissements d'un fonctionnaire et le livrait en pâture aux ennemis du Congo belge (1).

Or, voici ce que nous avons à répondre et ce dont M. le Ministre des Colonies aura pu se rendre compte lui-même dans la suite :

1° M. Morrison n'avait pas accusé à la légère. M. le Dr Coppedge envoyé par lui sur les lieux avait recueilli des témoignages convainquants au sujet des irrégularités commises. Environ un an après les faits

(1) Certaines personnes avaient même cru comprendre que M. Morrison dans un entretien personnel avait déclaré au Ministre des Colonies qu'il n'avait aucun sujet de plainte.

une enquête fut opérée sur place par M. le Substitut Gelders. Celui-ci déclara ensuite aux missionnaires que les faits étaient plus graves qu'ils ne les avaient dépeints et qu'ils avaient été très modérés dans leurs accusations.

2° M. Morrison avait immédiatement saisi régulièrement les autorités compétentes. Les faits s'étaient passés au mois de juin à une certaine distance de Luebo. Le 13 juillet, M Morrison écrivait à M. le Comte de Grunne, chef de secteur ; celui-ci était absent, mais il reçut communication à Lusambo de la copie que M. Morrison avait expédiée en même temps au Commissaire de District. M. Morrison reçut un accusé de réception. Dès lors, il devait laisser les choses suivre leur cour, et pour ce qui concernait les autorités de la Colonie, il avait fait son devoir. Il ne put pas voir dans le Bas-Congo M. le Ministre des Colonies qu'il ne voulut pas déranger, mais il confia au T. R. P. Cambier une lettre pour M. Renkin, avec lequel ce dignitaire ecclésiastique devait rentrer en Europe.

L'attitude de M. Morrison a peut-être été timide ; elle ne manqua ni de dignité, ni de droiture.

C. Le Procès Morrison-Sheppard

Dans le modeste journal de l'A. P. C. M., le *Kasaï Herald*, imprimé à Luebo, M. le Missionnaire Sheppard avait intercalé quelques lignes qui laissaient entendre en termes généraux que la Compagnie du Kasaï employait des moyens illicites pour extorquer le caoutchouc aux indigènes. De plus, M. Morrison avait écrit ses griefs à M. Chaltin, directeur de la C. K., et il avait publié ces lettres.

Les deux missionnaires furent cités en justice par la Compagnie et traduits devant le tribunal de Léo-

poldville pour diffamation. Le procès fut plaidé en septembre 1909. M. E. Vandervelde, avec un admirable désintéressement, consentit à faire le voyage du Congo pour prendre la défense des missionnaires américains.

Dans une interview, publiée par la *Chronique*, le 18 octobre 1909, M. Vandervelde expose la situation, comme suit :

« Je n'ai fait que continuer à la barre du tribunal la campagne que j'avais commencée à la tribune de la Chambre pour les réformes du Congo. Il ne pouvait être question, avant mon départ, de sympathies personnelles pour les missionnaires protestants. J'ai plaidé pour les indigènes. Etant sur place, j'ai rempli avec d'autant plus de plaisir mon rôle d'avocat que j'ai eu avec les missionnaires protestants des relations extrêmement cordiales.

» Vous savez que les plaidoiries ont eu lieu le 20 septembre, à Léopoldville. Pour la première fois, deux avocats en robe se présentaient à la barre : c'était le premier procès de presse au Congo. Gros événement à Léopoldville et à Kinshasa. A l'audience, les personnes présentes étaient nettement partagées en deux camps : d'un côté, tous les missionnaires protestants et les consuls étrangers ; de l'autre, les agents de l'Etat, ceux de la Compagnie du Kasaï et les missionnaires catholiques. »

« M. Vandervelde m'explique ensuite que la Compagnie du Kasaï avait réclamé 30.000 fr. de dommages-intérêts au missionnaire Sheppard, pour un article publié dans le *Kasaï Herald*, et 50.000 francs au missionnaire Morrison pour les attaques contre la Compagnie, contenues dans une série de lettres adressées à M. Chaltin, directeur de C. K., lettres publiées par l'American Presbyterian Congo Mission. Par une

erreur incompréhensible, le greffier de Léopoldville assigna solidairement MM. Sheppard et Morrison en paiement d'une somme de 80.000 francs sans mentionner le second grief invoqué par la Compagnie du Kasaï. L'article paru dans la revue des missionnaires de Luebo ne fut pas jugé dommageable et la Compagnie fut déboutée de son action. »

On a prétendu que les considérants du jugement qui donnait gain de cause aux missionnaires américains étaient quand même écrasants pour eux. Le *Peuple* a publié un long extrait de la sentence, prouvant que l'acquittement est aussi complet que possible. Il est faux aussi que les accusés aient été chargés d'une partie des frais.

La Compagnie du Kasaï est déboutée de sa demande en dommages et intérêts, considérant : 1° l'absence de toutes *fautes* constituant délit civil ; 2° l'absence d'une *preuve quelconque* démontrant négligence ou imprudence de la part du défenseur Sheppard. Nous citons la sentence : « Malgré toute recherche minutieuse, on ne saurait pas trouver en défaut de diligence ou de prudence le défendeur Sheppard qui, avec la publication de l'article ne faisait qu'expérimenter le droit consenti par toutes les lois civiles, de manifester son opinion en toute matière. Mais pour lui, plus qu'un droit, était *un devoir comme missionnaire chrétien*, de relever *la triste condition des indigènes du pays des Bakuba*, où il exerce son apostolat depuis des années, et mettre en lumière les causes de cette misère, surtout dans le but de demander aide et assistance aux philanthropes américains qui subventionnent son œuvre missionnaire. Il lui appartient incontestablement le droit de choisir entre tous les moyens celui qu'il estimait le meilleur pour atteindre son but humanitaire. Et avec toute évidence, l'article paru

dans le *Kasaï Herald* était le moyen le plus apte parce que, outre qu'il excitait l'esprit philanthropique des lecteurs pour la misère des indigènes, *il faisait connaître l'existence d'abus qui étaient de véritables crimes commis contre la liberté de travail des indigènes.* »

On le voit, le jugement constitue non seulement un acquittement, mais un éclatant témoignage rendu aux intentions humanitaires des missionnaires protestants, et une condamnation explicite des procédés employés, dans certains cas, par la Compagnie du Kasaï.

APPENDICE VI

L'affaire Saidi à Yakusu

Plus d'une fois, au Congo comme en Belgique, des fonctionnaires m'ont exprimé leurs soupçons au sujet de la loyauté des missionnaires de Yakusu. En termes plus ou moins vagues selon qu'ils étaient plus ou moins au courant des événements, ils déclaraient que ces missionnaires en voulaient à la Belgique, qu'ils avaient fait des tentatives d'annexion de leur région à l'Angleterre. etc., etc !

Ayant vu de près ces missionnaires, entre autres M. Millmann, surtout en cause, je désire remettre les choses au point et déclarer que je n'ai trouvé chez eux aucun sentiment d'hostilité au Gouvernement belge. Au contraire, ils m'ont affirmé que leur district avait toujours été mieux administré que bien d'autres régions du Congo, et que, sous le régime belge, des progrès énormes avaient été réalisés, que des mesures excellentes avaient été prises en faveur des indigènes, qu'eux-mêmes avaient toujours été traités avec équité.

D'où viennent ces soupçons rendus plus terribles par le vague dont on les entoure ? — D'une certaine affaire Saïdi.

Saïdi est le chef du village de Yakusu, proche de la mission du même nom. Il appartient à la tribu des Lokélé. Il y a une quinzaine d'années, il avait transporté son village près de Stanleyville à la demande de l'Etat. Au contact des blancs et des missionnaires, il commença à se civiliser. Il se vêtit plus ou moins à

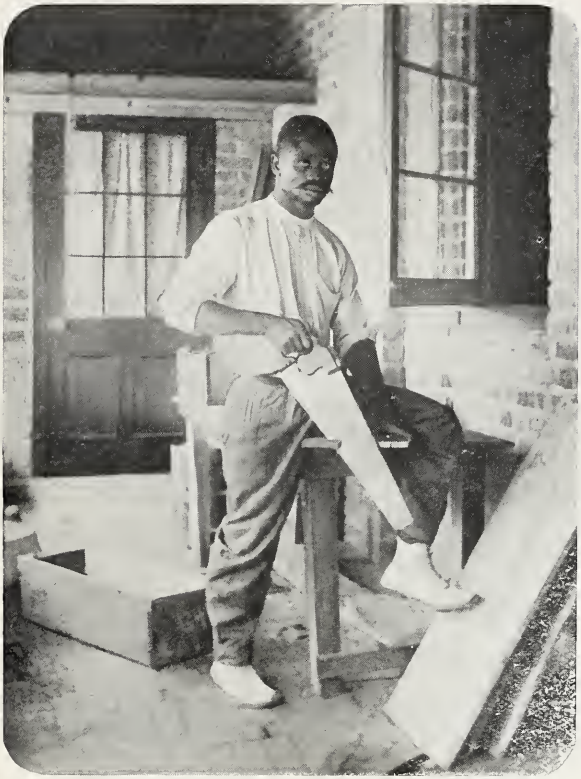
l'européenne et se bâtit une belle maison. Mais il avait un ennemi qui l'accusa à Stanleyville de pensées de révolte et on lui donna l'ordre de démolir sa belle demeure et de se dépouiller de ses toilettes excessives. Ce fut une grande honte pour lui, et un grave obstacle à son progrès moral. Etant soupçonné, il devint à son tour soupçonneux.

Vers 1908, un village des environs de Stanleyville eut des difficultés avec l'Etat, parce qu'il était en retard pour le paiement de la taxe en caoutchouc. Ce village n'avait jamais été visité par les missionnaires de Yakusu, mais un homme de cette localité avait été employé comme coupeur de bois à la mission ; il y avait appris à lire et à écrire. A sa demande, on lui avait donné des alphabets, des livres et du papier pour instruire ses concitoyens à son retour dans son village.

Cet homme, qui ne valait pas grand'chose, poussa son chef à s'adresser à Saïdi pour obtenir l'intervention du Consul anglais des Falls. Saïdi, reçut, affirment ses ennemis, un présent et promit de présenter l'affaire aux missionnaires. En réalité, il n'en dit pas un mot, ni aux missionnaires, ni au consul.

Sur ces entrefaites, le village insubordonné fut cité en justice. Saïdi, impliqué dans l'affaire, fut emprisonné pendant plusieurs mois, à tort ou à raison. Avec quelques autres, il réussit à s'échapper de prison. Puis, il fut condamné par défaut.

Après avoir cru qu'il était mort, M. Millman apprit que Saïdi était encore en vie. Sur le conseil de M. le Vice-gouverneur général Malfeyt, M. Millman fit dire à Saïdi qu'il ferait mieux de se rendre, de subir son châtiment et que peut-être il obtiendrait une diminution de peine, s'il se conduisait bien. Saïdi



Baluti, un des premiers convertis
de la Mission de Yakusu

accéda au désir du missionnaire et fit son terme de prison.

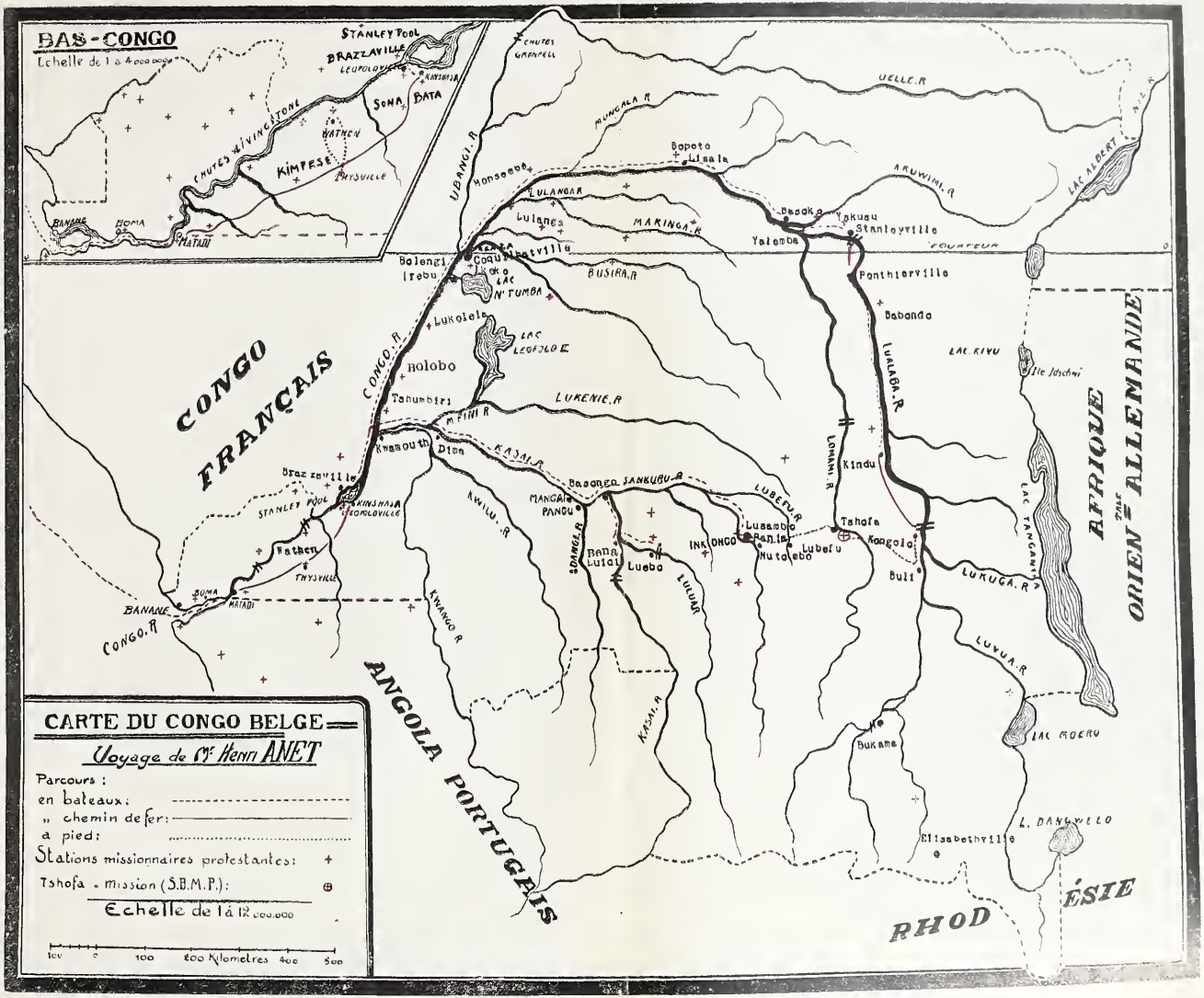
M. Millman, se trouvant à Stanleyville, alla le visiter dans la prison, mais Saïdi voulut à peine lui parler. Il paraîtrait que des indigènes avaient fait croire à Saïdi que les missionnaires étaient cause de son emprisonnement et l'avaient livré à l'Etat pour se débarrasser de lui !

Lorsque Saïdi sortit de prison, ses villageois, heureux de le revoir, lui préparèrent une grande réception. Ils décorèrent leurs maisons avec des drapeaux. Les ouvriers de la mission voulurent manifester avec les autres, mais M. Millman le leur défendit et ne voulut tolérer aucune démonstration ni sur le terrain de la mission, ni dans les maisons des ouvriers de la station.

Plus tard, Saïdi vint à la maison de M. Millman et il s'assit sur sa véranda, disant que l'agent qui l'avait relâché de prison lui avait recommandé d'aller se présenter « à son blanc. » Aucune réception spéciale ne lui fut faite à la mission, où ne se trouvaient à ce moment que M. et Mme Millman.

Et voilà toute l'histoire. Saïdi a été un auditeur attentif des cultes de la mission, mais il n'est pas membre de l'Eglise, car il n'a pas encore renoncé à ses sept femmes. Plus d'une fois il a ouvertement ou secrètement contrecarré l'activité des missionnaires en exerçant une mauvaise influence sur ses sujets et en particulier sur les jeunes hommes. Il a cependant fait des efforts pour améliorer son village. Il a cherché à décider les femmes à se vêtir, il a défendu de boire le vin de palme en dehors des huttes, il s'est énergiquement opposé au fumage du chanvre et il a fait construire à ses gens de meilleures habitations.

Maintenant il a expié toutes les fautes qu'il a pu commettre. Il est probablement guéri de toute envie de s'occuper de ce qui ne le regarde pas. Dans ses errements passés, il n'a certainement pas été poussé à la révolte par les missionnaires. S'il sait mieux se mettre sous leur influence, il pourra reprendre à nouveau son développement moral et devenir un agent de civilisation pour son peuple.


BAS-CONGO
Echelle de 1 à 4.000.000
STANLEY POOL
BRAZZAVILLE
LEOPOLDVILLE
KINSHASA
SONA BATA
WATHEN
KIMPESE
THYSVILLE
CHUTES LIVINGSTONE
BANANE
BOMA
MATADI
CHUTES GRENFELL
UELLE.R
MONGALA R
Bopoto
Lisala
UBANGI.R
Monsembe
LULANGA R
Lulanga
MAKINGA.R
Basoko
Yakusu
Stanleyville
Yalemba
ARUWIMI.R
LAC ALBERT
NIL R
EQUATEUR
Ponthierville
Babondo
LAC KIVU
Ile Idschwi
LUALABA.R
Bolengi
Irebu
Coquilhatville
LAC N'TUMBA
BUSIRA.R
Lukolela
LAC LEOPOLD II
Bolobo
CONGO.R
CONGO FRANÇAIS
Tshumbiri
M'FINI R
LUKENIE.R
Kwamouth
Dima
KASAI.R
Brazzaville
STANLEY POOL
KINSHASA
LEOPOLDVILLE
Wathen
THYSVILLE
BOMA
MATADI
BANANE
CONGO.R
KWILU.R
Basongo
SANKURU.R
MANGA
PANGU
SOANGE.R
Bena Luici
Luebo
LULUA R
INKONGO
Lusambo
Pania
Nutombo
Lubefu
LUBEFU.R
LOMAMI.R
Kindu
Tshofa
Kongolo
Buli
LUKUGA.R
LAC TANGANYA
AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE
LUVUA.R
KWANGO R
KASAI.R
ANGOLA PORTUGAIS
Bukama
LAC MOERO
L. DANGWELO
Elisabethville
RHODÉSIE
CARTE DU CONGO BELGE
Voyage de Mr Henri ANET
Parcours :
en bateaux :
" chemin de fer :
a pied :
Stations missionnaires protestantes : +
Tshofa - mission (S.B.M.P.) : ⊕
Echelle de 1 à 12.000.000
100 0 100 200 Kilometres 400 500